

REVUE INTERNATIONALE  
**LANGAGE & INCONSCIENT**

LANGUES DE TRAVAIL

ALLEMAND ANGLAIS ESPAGNOL FRANÇAIS ITALIEN PORTUGAIS

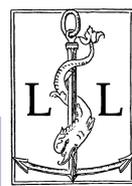


NUMERO 2

*Linguistique et psychanalyse (2)*

ISSN 1779-4374 • ISBN 2-915806-19-5

EDITIONS LAMBERT-LUCAS - 4 RUE D'ISLY - 87000 LIMOGES - FRANCE



# LANGAGE & INCONSCIENT

numéro 2 • juin 2006

Revue publiée avec le concours du Centre national du livre.

**Waldir Beívidas**

Sémiotique du discours onirique : Le rêve de Freud ..... 9

**Gilles Bourlot et Jean-Michel Vives**

L'anorexie comme figure de l'insexuable ..... 30

**Irène Fenoglio**

L'intime étrangeté de la langue ..... 41

**Francis Gandon**

Dénégation et anagrammes : Saussure lecteur de Tibulle ..... 66

**Clément de Guibert**

À propos de la langue et de l'altérité :  
Une observation clinique de « trouble de la mémoire sémantique » ..... 78

**Marco Antônio Coutinho Jorge**

*O sintoma é o que muitas pessoas têm de mais real :*  
Sobre os quatro conceitos fundamentais da psicanálise e a fantasia \* ..... 101

**Valelia Muni-Toké**

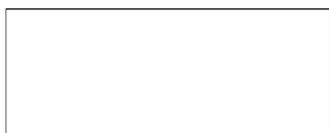
La notion d'inconscient dans la réflexion linguistique de Jacques Damourette et d'Edouard Pichon :  
L'exemple de la sysémie homophonique ..... 112

**Viviane Smutek**

Le nœud du symptôme ..... 133

**Comptes rendus** ..... 143

\* Texte français sur [www.langageetinconscient.com](http://www.langageetinconscient.com)



ISSN 1779-4374 • ISBN 2-915806-19-5

Ce numéro, UE : 25 €, hors UE : 30 €

[www.langageetinconscient.com](http://www.langageetinconscient.com)

## LANGUES DE TRAVAIL

allemand, anglais, espagnol, français, italien, portugais

Les articles publiés en allemand, en anglais, en espagnol, en italien ou en portugais sont traduits en français sur le site de la revue *www.langageetinconscient.com*.

## DIRECTION ÉDITORIALE

Michel Arrivé, 9 square Gay-Lussac, 78330 FONTENAY-LE FLEURY

Izabel Vilela, 3 rue Boileau, 92000 NANTERRE

Merci d'adresser la correspondance à *izabel.vilela@wanadoo.fr*

## VENTE AU NUMÉRO, ABONNEMENTS

### Vente au numéro :

chez Compagnie, 58 rue des Ecoles, 75005 PARIS, tél : 01 43 26 45 36,

chez Lipsy, 15 rue Monge, 75005 PARIS, tél : 01 43 54 71 05,

chez Tschann, 125 boulevard du Montparnasse, 75006 PARIS, tél : 01 43 35 42 05.

### Vente au numéro, abonnements :

Editions Lambert-Lucas, 4 rue d'Isly, 87000 LIMOGES,

tél : 05 55 77 12 36 ; fax : 05 87 84 00 11

Merci d'adresser la correspondance à *lambertlucas@free.fr*

Abonnement d'un an, deux numéros, Union Européenne ..... 40 €

hors Union Européenne ..... 50 €

Vente au numéro, un numéro, Union Européenne ..... 25 €

hors Union Européenne ..... 30 €

Règlement par chèque bancaire ou postal en euros compensable en France ou par virement sur le compte suivant :

### BANQUE POPULAIRE CENTRE ATLANTIQUE

Code banque 13607

Code guichet 00070

Compte N° 34219021553

Clef RIB 18

IBAN FR76 1360 7000 7034 2190 2155 318

SWIFT CCBPFRPPNIO

(Les frais de virement sont à la charge du client.)

LANGAGE & INCONSCIENT  
REVUE INTERNATIONALE

NUMÉRO 2 — JUIN 2006  
LINGUISTIQUE ET PSYCHANALYSE (2)

## COMITÉ SCIENTIFIQUE

Jacqueline AUTHIER-REVUZ, linguiste, Université Paris III

Simon BOUQUET, linguiste, Université Paris X

Jean-Claude COQUET, linguiste, Université Paris VIII

Laurent DANON-BOILEAU, linguiste, psychanalyste, Université Paris V

Ivan DARRAULT-HARRIS, sémioticien, Université de Limoges

Olivier DOUVILLE, psychologue, psychanalyste, Université Paris X

Johannes FEHR, linguiste, Collegium Helveticum de Zurich

Irène FENOGLIO, linguiste, ITEM/CNRS

Bernard GOLSE, pédopsychiatre, psychanalyste, Université Paris V

Roland GORI, psychanalyste, Université de Provence

Marco Antonio Coutinho JORGE, psychiatre, psychanalyste, Université de l'État de Rio de Janeiro

Sophie DE MIJOLLA-MELLOR, psychanalyste, Université Paris VII

Claudine NORMAND, linguiste, Université Paris X

Mario Eduardo PEREIRA, psychiatre, psychanalyste, Université de Campinas

Gérard PIRLOT, pédopsychiatre, psychanalyste, Université Paris X

Elisabeth ROUDINESCO, psychanalyste, historienne, EPHE, EHESS et Université Paris VII

Francisco SETTINERI, psychologue, psychanalyste, Association psychanalytique de Porto Alegre

Viviane SMUTEK, psychiatre, psychanalyste, Cannes

Pierre SWIGGERS, linguiste, Université de Louvain

Alain VANIER, psychiatre, psychanalyste, Université Paris VII

Mareike WOLF-FÉDIDA, psychanalyste, Université Paris VII

## COMITÉ DE RÉDACTION

Marc ARABYAN, linguiste, Université de Limoges

Waldir BEVIDAS, sémioticien, Université Fédérale de Rio de Janeiro

Marc DÉCIMO, linguiste, Université d'Orléans

Dominique DUCARD, linguiste, Université Paris XII

Francis GANDON, linguiste, Université de Caen

Clément DE GUIBERT, linguiste, Université de Rennes

Anne-Marie HOUEBINE, linguiste, psychanalyste, Université Paris V

Marcos LOPES, linguiste, Université de São Paulo

Berthille PALLAUD, linguiste, Université de Provence

Marina DE PALO, linguiste, Université de Salerne

Michel SANTACROCE, linguiste, Université de Provence

François SAUVAGNAT, psychanalyste, Université Paris VII

Maryse SIKSOU, neuropsychologue, Université Paris VII

Béatrice TURPIN, linguiste, Université de Cergy-Pontoise

## SÉMIOTIQUE DU DISCOURS ONIRIQUE: LE RÊVE DE FREUD

*Tu quoque, Brute, fili mi!*

### Introduction

Sur le singulier échiquier psychanalytique, on commence souvent la partie sur un mode devenu, déjà, classique: l'ouverture Freud. Et celui des pions qui marche en tête, comme pour indiquer le style des coups suivants, le joueur lui-même, créateur du jeu, l'a considéré comme la *voie royale* d'accès à l'« échec et mat », osons le dire, de l'indomptable inconscient: le rêve. Mais ce pion n'est pas seulement l'objet, privilégié certes, de l'intérêt freudien. Le rêve ne se contente pas de receler le scénario (« l'autre scène ») où l'inconscient se légitime de la façon la plus patente. Il fait mieux: il présente un très vaste ensemble de stratégies de composition du scénario lui-même, des personnages et de leurs propos. Ces stratégies présentent un mouvement ou une expression tronquée par laquelle l'inconscient s'exhibe, parfois même se construit, latent et palpitant, comme une pulsation cachée, mais pourtant insistante. Et ces stratégies, enfin comprises comme un *travail* propre au rêve, ont révélé à Freud les secrets du rêve – tel qu'il est écrit sur le plateau de marbre de son imaginaire enthousiaste, confié à son ami Fliess. Ou alors, moins ambitieusement, elles ont indiqué le *sens* du rêve – dans sa double acception: sa sémantique et sa direction, autrement dit, une expression, actualisation ou réalisation furtive de désirs – et c'est là certainement sa conquête réelle: la psychanalyse a été ainsi posée sur l'échiquier.

Cela signifie que le coup de longue haleine qu'est la vie du joueur du rêve pose non pas une, mais trois thèses majeures, dont les deux premières sont déjà indiquées dans le titre même du chef-d'œuvre de Freud, la *Traumdeutung*: (I) *il y a du sens*, le rêve est pleinement *dignus intrare*, ce n'est pas un absurde *nonsense*, il est plein de sens, au pluriel, propres à indiquer le dynamisme unique de l'inconscient; (II) *il y a de l'interprétation* – explication, investigation, science, savoir (*Deutung* est toujours difficile à traduire) – interprétation effective et nécessaire pour suivre les itinéraires du sens; (III) *il y a des désirs* qui s'expriment dans le rêve quand l'interprétation de leurs sens est menée à bien. Désir, interprétation et sens, cette triade freudienne catalyse l'accès au monde du rêve (et de l'inconscient). Peu importe d'où l'on part:

pour le capter en tant que réalisation des désirs, il faut l'interpréter dans ses sens, dans les couches déguisées qui les cachent; pour être interprétable, le rêve doit présenter une couche (épaisse) de sens à traverser, après quoi – *habemus desideria* – le rêve se manifeste comme des désirs; enfin, avoir des sens est une thèse nécessaire pour que tel de ces désirs soit interprétable comme le désir mobilisateur du rêve, tel autre comme désir inconscient (sexuel, infantile), préconscient, etc. En d'autres termes, ce trépied supporte une disposition tellement logique de l'échiquier qu'une lacune ou une négligence dans le déplacement de l'une des pièces renverse en cascade les autres: le jeu en est détruit.

Interprétation, désir, sens: la triade est loin d'avoir obtenu des développements satisfaisants, en dépit de toutes les avancées de la psychanalyse freudienne ainsi que de l'intervention lacanienne et post-lacanienne.

L'interprétation d'abord. C'est que la psychanalyse post-lacanienne, au lieu d'assumer à part entière le *statut sémiotique* (le registre du sens) de ses thèses – pour faire face, à leur niveau épistémologique, aux critiques formulées notamment par Grünbaum (1984) contre les positions sémiotico-herméneutiques d'Habermas ou de Ricœur –, préfère mettre l'accent sur une sorte d'abandon de « l'art interprétatif » du premier Freud au profit du travail de « construction » du dernier: comme si le changement prétendu pouvait avoir pour effet de contourner ou dépasser le problème.

Le désir, ensuite, pose une question également gênante. C'est qu'il semble se déplacer en métonymies continues au cours de toute analyse, il semble régresser *ad infinitum*: il est donc difficile d'établir une exfoliation fine de ses couches pour être sûr qu'il pénètre vraiment la région de statut inconscient. Le déclarer *sexuel* à un certain moment, lui appliquer une majuscule ou un adjectif pour le renforcer, ne semble pas suffisant pour résoudre la difficulté.

Reste enfin le sens, la question théorique la plus sérieuse. Le sens a été d'emblée une pièce posée par Freud, de plein droit, sur l'échiquier. Cette pièce a été ensuite ingénieusement déplacée, dans les années cinquante du siècle passé, par les coups structuralistes de Lacan. Elle a ensuite été maladroitement manœuvrée: c'était sans doute mettre en place un alibi avant de l'abandonner dans la recherche, de la bannir des concepts les plus prégnants de la théorie actuelle, enfin de la laisser tomber de l'échiquier (*cf.* la thèse millerienne « hors-sens », comme nous verrons plus bas).

Mais le thème central de cet article n'est pas l'examen détaillé de cette triple carence. C'est la *question du sens* qui occupera l'espace de ce texte: comme une manière d'illustrer sur place ce déficit. Voyons ainsi d'abord comment le créateur du jeu a commencé à disposer la pièce sur son échiquier; ensuite, comment Lacan s'en est servi dans certains de ses coups; et enfin, quel bilan on peut faire de la façon dont elle est disposée dans la psychanalyse post-lacanienne, dans son versant millerien, le plus diffusé.

## Freud à la lettre

Je ne crois pas trahir le consensus en psychanalyse selon lequel les années de la recherche freudienne de la *Traumdeutung* ont été sa traversée du Rubicon – une traversée préparée depuis les démarches précédemment effectuées en vue d'une nouvelle mise en place du phénomène de l'hystérie. L'*alea jacta est* freudien fut le parti d'ajouter le rêve – et du reste toute la psychanalyse, dès que le rêve a été posé comme voie royale d'accès à l'inconscient – au registre du chiffrement et du déchiffrement du sens (psychologique). C'est ainsi que Freud témoigne, dans la littéralité de ses textes ultérieurs – je cite ci-dessous un passage sur les actes manqués – d'avoir obtenu le droit d'exclure sa psychanalyse du registre physiologique ou biologique, au profit du registre du sens<sup>1</sup> :

Si nous réussissons à constater que les lapsus ayant un *sens*, loin de constituer une exception, sont au contraire très fréquents, ce sens, dont il n'avait pas encore été question à propos des actes manqués, nous apparaîtra nécessairement comme la chose la plus importante, et nous aurons le droit de refouler à l'arrière-plan tous les autres points de vue. Nous pourrions notamment laisser de côté tous les facteurs physiologiques et psychophysiologiques et nous borner à des recherches purement psychologiques sur le sens, sur la signification des actes manqués, sur les intentions qu'ils révèlent. Aussi ne tarderons-nous pas à examiner à ce point de vue un nombre plus ou moins important d'observations (Freud 1916-1936: 46).

De même que dans le cas des actes manqués, si nous voulons prendre le taureau par les cornes – autrement dit le rêve freudien par le chiffre de sa lettre – la chose prend clairement la même direction: « interpréter un rêve », cela veut dire indiquer son « sens » (1900-2003: 100-131 – les guillemets français dans l'original ne signalent pas à mon avis une simple emphase, mais un argument définitoire). C'est de cette façon que Freud ouvre le deuxième chapitre de son jeu d'échecs onirique, justement celui où il propose une méthode: *La Méthode de l'interprétation du rêve*. C'est aussi, en fait, comme s'il avait déjà ouvert l'ensemble de la partie sous ces auspices: la technique qu'il a découverte révèle que chaque rêve est « une formation psychique *pleine de sens* » (1900-2003: 1-25 – souligné par WB). Le déchiffreur enthousiaste de l'énigme des rêves va plusieurs fois répéter le coup:

Le rêve apparaît fréquemment plurivoque; non seulement, comme des exemples le montrent, plusieurs accomplissements de souhait peuvent être réunis et coexister en lui; mais aussi un sens, un accomplissement de souhait peut en recouvrir un

1. Plus précisément, le droit de laisser le registre biologique entre parenthèses pour un futur probable. Sulloway (1979) est convaincant dans sa documentation et ses commentaires pour prouver la concomitance du Freud biologiste et du Freud psychologue. Au reste, dans la lettre elle-même de l'explorateur des rêves: « Même s'il est vrai que le psychique, dans notre exploration, peut être reconnu comme le facteur occasionnant primaire d'un phénomène, une avancée plus en profondeur saura un jour trouver une voie se poursuivant jusqu'au fondement organique de l'anémique. Mais le psychique dut-il, dans l'état actuel de nos connaissances, constituer la station terminale, il n'a pas pour autant à être nié » (1900-2003: 45-72).

autre (1900-2003 : 224-257 ; cette traduction fait appel au mot *souhait* – et non au traditionnel *désir* – pour traduire l’allemand *Wunsch*).

Ce qui ne veut pas dire qu’une fois posée comme évidente la plénitude de sens du rêve, les choses soient plus faciles. Bien au contraire : c’est précisément en ce point que se révèlent les difficultés, justement parce que l’accumulation trop enchevêtrée des significations a pour conséquence d’exiger de l’interprète une patience d’artisan pour préciser les fils subtils du désir :

*La superposition de strates dans les significations du rêve est des problèmes les plus ardues, mais aussi les plus riches de contenu de l’interprétation du rêve. Qui oublie cette possibilité se fourvoiera facilement et sera induit à poser des affirmations intenablement sur l’essence du rêve. Sur ce thème pourtant bien trop peu d’investigations ont encore été engagées* (1900-2003 : 224-257, note de 1914 ; souligné par WB).

De quelle façon Freud met-il en place la quête et l’interprétation du sens dans sa théorie et sa technique analytiques ?

### *Via di porre vs via di levare*

Tout au long de l’œuvre freudienne, une métaphore se répète dans la mise en place de la technique analytique d’interprétation du sens des rêves, du symptôme et des actes manqués. Depuis les *Études sur l’hystérie* (1895 : 39-168) – où il justifiait, parfois en s’en excusant auprès du lecteur, l’importance excessive qu’il accordait aux particularités minuscules des symptômes, à « leurs moindres détails » (1895-1981 : 73) – il signalait justement « qu’on ne saurait leur attribuer trop d’importance » (*ibid.*) – Freud compare sa technique à la fouille d’une ville antique : on espère y découvrir, après avoir pénétré les strates psychiques les plus profondes, « une détermination parfaitement suffisante » (1895-1981 : 110). La métaphore va se répéter, presque intacte, à la fin de son œuvre. Le travail analytique de « construction » – ou si l’on préfère de *reconstruction*, ajoute Freud dans un de ses derniers textes, destiné à devenir fameux – ressemble beaucoup à une « fouille archéologique » (1937-1985 : 271).

Mais c’est dans l’entre-temps de ces textes que nous trouvons la réflexion la plus stimulante. Freud défend alors sa technique contre la technique de la suggestion (hypnotique) avec laquelle elle était souvent confondue. C’est ainsi qu’il met l’accent, dans sa petite conférence prononcée au Collège des médecins de Vienne, « De la psychothérapie » (1905), sur l’« opposition maximale » entre les deux techniques et évoque, à cette fin, la distinction qu’avait effectuée Léonard de Vinci pour les arts : *per via di porre*, c’est l’opération par laquelle la peinture part d’une toile vide et blanche et y met des couleurs où il n’y avait rien ; *per via di levare*, c’est l’opération de la sculpture, qui extrait de la pierre brute la « gangue qui entoure la surface de la statue que celle-ci contient ». Dans cette opposition poussée à son terme, le psychanalyste définit sa technique. C’est la seconde :

La méthode analytique *ne cherche ni à ajouter ni à introduire un élément nouveau*, mais au contraire, à enlever, à extirper quelque chose ; pour ce faire elle se précoc-

cupe de la genèse des symptômes morbides et des liens de l'idée pathogène qu'elle veut supprimer (1905-2002 : 13 ; les italiques se justifient par la suite).

Le recours opéré par Freud, pour sa technique analytique, aux définitions de Léonard, spécifiquement à la métaphore de la sculpture, ne peut être considéré comme parfait. L'insistance du psychanalyste se porte sur la précaution d'intervenir le moins possible dans les données que le patient fait entendre ; elle se porte sur l'habileté à éviter la furie interprétative ou l'*hyperinterprétation* qui structure ou colore excessivement les données, sans le lest nécessaire. La métaphore de la sculpture n'est pas parfaite : d'une même pierre brute les images sortent différentes si elles sont issues des mains de Léonard lui-même, d'un Rodin ou d'un Aleijadinho. Aucune technique extractive, même *per via di levare*, ne pourrait être menée en psychanalyse avec une écoute ou une analyse de neutralité absolue – même si on pose cette neutralité comme un horizon désiré. Il n'y a pas un « degré zéro » de l'analyse ou de l'écoute clinique, il y aura toujours la main d'un artiste. Mais, sans être parfaite, la métaphore de la sculpture est à nos yeux la meilleure possible puisqu'elle est méthodologiquement réaliste. Et si elle n'est pas une méthode forte, il y a une discipline interprétative salutaire dans l'option adoptée.

Pour les objectifs que je vise ici, il convient de préciser que Freud, dans son choix, inscrit le dispositif ou la technique analytique dans l'*immanence* du discours (du patient) : ne rien ajouter du dehors, ne peindre aucune couleur nouvelle, se contenter d'extraire des minuties, des détails, des nuances subtiles, des rémissions au contexte général de la clinique, ou de tout autre texte en examen, extraire de ce discours et uniquement de lui ses *déterminations suffisantes*. Or, il ne me semble pas que tous les psychanalystes aient tenu compte de cette thèse immanentiste de Freud. À titre d'exemple, je choisis le plus grand des psychanalystes, Lacan, dans l'interprétation qu'il propose du rêve de l'injection faite à Irma, de Freud (1978 : 177-204). J'ajoute, dans la progression de la partie d'échecs, certains coups d'une interprétation récente de Zizek (2001).

### Le rêve de l'injection faite à Irma (de Freud)

Un grand hall – beaucoup d'invités, nous recevons. Parmi ces invités, Irma, que je prends tout de suite à part, pour lui reprocher, en réponse à sa lettre, de ne pas avoir encore accepté ma « solution ». Je lui dis : « Si tu as encore des douleurs, c'est réellement de ta faute. » Elle répond : « Si tu savais comme j'ai mal à la gorge, à l'estomac et au ventre, cela m'étrangle. » Je prends peur et je la regarde. Elle a un air pâle et bouffi ; je me dis : « N'ai-je pas laissé échapper quelque symptôme organique ? » Je l'amène près de la fenêtre et j'examine sa gorge. Elle manifeste une certaine résistance comme les femmes qui portent un dentier. Je me dis : « Pourtant elle n'en a pas besoin. » Alors, elle ouvre bien la bouche, et je constate, à droite, une grande tache blanche, et d'autre part j'aperçois d'extraordinaires formations contournées qui ont l'apparence des cornets du nez, et sur elles de larges escarres blanc grisâtre. J'appelle aussitôt le docteur M., qui, à son tour, examine la

malade et confirme. Le docteur M. n'est pas comme d'habitude, il est très pâle, il boite, il n'a pas de barbe... Mon ami Otto est également là, à côté d'elle, et mon ami Léopold la percute par-dessus le corset; il dit: « Elle a une matité à la base gauche », et il indique aussi une région infiltrée de la peau au niveau de l'épaule gauche (fait que je constate comme lui malgré les vêtements). M. dit: « Il n'y a pas de doute, c'est une infection, mais ça ne fait rien; il va s'y ajouter de la dysenterie et le poison va s'éliminer. » Nous savons également d'une manière directe d'où vient l'infection. Mon ami Otto lui a fait récemment, un jour où elle s'était sentie souffrante, une injection avec une préparation de propyle, propylène... acide propionique... triméthylamine (dont je vois la formule devant mes yeux, imprimée en caractère gras)... Ces injections ne sont pas faciles à faire... il est probable aussi que la seringue n'était pas propre (Lacan 1978 : 180).

À chaque séquence du rêve qui vient d'être cité, le rêveur – Freud – offre un nombre infini d'associations, de souvenirs, de notations circonstanciées, le tout traversé de suspensions, d'évaluations de sentiments, de commentaires en marge, en notes de bas de page, de marques d'exclamation en des points spécialement délicats. Il y a des passages tronqués, « la tentation d'émousser bien des indiscretions par des omissions et des remplacements » (1900-2003: VII-16), jusqu'à des falsifications que Freud lui-même reconnaît d'emblée comme inévitables, en admettant que tout cela « tourne chaque fois au désavantage le plus décisif de la valeur des exemples utilisés » (*ibid.*, préface à la 1<sup>re</sup> édition). Maintenant, rien de tout cela ne témoigne contre le rêveur. Son texte – ou sa parole – est souverain, son contexte immédiat ou lointain, les souvenirs de sa mémoire, la modulation de son discours, ses craintes, ses insistances, ses suspensions, ses falsifications, jusqu'au choix des moments où il fait des coupures, met des notes en bas de page, des commentaires marginaux, tout cela constitue l'*immanence* du texte et du contexte. C'est la seule donnée à utiliser comme matériel de l'interprétation. De sorte que si telle ou telle chose ne peut être inférée des marques, des lignes et interlignes du texte et du contexte, si telle ou telle chose ne peut être dégagée de la masse de pierre qui cache la statue du ou des désirs du rêveur, *per via di levare*, rien de tout cela ne pourra être déclaré pertinent à la technique de l'analyse. Lacan et Zizek ne semblent pas avoir satisfait à ces exigences dans l'épisode en question.

## Le rêve de Freud par Lacan (et par Zizek) <sup>2</sup>

Il convient de présenter d'abord deux précautions de méthode sur lesquelles Lacan alerte son public. La première consiste à ne pas faire dire au premier

2. Les limites de cet article nous imposent de sévères réductions. Les deux chapitres que Lacan consacre dans son séminaire (1978 : 177-204) au rêve de Freud sont certes riches, ils devraient être étudiés minutieusement, vu les questions qu'ils suscitent et qui n'ont pas été, du fait des choix thématiques des deux séances du séminaire, très développées par Lacan lui-même. Le texte de Zizek (2001), fondé, à l'évidence, sur celui de Lacan, ajoute certaines données interprétatives qui semblent appeler les commentaires que je me propose de faire.

Freud ce qu'aura dit le dernier, à ne pas unifier les étapes de sa pensée dans une synchronicité illégitime. La seconde précaution émane du commentateur freudien le plus notable: elle signale avant tout le « maniement » respectueux qu'il faut maintenir à l'égard du texte :

[...] vous ne constaterez que trop que nous ne le manions qu'avec le plus grand respect [...] Il faut partir du texte, et en partir, ainsi que Freud le fait et le conseille, comme d'un texte sacré. L'auteur, le scribe, n'est qu'un scribouillard, et il vient en second. Les commentaires des Écritures ont été irrémédiablement perdus le jour où on a voulu faire de la psychologie de Jérémie, d'Isaïe, voire de Jésus-Christ. De même, quand il s'agit de nos patients, je vous demande *de porter plus d'attention au texte qu'à la psychologie de l'auteur* – c'est toute l'orientation de mon enseignement (Lacan 1978 : 184 – souligné par WB).

Il est vrai que ces avertissements salutaires sont formulés dans un style quelque peu pimenté d'ironie et de mépris à l'égard du mode interprétatif d'un autre psychanalyste. La critique s'adresse ici à Erikson et à l'école *culturaliste* sur laquelle celui-ci s'appuie. Pratique qui, aux yeux de Lacan, va de pair avec le *psychologisme*, qui veut comprendre tout le texte comme une fonction des différentes étapes de l'ego. Le piment de sa critique, Lacan le distribue çà et là sur le culturalisme – « Grand bien lui fasse! », s'exclame-t-il p. 179 – de la lecture d'Erikson: « C'est assez amusant. Conséquence du culturalisme qui ne sert pas ici à ouvrir les yeux à M. Erikson » (185) : celui-ci se livre à une série « d'amusettes psychologiques certainement fort instructives, mais qui me paraissent à la vérité aller contre l'esprit même de la théorie freudienne » (186).

Il faut pourtant reconnaître que notre ironiste freudien approuve parfois et même utilise certains éléments de l'interprétation de l'auteur qu'il critique. Il ne va malheureusement pas plus loin dans une discussion difficile: « laissons de côté pour l'instant la discussion théorique que cela peut soulever » : ainsi s'interrompt-il brusquement (179). La discussion ainsi interrompue est aussi difficile que nécessaire – à la vue de l'échiquier freudien que constitue la question ici traitée de « l'accumulation de significations ». Elle porte sur le point suivant: comment fixer les limites jusqu'auxquelles le texte étudié peut être élargi au contexte (de l'analyse, de la culture, de la vie, des étapes de l'ego) jugé pertinent à l'extraction ou à la sculpture *per via di levare* d'une statue du sujet? <sup>3</sup>

3. C'est que la question est capitale. Dans les diverses théories du discours comme en critique littéraire, on fait une distinction forte entre deux types de méthodes: les méthodes de description immanentes au texte (contexte et intertexte), opposées à des directions transcendantales au texte qui étendent l'analyse jusqu'à la psychologie et à la biographie de l'auteur. Ce chapitre a sûrement été une page restée blanche d'un dialogue qui n'a pas eu lieu entre la psychanalyse et les théories du discours, du fait de l'interruption, par Lacan, de tout dialogue avec la linguistique de son époque. À ce sujet, voir Beividas (2000 : 179-190 et Partie III) et Beividas et Lopes (2003).

Or, dans l'épisode du rêve de Freud, les précautions suggérées par Lacan lui-même n'ont, à mon sens, pas été mises en œuvre. En effet, il y a toute une série d'objections à faire quant à la façon dont il conduit son interprétation. <sup>4</sup>

• *Frau Doktor*

Pour critiquer l'importance qu'attribue Erikson au pluriel « nous recevons » <sup>5</sup>, Lacan indique que le pluriel n'implique pas « la duplicité de la fonction sociale » de Freud. Il précise : « on ne voit pas apparaître la chère *Frau Doktor*, pas une minute » (1978 : 184). On ne peut pas être d'accord avec Lacan. Freud contextualise le rêve à la veille de l'anniversaire de sa femme, rapporte des restes de la conversation qu'il a eue le jour précédent sur ce sujet, introduit plusieurs fois sa femme dans le rêve (j'entends par là, bien entendu, le rêve, le récit et les associations du rêveur). Lacan lui-même reconnaît, tout de suite après, la présence « problématique », auprès de l'amie d'Irma, dans le « trio condensé », de la femme de Freud. Ce qui est vraiment problématique, c'est de le voir ajouter : « ... la femme de Freud lui-même qui, à ce moment-là *comme on sait par ailleurs*, est enceinte... » (185 – souligné par WB). Or, on ne peut ajouter à l'interprétation un élément obtenu par d'autres moyens que le texte-contexte qu'on examine. On le voit : Lacan a donné ici dans les deux procédés opposés de façon si tranchée par Freud : *la via di porre*, à laquelle est préférée *la via di levare* : il a blanchi une couleur de la toile (la présence de *Frau Doktor*) et il en a ajouté une autre (la grossesse de la femme de Freud) là où il n'y en avait pas auparavant.

• Il ne s'agit pas d'exégéter

Quand Freud interrompt les associations, il a ses raisons pour cela. Il nous dit – *Ici, je ne peux pas vous en dire plus long, je ne veux pas vous raconter les histoires de lit et de pot de chambre* – ou bien – *Ici je n'ai plus envie de continuer à associer*. Il ne s'agit pas d'exégéter là où Freud s'interrompt lui-même, mais de prendre, nous, l'ensemble du rêve et de son interprétation (1978 : 183).

Si l'on tient compte en outre du commentaire qui vient par la suite pour le même épisode (celui de l'entrée en scène condensée de l'amie d'Irma), on voit que Lacan précise, en résumé, qu'il s'agit d'un « éventail qui va de l'intérêt professionnel le plus purement orienté, jusqu'à toutes les formes de mirage imaginaire... » (185), de quelque chose où, « à la fin des choses se nouent, et

4. L'espace m'étant mesuré, je ne saurais examiner en détail les différents passages. Je vais tout simplement signaler ici ce qui m'a semblé le plus problématique et le plus visible. En outre, le matériel à analyser offre lui-même un nombre si riche et si étendu de significations que notre lecteur est prié de se contenter de celles, peu nombreuses, qui seront présentées ici ; il pourra par la suite le vérifier lui-même : car il est vivement invité à aller au texte de l'interprétation de Freud lui-même, ainsi qu'à celui de son disciple le plus charismatique.

5. Il s'agit de la réception organisée pour l'anniversaire de l'épouse de Freud.

qu'on arrive à on ne sait quel mystère » (188). Il est tout à fait paradoxal de voir ici le psychanalyste abdiquer devant la résistance, voire le refoulement de son patient en analyse, et minimiser, voire occulter la chose freudienne elle-même : la question de la sexualité.

Le rêveur – Freud – donne toutes les indications dans le texte même : (i) il avoue tout d'abord avoir faussé certains passages (*cf.* ci-dessus) ; (ii) il insère, dans sa description de l'amie d'Irma (au moment où « elle ouvre bien la bouche »), une coupure hautement significative dans le texte : une note de bas de page (note 2 de la page 117-146) dans laquelle il admet que la chose irait fort loin – le fameux « ombilic » du rêve. On a là une sorte de jalon placé sur le terrain à baliser : c'est là que gîte *la chose* ; (iii) il rappelle la « sympathie » qu'il a pour l'intelligence de cette amie, une « jeune femme séduisante ». Lacan (186) note cette « sympathie » correctement, mais il l'oublie en cours de route ; (iv) le rêveur évoque les souvenirs d'examens médicaux et de « petits secrets qui sont alors [au moment des examens] dévoilés sans que cela fasse plaisir ni à l'un ni à l'autre » (Freud 1900-2003 : 114-145) ; (v) le dentier renvoie le rêveur à un éloge d'Irma, « mais je soupçonne qu'il y a là une autre signification encore. Lors d'une analyse attentive on sent si l'on a épuisé ou non les pensées d'arrière-plan auxquelles il faut s'attendre » (*ibid.*) ; (vi) le commentaire curieux de Freud sur les diagnostics « malgré les vêtements » le renvoie à l'habitude de *déshabiller* les enfants, en opposition à la façon d'examiner les adultes, notamment les femmes. Ces associations donnent lieu à la conclusion suivante : « La suite est pour moi obscure, je n'ai, à le dire franchement, aucune inclination à m'engager ici plus profondément » (*ibid.* 118-149) ; (vii) de la même façon, le commentaire, cette fois-ci très curieux, concernant la *triméthylamine* : il fait apparaître le facteur sexuel auquel « [Freud] accorde la plus grande significativité pour la genèse des affections nerveuses », à partir de la substance découverte par son ami Fliess. Il raconte que sa patiente Irma est une jeune veuve, situation à laquelle, selon Freud, ses amis « aimeraient bien remédier ». Plus important encore : une association où il s'annonce (ou se dénonce), avec un point d'exclamation : « Comme ce rêve est remarquablement agencé ! L'autre personne que j'ai comme patiente dans le rêve à la place d'Irma est aussi une jeune veuve » (*ibid.* 121-152).

Toutes ces marques du texte et du contexte – la place singulière de la note de bas de page, le contenu des descriptions, la place dans le texte des commentaires, jusqu'à la ponctuation exclamative – tous ces éléments nous révèlent de façon rhétorique la forte odeur de sexualité qui émane des pores du discours du rêveur <sup>6</sup>. Il est donc difficile d'accepter et, à vrai dire, surprenant,

6. Signalons qu'il n'a même pas été nécessaire d'inclure ici les connotations de l'expression « elle ouvre bien la bouche ». Car le terme allemand – *aufgehen* – verbe réfléchi employé dans des expressions telles que « le parapluie s'est ouvert, la porte s'ouvre, le soleil se lève à l'horizon, une semence s'ouvre (germe), etc. » – est, à notre connaissance, dépourvu des connotations sexuelles de son équivalent français. On peut commodément se passer d'une telle connotation sans nuire à l'accumulation de significations assez sexualisées de l'épisode.

de constater la *désexualisation* ou, tout au moins, la *sublimation* démesurée à laquelle Lacan se livre dans son interprétation. En un mot, Lacan a pris la toile fortement colorée de sexualité du rêve freudien et l'a rendue grise : *via di porre*, une fois de plus.

• La gorge d'Irma

Un « spectacle affreux » : c'est ce que Lacan estime que Freud a vu. Et il poursuit :

Il y a là une horrible découverte, celle de la chair qu'on ne voit jamais, le fond des choses, l'envers de la face, du visage, les secrétats par excellence, la chair dont tout sort, au plus profond même du mystère, la chair en tant qu'elle est souffrante, qu'elle est informe, que sa forme par soi-même est quelque chose qui provoque l'angoisse. Vision d'angoisse, identification d'angoisse, dernière révélation du *tu es ceci – Tu es ceci, qui est le plus loin de toi, ceci qui est le plus informe*. C'est devant cette révélation du type *Mané, Thécel, Pharès*, que Freud arrive, au sommet de son besoin de voir, de savoir, qui s'exprimait jusqu'alors dans le dialogue de l'*ego* avec l'objet (186).

À partir de là, Lacan déverse un supplément d'encre supplémentaires, de façon à colorer fortement son interprétation : « image horripilante (190), image terrifiante, image de la mort, cette vraie tête de Méduse, la révélation du réel, du réel dernier, l'objet d'angoisse par excellence » (196). Or le texte du rêveur ne donne pas d'indications nettes de cette dramatisation enflée, hyperbolique et fortement colorée. Les seules expressions d'effroi, de peur, d'affliction ou de crainte de Freud concernent l'importance des symptômes que présente Irma dans le rêve : les infiltrations (et les infections), les discussions sur les différentes sortes de diphtéries, les souvenirs de la maladie de sa fille Mathilde, de l'autre Mathilde, sa patiente, de sa femme, les inquiétudes sur sa propre santé, la mise en question de la prescription de la cocaïne, les questions enfin d'honnêteté professionnelle, les hésitations dans son savoir, la mort ici se présentent sans aucun doute comme thèmes <sup>7</sup>. Bien au contraire de la liste dramatique et hyperbolique des visions terrifiantes mises en scène par Lacan, l'examen de la gorge souligne une seule modulation de l'appréhension de Freud susceptible d'exiger une explication : la décision d'appeler « aussitôt » le Dr M. Le rêveur lui-même se charge de l'expliquer : c'était une procédure courante, compte tenu de la position qu'avait ce docteur dans le groupe ; ensuite, à propos, spécifiquement, de la hâte, la chose s'expliquait parce qu'elle était mêlée au souvenir d'un échec précédent dans le traitement avec un produit dangereux, le sulfonal, qui avait provoqué une sérieuse intoxication d'un malade.

7. Je signale au lecteur que les positions, contraires à celles de Lacan, que j'adopte ici n'ont pas une valeur d'analyse exhaustive ni oppositive du texte. Ce n'est pas mon but ici. Elles visent plutôt à vérifier si tel ou tel trait de ce texte permettrait à Lacan ses nombreuses inférences.

Dans le texte il y a d'autres indices qui signalent que le rêveur n'a pas considéré la scène de la gorge d'Irma comme le spectacle dramatiquement terrifiant de l'hyperbole lacanienne. Quand Freud se retrouve à côté d'Otto et de Léopold et qu'il commente la scène, il dit textuellement qu'ils avaient travaillé avec lui « des années durant, lorsque [il] dirigeai[t] encore une consultation publique pour des enfants malades nerveux. *Des scènes comme celle reproduite dans le rêve s'y sont souvent déroulées* » (1900-2003 : 117-148). La scène du rêve reproduit des scènes fréquentes de son activité médicale. Autrement dit, il semble beaucoup plus raisonnable de déduire que le rêveur est comparable à un chirurgien : il a souvent affaire à « la chair qu'on ne voit jamais » – pour ne faire appel qu'à l'une des abondantes couleurs de la palette lacanienne. Quand ce type de procédé devient courant, il acquiert une sorte de « froideur » sémantique, il devient par conséquent une routine de *sémantisme bas*, comme toute routine qui peu à peu s'automatise par la répétition. Aucun médecin, dans la routine de ses examens, n'a une vision aussi effrayante que celle que Lacan veut dessiner sur la toile freudienne.

Bref, si Lacan a décoloré la toile bariolée de la sexualité du rêveur dans l'épisode précédent, il a ici procédé autrement : il a pris le blanc grisâtre que le rêveur a vu dans la gorge de sa patiente et l'a généreusement déversé sur la toile avec son pinceau aux couleurs chaudes et brillantes (pinceau emprunté ici par Zizek). Encore un procédé pictural de grand style. Pictural, mais pas sculptural (ni archéologique). En d'autres termes, et en conclusion aux deux derniers morceaux commentés ici, le disciple de Freud a *désémantisé* de façon injustifiée la lourde connotation sexuelle investie dans l'amie d'Irma dans l'avant-dernier fragment, et a *hypersémantisé* abusivement – c'est-à-dire dans des directions qui à mes yeux n'ont pas de justification suffisante dans le texte – la scène de la gorge d'Irma dans le dernier morceau. Freud avait donc bien raison de marquer, par anticipation, que la question de l'accumulation des significations du rêve est en effet un problème ardu...

- Freud est un dur

Les séquelles de l'hypersémantisme vont bientôt compromettre la suite du travail interprétatif. Lacan, qui avait accusé Erikson, victime de sa méthode culturaliste, de tomber dans le psychologisme, finit par accepter et même par considérer comme excellente une observation du psychologue. Celui-ci observe que, si le rêveur ne se réveille pas devant un spectacle aussi angoissant que la scène de la gorge, c'est « parce que c'est un dur » (1978 : 186). Or, à mon sens, cette vertu freudienne ne trouve pas d'appui dans le texte. Si Erikson l'a tirée va-t-on savoir de quelles « amusettes psychologiques », comme Lacan ironise tout de suite après, il l'a lui-même fait sortir de son chapeau, ou l'a peinte avec la palette évoquée ci-dessus. L'épisode semble en fait moins dramatique : le rêve de Freud, à ce moment-là, s'est poursuivi normalement en tant que « gardien du sommeil » – l'une de ses thèses – parce

qu'il n'y a pas eu l'angoisse terrifiante telle que Lacan la dépeint. Sinon, l'autre thèse freudienne – celle qui affirme que l'angoisse provoque le réveil – ne vaudrait pas pour les rêveurs « durs ».

#### • Triméthylamine

Le spectacle angoissant que Lacan peint sur la toile du rêve freudien lui a offert une nouvelle couleur qui apparaît ici : il a compris la scène de la gorge d'Irma comme une « révélation » de type biblique « Mané, Thécél, Pharès » (186). Cette révélation va se répéter dans le deuxième grand acte du rêve : la triméthylamine, substance chimique produite par « la décomposition du sperme » (190), et de ce fait renvoyée à la sexualité. C'est un facteur de très grande importance pour le rêveur. Il voit la formule chimique de la substance en noir dans le rêve et l'attribue à la recherche, qui lui est chère, de son ami Fliess, qui lui est cher. Lacan reproduit cette formule, en deux versions, dans son interprétation (1978 : 189-190). Comme s'il ne suffisait pas de voir la triméthylamine comme une révélation, et une révélation biblique, d'autres couleurs s'ajoutent encore : la formule, que le rêveur voit comme chimique et sexuelle, prend la forme d'un « oracle », compte tenu de son « caractère énigmatique, hermétique ». L'analyste se permet d'avancer : « on peut la calquer sur la formule islamique – *Il n'y a d'autre Dieu que Dieu* », étant donné que pour lui cette formule est faite « de signes sacrés ». D'islamique, la formule (AZ) en vient ensuite à prendre le statut d'un jeu : « on peut s'amuser sur l'alpha et l'oméga de la chose ». Et même si elle ne s'y prêtait pas, au cas où elle serait, par exemple, un N au lieu de AZ, « ce serait la même calembredaine – nous pourrions appeler Nemo ce sujet hors du sujet qui désigne toute la structure du rêve » (190-191). Tout cela enfin pour mener « au point où l'hydre a perdu ses têtes, une voix qui n'est plus que *la voix de personne...* » (202).

Il faut mettre une très bonne volonté à l'égard de Lacan et lui faire une confiance obstinée pour trouver dans le texte freudien le lest nécessaire à toutes ces spéculations. Le noir d'une formule chimique et son sémantisme, immédiatement présenté comme le postulat freudien – la sexualité – a fini par se trouver effacé et recouvert par des couleurs fortes : religieuses, prophétiques, islamiques et mythiques. Encore une fois il faut se demander si toute cette religiosité se trouve vraiment dans la statue du sujet qui doit apparaître *per via di levare* ou si elle a fini par surgir de la palette du peintre *per via di porre*.

#### • Le sens du rêve

Au hasard de notre promenade sur la toile de Lacan, nous repérons les différents sens attribués au rêve freudien. C'est ce qui avait été prévu par Freud lui-même au moment où il préparait l'échiquier de sa *Traumdeutung*. Le lecteur pourra cependant vérifier que tous les sens – ou plutôt les couleurs véhémentes que Lacan leur a données – ne sont pas suffisamment légitimés dans le texte

du rêveur. Dans son interprétation, Lacan nous présente peu à peu ses résultats.

(i) D'abord, la véritable signification du rêve – ce qui l'anime secrètement – c'est le désir de Freud de « dégager sa responsabilité » de tout (1978 : 182 et 201)<sup>8</sup>. (ii) Ensuite, ce qui est derrière le *trio mystique* des trois femmes condensées (Irma, son amie et *Frau Doktor*) : « le dernier terme est la mort, tout simplement » (189). (iii) Il faut souligner aussi la réalité secrète du rêve comme « la véritable valeur inconsciente de ce rêve » pour Lacan, autrement dit la quête du mot, de la signification en tant que telle : « il n'y a pas d'autre mot du rêve que la nature même du symbolique » (191). Mais la palette des sens du rêve se poursuit encore : (iv) la formule de la triméthylamine apparaît pour l'analyste comme « la voix de personne » (202)<sup>9</sup>. Enfin (v), la toile se termine en apothéose :

Je suis celui qui veut être pardonné d'avoir osé commencer à guérir ces malades que jusqu'à présent on ne voulait pas comprendre et qu'on s'interdisait de guérir. Je suis celui qui veut être pardonné de cela. Je suis celui qui veut n'en être pas coupable, car c'est toujours être coupable que de transgresser une limite jusque-là imposée à l'activité humaine. Je veux n'être pas cela. À la place de moi, il y a tous les autres. Je ne suis là que le représentant de ce vaste, vague mouvement qui est la recherche de la vérité où, moi, je m'efface. Je ne suis plus rien. Mon ambition a été plus grande que moi. La seringue était sale sans doute. Et justement dans la mesure où je l'ai trop désiré, où j'ai participé à cette action, où j'ai voulu être, moi, le créateur, je ne suis pas le créateur. Le créateur est quelqu'un de plus grand que moi. C'est mon inconscient, c'est cette parole qui parle en moi, au-delà de moi (203).

8. Ici aussi, Žižek reprend la palette de Lacan : « Certains documents récemment parus affirment clairement que le vrai but de ce rêve c'était le désir de sauver Fliess [...], le vrai coupable de l'échec de l'opération nasale d'Irma » (2001 : 9). L'exercice ajoute deux couleurs nouvelles : premièrement, il joint à l'analyse du texte ces « documents récents » (opération que Freud excluait de sa technique), c'est-à-dire quelque chose d'étranger à l'immanence du discours du rêveur, de la même façon que Lacan a indûment inclus la grossesse de *Frau Doktor* « comme on le sait par ailleurs » (voir plus haut) ; deuxièmement, même ces documents ne garantissent rien. Même si le caractère poignant de l'échec de l'opération nasale a fait l'objet d'une correspondance délicate entre Freud et Fliess, de février 1895, mois de l'opération, jusqu'en mai, et est donc bien susceptible d'occuper les antécédents diurnes du rêve (juillet de la même année), ce n'est pas Irma (Anna Hammerschlag, marraine d'Anna Freud) qui semble avoir été la victime, mais Emma Eckstein (cf. la discussion à ce sujet chez Masson 1984 : 191, n.1). De toute façon, la seule garantie de l'interprétation en psychanalyse, c'est le discours en examen et non pas les documents extérieurs. Peut-on imaginer ce que serait une clinique qui chercherait des documents extérieurs ou postérieurs, « par d'autres moyens », dans l'analyse du patient ?

9. Sur ce point, je laisse en suspens une appréciation plus compétente sur le sens de *Nemo*, ou du sujet « acéphale » que Lacan instille dans le rêve de Freud, notamment parce qu'il me semble que Lacan a formulé son interprétation à partir d'un commentaire du texte sur le *Narcissisme et psychologie des masses* (cf. 197-200). Ce faisant, il n'a pas pris en compte la précaution qu'il avait lui-même recommandée au début de l'interprétation, comme nous l'avons vu : faire dire (ou rêver) au Freud du début, celui de la *Traumdeutung*, des choses que seul le Freud postérieur, celui du Narcissisme, aura avancées.

« Voilà le sens de ce rêve » conclut-il immédiatement après. Nous le voyons, l'analyste ouvre encore une fois une nouvelle palette de couleurs pour le sens de la toile du rêve. Il n'est pas facile de reconnaître dans le texte de Freud des traits suffisants pour justifier à la fois deux opérations : la première, légitime, est d'en extraire le désir « de ne pas être coupable de l'état d'Irma » (1900-2003 : 126-156). Mais la seconde l'est beaucoup moins. Elle consiste à connoter religieusement ce désir, comme celui d'un pécheur pénitent qui fait sa contrition d'humilité, d'ambition et de culpabilité devant le Créateur, soit, en ce cas l'inconscient lui-même. La minuscule affectée, pour cette fois, au terme créateur n'efface pas la connotation religieuse ni le problème sérieux d'un inconscient « transcendantal ». À titre de nouvelle perplexité, voilà que revient le grand et incommode paradoxe : sur cette toile finale a disparu de nouveau et pour toujours la question de la sexualité, la *chose freudienne* elle-même.

## Bilan

Le lecteur des commentaires ci-dessus aura vu que j'ai considéré Lacan de façon critique dans toute son analyse du rêve de Freud. Je l'ai vu comme un peintre *per via di porre*, en opposition à la méthode désirée, telle qu'elle est proposée par Freud : celle du sculpteur *per via di levare*. À vrai dire, il faut lui reconnaître la haute maîtrise, un brin désinvolte, certes, d'un grand peintre. Le rêve de Freud devient encore plus majestueux, encore plus solennel, voire plus profond, plus vibrant et dramatique sous la palette de Lacan. Vu par Lacan, le rêve de Freud semble plus séduisant que le rêve commenté et reconnu par le rêveur lui-même. Le rêve original et ses commentaires freudiens semblent rester bien pauvres en prégnance psychanalytique quand on les prive des couleurs vibrantes avec lesquelles Lacan les a repeints.

Malgré la position difficile du critique, surtout quand il s'agit d'une figure charismatique comme Lacan, la question gênante qui s'impose est celle-ci : la délicate question, soulevée par Freud, de « l'accumulation de significations » du rêve a-t-elle reçu, dans le cas du rêve de Freud, une réponse satisfaisante dans l'accumulation des significations que l'analyse lacanienne y a introduites ? S'équivalent-elles ? Les secondes expliquent-elles, et complètent-elles les premières ? À mon sens, sauf erreur, non : elles se *superposent*, et rendent doublement délicate la question elle-même. C'est comme si on voulait que le *style* d'un auteur fût expliqué par le *style* d'un autre. On double les styles et le problème reste, redoublé. La question de l'accumulation de significations du rêve reste, car elle est intacte depuis Freud, comme nous l'avons vu ci-dessus : « Sur ce thème pourtant bien trop peu d'investigations ont encore été engagées ».

Plus d'un siècle après, on ne peut malheureusement pas tenir pour accompli, ni même pour avancé – il se trouve plutôt abandonné sur l'échiquier – le travail du déplacement attentif des pièces dans la région de l'accumulation de significations du rêve. Nombreuses sont les raisons de cet abandon. Pour le

dire brièvement et crûment, cet abandon a été accentué au cours de la partie, depuis Lacan et après lui. C'est que les coups ont été joués de plus en plus en dehors de la région du langage, des questions linguistiques et des recherches qui les complèteraient ultérieurement, c'est-à-dire des théories de la signification et des discours en général, en dehors de la région sémiotique, du registre du sens. Un plan du *signifié*, faisant pendant à celui du *signifiant*, selon Saussure, un plan chargé par le linguiste de rendre compte de tout le phénomène intriqué de la signification, du sens, des effets de sens, ce plan a été barré dans l'algorithme lacanien. Le signifiant a enflé avec la noblesse d'une lettre majuscule et a comprimé, avec une barre épaisse, le signifié, condamné à rester mal connu dans sa forme et sa structure, intimidé, minuscule, insignifiant, lancé tout au plus sur le registre (sans prestige) de l'Imaginaire. On a diffusé la thèse du signifiant *vide de sens*, comme la réalisation la plus parfaite du pur signifiant lacanien. Et aujourd'hui – réalisation terminale et conclusive de ces coups sur l'échiquier – on décrète la mort du sens, on porte échec et mat au sens: le *hors-sens* (du réel, de la lettre, de la jouissance) est alors présenté comme la quintessence conceptuelle du dernier enseignement de Lacan.

### Forclusion induite du sens

Effectivement, l'élève le plus éminent de Lacan (Miller 2001a, 2001b, 2003) prêche ainsi aujourd'hui l'évolution de l'échiquier du plus grand disciple de Freud. La « lettre » du dernier enseignement lacanien, avancée avec la jouissance, le symptôme – comme les tours, les cavaliers ou les fous, tous au service du Roi (le Réel) – viseraient non seulement un *vide de sens*, tel qu'on le pensait auparavant dans l'enseignement lacanien de la primauté du signifiant, mais aussi vers un radical *hors-sens*. Miller veut nous convaincre qu'à partir de textes tels que *Télévision* et *L'étourdit*, dans les années soixante-dix de son siècle, le dernier Lacan se serait adonné à une *dérision* généralisée du premier, du versant du sens, en dépit du fait qu'il aurait été celui qui avait réintroduit le sens dans la psychanalyse: « Oh là, là! », se serait exclamé Lacan, « la bêtise qu'il y a à penser ceci! ». Miller ne cite pas l'origine de ce propos, mais il essaie d'établir un dialogue *Lacan contre Lacan*, entre le dernier et le premier. Le dernier Lacan « s'est moqué du sens », c'est une expression satisfaite dans la bouche du disciple, et la chose ne s'arrête pas là. Après avoir promu le sens, Lacan serait passé au *sarcasme* du sens jusqu'à son *rejet*. Précisons encore: non pas un simple rejet, mais un rejet aux allures phobiques: de la *sémantophilie* à la *sémantophobie*, affirme, à la lettre et dans le ton, son disciple préféré (2001a: 16).

Ainsi, Miller marque avec insistance que le vecteur de l'enseignement du dernier Lacan serait celui d'une « transmission intégrale hors-sens », une élaboration de la psychanalyse hors-sens, un biais qui refuse le sens (2001a: 16-17). Le rejet du sens prend ainsi, bien plus qu'un ajustement local, le statut d'une véritable « transmutation de toutes les valeurs » (20) dans la psychanalyse lacanienne. Il est suivi de conséquences en pleine opposition à la situation

précédente: la « dévalorisation de la parole », mieux: « ça c'est pan sur la parole ». Et mieux encore: « et puis, c'est pan sur le langage ». Et le tir (pan?) final: « il a déclassé, bien entendu, son concept du langage, et aussi bien celui de la structure » (20-21). Il est difficile de ne pas en déduire que le dernier Lacan de Miller aurait entièrement abattu le premier, qui gît maintenant dans sa tombe structuraliste du langage. Le vieux Lacan de « La lettre volée » doit donc être maintenant proclamé *lettre morte*. La *phobie* du sens requise par la lecture millérienne, comme si elle guérissait et dépassait, comme si elle conjurait même la *phobie* (inverse de la *phobie*) sémantique qui aurait touché son maître à l'époque où il flirtait avec la dame linguistique, dans sa séduction structuraliste, tel est le portrait proposé du dernier enseignement de Lacan. À mon avis, une *forclusion induite* du sens.

Il y a de quoi rester perplexe devant l'assurance, la célérité et le caractère incisif des modes de diffusion du dernier enseignement de Lacan, avec toutes les conséquences – à mon avis peu réfléchies – que cela provoque, d'une part pour une autre mise en place théorique, d'autre part pour une autre tactique d'écoute clinique. La question du sens est une question ardue, beaucoup plus sérieuse épistémologiquement que ne semble l'indiquer la précipitation avec laquelle on veut l'exclure, comme s'il suffisait de le déclarer hors de la cogitation pour en résoudre la question. D'ailleurs parce que, quand la difficulté surgit, tout se résout par une pirouette: « Le réel est le nom positif du hors-sens, *bien que donner des noms fasse ici effectivement problème* », affirme Miller, et, bien vite, il esquive, dans une pirouette, le problème (2001a: 21 – souligné par WB).

Or, il ne s'agit pas ici d'un problème. Il s'agit de *tout* le problème. On ne voit pas comment conceptualiser quoi que ce soit en psychanalyse (et, du reste, en aucune discipline, tout au moins dans les sciences humaines) sans définir, c'est-à-dire sans nommer. Un concept, tout au moins en ce qui concerne les disciplines qui ne sont pas durement scientifiques, c'est le nom d'une *région sémantique* définie dans sa relation avec les autres. Et nommer, c'est établir des différences sémantiques entre les concepts (réel, jouissance, lettre...). C'est les remettre dans le régime des oppositions de langage, étant donné qu'il n'y a pas de métalangage absolument extérieur au langage; c'est donc entrer en plein dans le régime du... sens. Sans un pacte de sens il n'y a pas de moyen de créer ou d'utiliser un concept, encore moins de mettre en œuvre une quelconque *transmission*. On ne sort pas comme cela du sens à bas prix, pour une simple induction phobique ou forclosante<sup>10</sup> imputée à l'enseignement de Lacan. Le premier problème (non résolu) de Miller n'est donc pas la nomination du réel. Le problème entier – il est immense – se trouve dans la postulation même du « hors-sens », pour des concepts ou pour la transmission. L'idée même de quelque chose « hors-sens » n'est possible que

10. Le participe présent de *forclure*, verbe correspondant à la *forclusion* lacanienne, est *forclasant*, il est vrai fort peu utilisé.

parce qu'il y a un langage qui nous permet de saisir le « dehors » en opposition au « dedans », au « dessus », au « dessous », etc., tous pleinement chargés de... sens. En fait, la formulation même du *hors-sens* n'a aucun appui épistémologique. En effet, de quelle façon « ordonner » un réel, c'est-à-dire, dans les mots de Miller : « ordonner un réel préalable à quoi la structure donne sens » (2003 : 30), si tout geste premier d'ordination consiste déjà à appliquer une structure symbolique, donc à injecter un sens ? À ce sujet, le premier Lacan, le Lacan de tout le monde, a un avantage épistémologique sans égal sur le dernier Lacan, le Lacan de Miller :

Le pouvoir de nommer les objets structure la perception elle-même. Le *percipi* de l'homme ne peut se soutenir qu'à l'intérieur d'une zone de nomination [...]. La nomination constitue un pacte, par lequel deux sujets en même temps s'accordent à reconnaître le même objet. Si le sujet ne dénomme pas [...], si les sujets ne s'entendent pas sur cette reconnaissance, il n'y a aucun monde, même perceptif, qui soit soutenable plus d'un instant (Lacan 1978 : 202).

Un deuxième problème reste à affronter. Ainsi posée hors-sens, la psychanalyse sera inéluctablement *hors-langage*, puisque le fait de se trouver dans le langage humain implique toujours le réseau différentiel et oppositif entre sens, quelles que soient ses limites, partitions et participations. Ne court-on pas le risque ici de postuler le « métalangage » absolu, contre l'un des Lacan, au choix ? Un troisième problème continue aussi à rôder. Et c'est Miller encore une fois qui l'affronte : « C'est évidemment en tension avec une analyse, parce que, en psychanalyse, on se raconte des histoires, on se raconte en histoires, on fait des histoires » (2001b : 19). Pourvu que cela ne soit pas une simple question « de détail », il faut donc résoudre la tension de Miller – en fait, l'énorme aporie – sur la façon d'écouter de telles histoires *hors-sens*. Enfin, il faut beaucoup d'efforts pour coordonner toutes ces difficultés avec une autre, une de plus :

Le dernier enseignement de Lacan tend au contraire à assimiler la psychanalyse à la poésie, c'est-à-dire à un jeu sur le sens toujours double du signifiant. Sens propre et sens figuré, sens lexical et sens contextuel, c'est ce que la poésie exploite pour, comme le dit Lacan, faire violence à l'usage commun de la langue (2003 : 32).

Rêve ou cauchemar ? La face du cauchemar : il est vraiment ardu, le travail du chercheur, qui a à concilier, dans le même supposé dernier Lacan de Miller, la complète incongruité entre une apologie du hors-sens et, en même temps, l'éloge de la poésie, du jeu et de la création par excellence de sens et d'effets de sens. Sens propre, figuré, lexical et contextuel, dans la dernière citation, tout cela n'est rien d'autre que la masse entière, pesante, de tout l'univers du sens. À quoi sert donc précisément la lourde hypostase d'un réel hors-sens pour commander les concepts les plus prégnants en psychanalyse, sous le drapeau d'un dernier enseignement caractérisé, tout simplement, comme une vraie *transmutation* de sa psychanalyse ? À mon sens, Lacan sort de l'épisode de cette lecture vêtu du linceul ambulante d'un paradoxe complet.

C'est justement pour cela que je n'arrive pas à me convaincre de cette inflexion millérienne forclosante du sens. Telle est la face du cauchemar. Celle du rêve, peut-être de quelques psychanalystes, certainement de tout linguiste et sémioticien, ce serait que la citation ci-dessus soit vraiment prise au sérieux, à la lettre, telle qu'elle se présente, ce serait qu'elle soit menée jusqu'à ses dernières conséquences et déploiements.

À ces formulations à mon avis autocontradictoires du disciple de Lacan s'ajoute une difficulté supplémentaire. Les dernières années de l'enseignement de Lacan (les sept ou huit ultimes années de sa vie) se ressentent encore d'une divulgation et d'une publication précaires: telle chose par ci, telle autre par là. Plusieurs séminaires non établis circulent en éditions pirates de main en main, leurs versions diffèrent et contestent souvent les textes établis par son gendre. Ajoutez le style du maître: tronqué, labyrinthique, allusif, maniériste, suspensif, tous traits qui s'accusent à la fin de sa vie. Ces aspects de son style s'accordent mal avec le principe qu'il énonce lui-même: « je rétablis que ce qui s'énonce bien, l'on le conçoit clairement – clairement veut dire que ça fait son chemin » (1974 : 71). Tout cela rend difficile la recherche patiente sur les dernières années lacaniennes. Il faut y ajouter encore une espèce de régime de *transfert unificidaire*: il est lourdement en vigueur dans certaines écoles psychanalytiques. Sous son effet, on parie sur la certitude du savoir de l'autre et sur la confiance à accorder à la circulation des savoirs, sur le mode: « Freud le sait et il a tout dit sur l'inconscient; Lacan le sait et il a tout dit sur Freud; Miller le sait et il a tout dit sur tout ce qu'a dit Lacan... ». Ainsi le tableau de la difficulté se montre dans son entier (*cf.* Bevidas 1999a, 1999b et 2002).

La description ainsi mise en place de l'échiquier post-lacarien est sévèrement brève, je l'avoue. Mais elle suffit à montrer que si tout avait été différent il y aurait peut-être eu un meilleur dialogue sur l'épineuse question du sens, avec les théories du discours et de la signification, avec les philosophies et les épistémologies du langage, avec les théories sémiotiques et herméneutiques, avec tout le criticisme qui y aurait été exigé. La chose aurait avancé davantage dans la direction du défi freudien aux prises avec l'accumulation de significations du rêve, aux prises avec son statut sémiotique. Principalement parce que, dans le cas de cette théorie en particulier, le nom *Sémiotique* ne veut rien dire d'autre que l'attitude d'un double impératif méthodologique: le premier, positif, est l'attitude d'investigation qui s'impose de *tout dire* sur le sens. Non pas le mirage de la totalité, mais le travail de l'exhaustivité: aller jusqu'aux premières instances de *l'être du sens*, autrement dit aux structures élémentaires qui le créent, et aux dernières instances du *paraître du sens*, autrement dit la façon dont il émerge dans les discours comme signification manifestée, y compris les rêves. « Où est le sens, c'est là que je dois aller », c'est peut-être la façon dont l'attitude sémiotique pourrait paraphraser pour elle-même la fameuse affirmation freudienne (*Wo es war soll ich werden*), transformée en aphorisme par l'auteur des *Écrits*. À ce sujet, c'est Lacan lui-même – le premier Lacan – qui a la formulation la mieux ajustée:

Car la découverte de Freud est celle du champ des incidences, en la nature de l'homme, de ses relations à l'ordre symbolique, et la remontée de leur sens jusqu'aux instances les plus radicales de la symbolisation dans l'être. Le méconnaître est condamner la découverte à l'oubli, l'expérience à la ruine (1966 : 275).

Le deuxième impératif sémiotique est négatif. C'est le contrôle méthodologique du premier : c'est l'attitude qui, dans l'investigation, consiste à *ne pas dire tout – tout* dans le sens de n'importe quoi, arbitrairement – sur le sens. Il faut chercher le sens dans l'*immanence* du texte, du dit, élargi au contexte et aux inter-dits, et non pas à partir des envolées libres de l'imaginaire de l'interprétant, sans contrôle, proliféré ou enflé par ses idiosyncrasies herméneutiques ; il faut extraire le *tout* de sens du texte et du contexte, mais ne pas mettre n'importe quel sens dans le texte, l'intertexte, le dit ou l'inter-dit.

Les choses ainsi comprises, j'estime que la plainte que formule Freud sur le *trop peu d'investigations* relatives à l'accumulation des significations du rêve permet de faire surgir un autre « rêve » de recherches freudiennes sur le rêve. Ce nouveau rêve de Freud, au-delà d'une méthode clinique, serait peut-être la création et les progrès d'une méthode de « sémiotique du discours onirique », même si c'est *avant la lettre*. Le titre de cet article ne relève pas du prosélytisme d'une théorie quelconque. C'est un hommage rendu au souhait d'une attitude d'investigation. Si, dans l'analyse décrite, Lacan n'a pas été le meilleur exemple de cette attitude, il faut l'attribuer plutôt à la précocité de ses analyses, voire à l'anticipation de questions structurales sur le langage, l'énonciation, le sens : autant de questions cruciales qui auraient pu être mieux conduites si avaient mieux réussi le dialogue mal établi avec la linguistique et le dialogue non établi avec les théories du discours, lesquelles n'ont commencé à se développer qu'à la fin des années soixante du siècle passé.

Les choses étant également comprises de cette façon, le lecteur sera aussi perplexe que moi. Si le Lacan de Miller a sous-estimé encore et encore le sens, s'il en a été désenchanté durant son enseignement, s'il en a minimisé les incidences, d'abord au profit du vide signifiant, dédain progressif qui arrive par la suite à le déconsidérer entièrement, à la fin de son enseignement, sur la région d'un prétendu et ultime hors-sens, imputé à des concepts aussi prégnants en psychanalyse que celui de réel, de jouissance, de lettre, de symptôme ; si tout cela peut vraiment être vérifié, si nous donnons un crédit illimité à son gendre, nous serons alors forcés de nous demander si l'empire que Freud a construit à lui seul n'aurait pas été mortellement blessé par Lacan, c'est-à-dire sous les coups de son « fils chéri » : l'épigraphe de cet article rappelle la fameuse phrase romaine. Le dénouement ? C'est qu'il n'y a pas d'autre issue : si rien de tout ce qui a été dit plus haut ne peut être dit avec certitude sur Lacan, nous serons alors forcés d'en tirer une autre déduction.

Quoi qu'il en soit, une chose est inéluctable : la seule façon rigoureuse de promouvoir un enseignement, une direction ou une théorie, ancrée dans sa base dans un hors-sens proclamé, c'est de le dire ouvertement, et en toutes lettres : une orientation *anti-freudienne*. Dans le cas contraire, les formula-

tions ne seront, métaphoriquement, que des coups de jeu localisés, propres à faire agir certains charmes momentanés, mais inconséquents à long terme. Ainsi, j'estime qu'il est encore valable, mais toujours à faire, de convoquer de nouveau la psychanalyse post-freudienne et post-lacanienne au dur travail de la question du sens, de l'examiner jusqu'aux « instances radicales de la symbolisation dans l'être », comme nous l'avons vu ci-dessus avec Lacan, et de le faire *du dedans* du registre du sens, et non pas *du dehors*, hors-sens, indépendamment des structuralismes, des modernismes ou des post-modernismes. Nombreux sont de nos jours les partenaires de cette entreprise. Il faut, enfin, explorer et exploiter davantage l'aventure freudienne du sens, sur l'échiquier viennois, sur l'échiquier du premier Lacan, de toute façon sur l'échiquier du langage : voilà le travail qui est resté fâcheusement déficitaire. Après tout, en définitive, le sens n'est pas à jeter dehors : il s'impose *du dedans* dans la praxis humaine du langage, qu'il soit mobilisé par « la conscience » attentive du sujet, ou qu'il soit motivé par « l'inconscient » à son insu.

### Références bibliographiques

- BEVIDAS Waldir, 1999a, "O excesso de transferência na pesquisa em psicanálise", *Psicologia: Reflexão e Crítica* 12-3, Porto Alegre, Cpg-Psicologia / Ufrgs: 661-679.
- BEVIDAS Waldir, 1999b, "Pesquisa e transferência em psicanálise: lugar sem excessos", *Psicologia: Reflexão e Crítica* 12-3, Porto Alegre, Cpg-Psicologia / Ufrgs: 789-796.
- BEVIDAS Waldir, 2000, *Inconsciente et verbum. Psicanálise, semiótica, ciência, estrutura*, São Paulo, Humanitas.
- BEVIDAS Waldir, 2002, "A transferência e suas modalizações epistêmicas", in Pacheco Filho R.A. *et alii*, *Novas contribuições metapsicológicas à clínica psicanalítica*, São Paulo, Cabral Editora: 125-142.
- BEVIDAS Waldir e LOPES Marcos, 2003, "Psicanálise e lingüística: uma relação 'mal começada'", *Pulsional Revista de Psicanálise* 177, São Paulo, Editora Escuta: 28-42.
- FREUD Sigmund, 1900-2003, *L'interprétation des rêves*, in *Œuvres complètes* IV, Paris, PUF. La double pagination des références renvoie à l'édition allemande pour la première indication, à la traduction française pour la seconde.
- FREUD Sigmund, 1905-2002, « De la psychothérapie », in *De la technique psychanalytique*, Paris, PUF: 9-22.
- FREUD Sigmund, 1916-1936, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot. Voir aussi le document électronique sur [www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/index.html](http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html)
- FREUD Sigmund, 1937-1981 « Constructions dans l'analyse », in *Résultats, idées, problèmes* II, Paris, PUF: 269-281.
- FREUD Sigmund et BREUER Joseph, 1895-1981, *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF.
- GRÜNBAUM Adolf, 1984, *Les fondements de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1996.

- LACAN Jacques, 1953, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Ecrits*, Paris, Le Seuil, 1966 : 237-322.
- LACAN Jacques, 1978, *Le séminaire. Livre II. Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, 1954-1955, Paris, Le Seuil.
- LACAN Jacques, 1974, *Télévision*, Paris, Le Seuil.
- MASSON Jeffrey Moussaiet, 1984, *Atentado à verdade. A supressão da teoria da sedução por Freud*, Rio de Janeiro, José Olímpio.
- MILLER Jacques-Alain, 2001a, « Psychanalyse pure, psychanalyse appliquée et psychothérapie », *La Cause freudienne. Revue de Psychanalyse* 48, Paris, Navarin - Le Seuil: 7-31.
- MILLER Jacques-Alain, 2001b, « Le réel est sans loi », *La Cause freudienne. Revue de Psychanalyse* 49, Paris, Navarin - Le Seuil: 7-19
- MILLER Jacques-Alain, 2003, « Le dernier enseignement de Lacan », *La Cause freudienne. Revue de Psychanalyse* 51, Paris, Navarin - Le Seuil: 7-32.
- SULLOWAY Frank, 1979, *Freud, biologiste de l'esprit*, Paris, Fayard, 1998.
- ZIZEK Slavoj, 2001, "A fuga para o real", cahier "Mais" [« Plus »] de la *Folha de São Paulo*, 08.04.2001.

## L'ANOREXIE COMME FIGURE DE L'INSEXUABLE

*Une branche d'arbre inclinée par un fruit est comme une balance. Elle est dans une position d'équilibre entre le poids du fruit et la tendance ascendante de la sève. Si le fruit est un cadavre suspendu, l'équilibre est entre la vie et la mort...*

Simone Weil

### Hypothèse

Nous faisons l'hypothèse que l'anorexie est une réponse spécifique à la question de la sexuaton. En effet, la sexuaton, entendue comme l'ensemble des processus par lesquels s'opère l'inscription du sujet dans l'un *ou* l'autre sexe, implique l'élaboration d'un positionnement. Si la position *sexuée* présuppose un choix de type « ou bien... ou bien... », nous avançons l'hypothèse d'une atopie propre au sujet anorexique; l'a-position anorexique témoignerait ainsi d'une réponse de l'ordre du *ni* l'un, *ni* l'autre, soit d'une figure de l'impossible au cœur d'une sexuaton. La notion d'« insexuable », que nous empruntons au langage des grammairiens (Damourette et Pichon 1943a: 346 sv.), nous paraît traduire ce positionnement.

De fait, à l'instar d'une *Femme debout* de Giacometti, le corps filiforme de l'anorexique se présente comme une sculpture sans volume, donnant à voir l'évanescence de toute consistance. Cette figure évoque l'*impensable* entrelacs de la vie et de la mort, ou peut-être plus précisément l'incarnation d'un sujet qui erre dans l'impossible du *ni* l'un, *ni* l'autre. L'anorexie nous confronte à une figure déroutante et inclassable, comme suspendue *entre* la vie *et* la mort. Cette situation énigmatique d'entre-deux que présente le sujet par le biais de son corps propre témoigne d'un *positionnement* inassimilable. Comment penser ce non-lieu vers lequel l'anorexique s'achemine? Dans cette brève synthèse, nous tenterons d'indiquer quelques éléments de compréhension de cette problématique.

### Un « air syntaxique »

L'insistance d'une structure grammaticale dans le dire de Sandrine, une jeune fille anorexique de quinze ans, nous donna à entendre une phrase récurrente, une phrase dont la forme logique revenait avec des contenus et des thèmes

variables. Se dessinait ainsi au fil des rencontres un « *air syntaxique* », au sens où Roland Barthes nous donne à penser que ce qui se réfracte à la surface du discours relève à la fois d'un contenu (savoir de quoi ou de qui l'on parle) et d'un mode d'*articulation*. L'enjeu sous-jacent de cet abord structural du dire pourrait se formuler en une problématique nodale : Qu'est-ce qui s'énonce dans une parole ? Quel mode d'articulation une parole fait-elle émerger ?

Lorsque Roland Barthes s'efforce de tracer une distinction décisive, à propos du sujet amoureux, entre ce qu'il dit et *comment* ce dire est articulé, cet abord structural permet de pointer un aspect essentiel du discours :

À fond de chaque figure gît une phrase, souvent inconnue (inconsciente?), qui a son emploi dans l'économie signifiante du sujet amoureux. Cette phrase mère (ici seulement postulée) n'est pas une phrase pleine, ce n'est pas un message achevé. Son principe actif n'est pas ce qu'elle dit, mais ce qu'elle articule : elle n'est, à tout prendre, qu'un « air syntaxique », un « mode de construction ». Par exemple, si le sujet attend l'objet aimé à un rendez-vous, un air de phrase vient à ressassement dans sa tête : « Tout de même, ce n'est pas chic... » ; « il / elle aurait bien pu... » ; « il / elle sait bien pourtant... » : pouvoir, savoir quoi ? Peu importe, la figure « Attente » est déjà formée... (Barthes 1977 : 9-10)

Ainsi, un discours donné peut faire émerger un certain « air de phrase » par le type particulier de construction logique qu'il répète ou implique. La figure « Attente » émane de structures propres à énoncer un certain rapport au temps et à l'autre, structures qui sont distinctes du « quoi » sur lequel porte le discours. Dans une telle perspective, ce qui vient à se dire dans la parole renvoie à la fois à des mots et des structures, des contenus (« savoir quoi ? ») et des figures (saisir comment s'articule l'énoncé). C'est précisément la récurrence d'un « mode de construction » dans le dire de Sandrine qui nous amena à entendre une phrase articulée sous la forme « X ou Y ? »

Nous avons rencontré Sandrine, à l'occasion d'une hospitalisation en psychiatrie, au cours d'un atelier « écriture ». Dans cet espace de création, dès la première séance, le dire de Sandrine nous étonna par une insistance qui se déployait en filigrane par-delà la variété des thèmes abordés. La fonction première de cet atelier est d'offrir une occasion de rencontre et d'échange, le texte est une médiation, un prétexte. À chaque séance nous invitons les adolescents à écrire un texte autour d'un mot qu'ils ont choisi eux-mêmes, puis à lire ce texte aux autres et à en discuter librement ; il n'y a aucune consigne directive concernant la forme ou la longueur du texte, l'adolescent peut venir à l'atelier sans être obligé d'écrire si le mot clé ne l'inspire pas et sans être contraint de lire son texte s'il préfère garder le silence. Dans ce cadre, le mot clé puis le texte sont souvent des points de départ qui ouvrent un champ de parole...

Indépendamment des sujets et des contenus différents abordés au cours de nos rencontres, une même structure grammaticale va se déployer comme un « air syntaxique »... Lors de la première séance, Sandrine propose les mots « Sévérité » et « Désir », ce dernier est choisi par le groupe comme source d'inspiration. Ce mot sera le sujet du jour et le fil du questionnement de cette

adolescente au cours des séances suivantes ; pour Sandrine le « Désir » renvoie d'emblée au « Désir de perfection ». Sandrine évoque « une déesse », c'est l'être « parfait » conçu comme un au-delà de toute chose concrète et accessible. Sandrine précise sa quête en formulant l'idéal de « tout avoir, tout posséder, pas uniquement au sens matériel »... ce qui peut indiquer une figure de la complétude, une totalité, ce qui n'exclut rien... Mais cet idéal du « tout » n'est pas l'unique pôle de ce « Désir », il repose sur une alternative et s'exprime au sein d'une structure à deux variables organisées autour de l'articulateur logique « ou » ; « Perfection ou échec », « être une déesse ou rien », « réussite ou effondrement »... Sandrine résume cette tension impossible entre l'idéal et le risque d'effondrement : « Je suis terrifiée par tout ce qui échoue tant mon désir de perfection est intense... ».

Cette logique du « Tout *ou* Rien » est un des niveaux dans lesquels ce « mode de construction » récurrent s'est exprimé. Dans ce dilemme du perfectionnisme, une alternative est mise au jour sous la catégorie de l'impossible. Cette structure singulière du « Désir de perfection » révèle un désir réglé sur le mode du tout *ou* rien, dans un positionnement introuvable, ce qui laisse ouverte la question des oscillations entre le fantasme d'être « tout » et l'angoisse de n'être rien...

Cette impossibilité rappelle « l'artiste de la faim », ce personnage de Kafka, en particulier lorsqu'il explicite son étrange aptitude à ne pas manger : « je suis obligé de jeûner, je ne saurais faire autrement [...] parce que je ne peux pas trouver d'aliments qui me plaisent » (Kafka 1991 : 657).

Comme dans le mythe grec d'Icare, c'est le désir ou vertige d'approcher le divin, le parfait, qui constitue la menace de mort et fait basculer l'être dans le vide. Mais la particularité de notre problématique est que le sujet anorexique se tient dans un entre-deux, entre deux extrêmes, comme il erre entre la vie et la mort. Le perfectionnisme de Sandrine peut s'entendre comme une sorte de dilemme dont le pivot logique est ce « *ou* » équivoque qui insiste et pointe un impossible.

Lors d'une autre séance de cet atelier, le mot « Choix » est pris comme thème d'inspiration ; Sandrine souligne comme noyau de son « désespoir » cette dimension d'impossible : « je manque d'autonomie, je suis incapable de faire un choix... ». À ce niveau, le dire de Sandrine évoquait une neutralité subie comme la suspension de toute possibilité de choix, impossibilité de faire un choix fermant tout « devenir »... Nous retrouvons en filigrane la question du « *ou* » que le « choix » contient en sa structure. Nous voudrions mettre en rapport cette figure du « choix » impossible avec le corps singulier qui est sculpté dans l'anorexie.

### **Le corps anorexique comme mise en échec de la différence**

Le corps de l'anorexique peut être appréhendé comme l'écriture d'une atopie. En effet, ce corps mortifié recèle une énigme fondamentale sur son

identité; le sujet anorexique suscite une question double, à la fois sur ce qu'il est et où il est. En même temps, cette question pointe à la fois une dimension d'impossible et une mise en échec de la différence.

Quelle énigme la figure anorexique du « mort-vivant » incarne-t-elle? Entre deux mondes qui semblent s'exclure mutuellement, ce corps cadavérique évoque en quelque sorte une *indistinction* entre la vie et la mort.

C'est dans ce sens que Caroline Eliacheff et Ginette Raimbault ont souligné un point décisif de la problématique anorexique :

Par sa survie, l'anorexique pose la question de la différence entre un mort et un vivant: Qui suis-je? Suis-je vivant? Suis-je mort? (Eliacheff et Raimbault 1989 : 109)

Dans cette perspective, Antigone est une des figures majeures de l'anorexie; son supplice – être emmurée vivante – implique une position d'entre-deux, impossible à tenir et pourtant présentifiée, que Lacan décrit en ces termes :

Le sort d'une vie qui va se confondre avec la mort certaine, mort vécue de façon anticipée, mort empiétant sur le domaine de la vie, vie empiétant sur le domaine de la mort. (Lacan 1986 : 291)

L'essence de ce positionnement semble être le mouvement qui vise à « confondre » la vie et la mort, c'est-à-dire effacer la différence entre les contraires dans l'énigme du « mort-vivant ». Si l'anorexie relève de l'*oxymoron* comme figure de l'impossible, le corps propre devient l'emblème d'une *indifférenciation*.

Ce constat laisse encore ouvert le problème de savoir de quelle différence l'anorexique questionne la possibilité même. Avant de faire un pas de plus dans ce sens, examinons un des ressorts principaux de la position d'Antigone. De quel message Antigone se fait-elle le symbole? Antigone pourrait répondre par cette étrange a-topie: « Je ne serai ni chez les humains, ni chez les morts, ni avec les vivants, ni avec les défunts » (Eliacheff et Raimbault *op. cit.*: 153). Qu'est-ce que cela signifie?

Antigone esquisse une position a-topique au sens strict, en ce qu'elle semble mettre en échec les oppositions dans lesquelles l'être a à se situer: ou bien du côté des vivants, ou bien du côté des morts. Nous retrouvons une structure logique comprenant deux termes reliés par l'articulateur « ou ». À l'instar d'un funambule, le sujet anorexique s'avance, sur le fil qu'il incarne, au plus près de l'impossible abolition de la différence. Antigone erre dans l'indifférence, au-delà ou peut-être en deçà de la division du monde des morts et du monde des vivants.

Le point décisif de cette position oxymorique est de se tenir aux limites du représentable; « l'image squelettique de la jeune fille anorexique nous confronte avec l'impensable d'un être vivant dont le corps serait à l'extrême limite de la mort » (Eliacheff et Raimbault *op. cit.*: 113).

En somme, le corps squelettique de l'anorexique se présente comme *une tentative de réponse* à la question de la différence, une réponse visant à *nier la différence*. Par le fait – fait accompli autant qu'incompréhensible – de cette condition du sujet vivant se tenant au plus près de la mort, ce qui est *articulé* ainsi n'est plus de l'ordre du *ou* exclusif. Cette impensable proximité de la vie et de la mort est très proche de la vocation mystique que Simone Weil incarne dans une dimension radicale : « il faut passer par la mort » (Weil 1948 : 207). L'impensable relève en l'occurrence d'une *autre articulation* des contraires ; l'anorexie est indissociable de ce voisinage entre la mort et la vie, *vacillement de toute frontière* qui fait surgir quelque chose du *Réel* aux limites de l'articulation et de l'articulable (Soler 2003 : 272).

De quelle articulation énigmatique le corps du sujet anorexique est-il l'incarnation ? De quelle différence inassimilable ce corps se fait-il le miroir ?

Cette question revient à un niveau différent dans la mesure où l'extrême maigreur préserve coûte que coûte le corps adolescent de la métamorphose pubertaire qui pourrait signifier la différence des sexes. Cette métamorphose du corps peut être vécue comme une effraction, une *perte* ; expérience de rupture physique et psychique que décrit Valérie Valère, « ce sang sur la blancheur immaculée de l'enfant que j'avais été et déjà n'étais plus... » (Valère 1992 : 204). La disparition du corps de l'enfance est aussi d'une certaine façon évanescence d'un corps pré-sexué.

Le corps anorexique semble être en involution, vers le corps androgyne ou indistinct de l'enfant. C'est pourquoi Bernard Brusset remarque justement que « la sexuation décisive de la puberté est toujours une finitude ; elle compromet "l'idéal hermaphrodite" qui avait pu être maintenu au cours de la période de latence » (Brusset 1977 : 207).

L'anorexie serait dans ce sens la nostalgie de cet état de « neutralité » antérieure. À ce niveau encore, le corps anorexique met la différence en échec, ou plutôt incarne une *réponse d'évitement* de la différence. L'involution androgyne paraît effacer les signes physiques de l'émergence de la différence des sexes comme elle s'accompagne d'aménorrhée. L'enjeu psychique peut se préciser en ce point : l'anorexie de l'adolescent(e) pose le problème de la *sexuation*, problème qui réunit à la fois la dimension du « choix » et la question de la « différence ». Nous pensons que le sujet anorexique réserve à la question de la sexuation un destin singulier.

### Sexuation et différence des sexes

Il revient à Freud d'avoir souligné que la différence des sexes n'est pas une donnée naturelle, ni même une évidence pour la psyché ; cette différence implique à l'inverse tout un travail d'élaboration aléatoire et complexe, travail au sein duquel le sujet est appelé à « choisir ». De ce point de vue, l'anorexie nous semble incarner un noyau inassimilable qui vient faire échouer la sexua-

tion en tant que choix. Il faudrait reprendre à nouveaux frais cet enjeu: Que signifie pour le sujet d'être « sexuable »?

La sexuation peut se définir comme l'élaboration de la position du sujet comme « homme » *ou* « femme », élaboration psychique qui correspond

aux modalités inconscientes selon lesquelles, chacun, homme ou femme, négocie la question de la différence des sexes et sa position subjective comme être sexué et portant son rapport à un autre sexué. (Kaufman 1993 : 393)

La problématique de l'anorexie nous oriente vers un paradoxe: Cette question de la sexuation peut-elle demeurer sans réponse? L'anorexie nous apparaît comme sous-tendue par une *question inassimilable* sur la différence des sexes et ses enjeux. *L'anorexie permet d'avancer que le « choix » de l'un ou l'autre sexe peut se heurter à un noyau de Réel qui viendrait le rendre impossible.*

Dans l'abord du sujet ouvert par Freud et Lacan, la rencontre traumatique par excellence pourrait être la rencontre de la différence des sexes, différence qui pour la psyché est originairement non reconnaissable comme telle.

Le fil rouge de cette problématique aurait alors pour centre de gravité la question de la sexuation comme « choix », or en tant que « choix » celle-ci ouvre toute une gamme de possibles dans l'acceptation ou le refus de la différence des sexes et de ses effets.

La figure inclassable de l'anorexie nous rappelle aussi implicitement un des présupposés majeurs à propos des approches conceptuelles et logiques de la sexuation, présupposé selon lequel il y a *deux* « côtés ». La question implique ainsi en sa structure une problématique du *ou*. Par exemple, le choix du « côté » de l'homme implique un « choix » impliquant le renoncement à connaître et éprouver l'« autre ». Lacan a souligné avec radicalité la dimension du choix du sujet en ces termes:

Prenons d'abord les choses du côté où tout  $x$  est fonction de  $x'$ , c'est-à-dire du côté où se range l'homme. On s'y range, en somme, par choix – libre aux femmes de s'y placer si ça leur fait plaisir. Chacun sait qu'il y a des femmes phalliques, et que la fonction phallique n'empêche pas les hommes d'être homosexuels... (Lacan 1975 : 20 février 1973)

Chaque sujet est en quelque sorte l'auteur de son propre sexe au sens d'une élaboration psychique complexe par laquelle il se range d'un côté *ou* de l'autre par le « choix » qu'il opère. Ce champ ouvre une problématique particulièrement complexe dans la mesure où l'essence du sexué est d'être choisi par le sujet. Dans cette optique, Lacan nous invite à approcher le paradoxe central de la sexuation lorsqu'il formule la question du « choix » en ces termes:

L'être sexué ne s'autorise que de lui-même, c'est en ce sens qu'il a le choix. (Lacan, Livre XXI: 9 avril 1974)

D'où les problèmes suivants: Qu'est-ce que « choisir » ou « s'orienter » dans la sexuation? Le sujet peut-il tenter d'échapper à la sexuation et ses effets?

La clinique des transsexuels pourrait illustrer un aspect de cette question; le « choix » (Lacan 1975 : 20 février 1973) d'un sexe *ou* de l'autre n'a rien à voir avec un destin anatomique, ou encore une prescription venue du dehors; il y a possibilité d'un « choix » d'un sexe autre que le sexe donné au plan du corps. L'anatomie n'implique aucunement une fatalité dans l'ordre de la sexuation. Ce constat pose d'emblée une question corrélatrice: Quels sont les différents destins de ce « choix »?

### La sexuation et ses destins

Si l'inscription dans un sexe *ou* dans un autre est problématique, c'est non seulement en raison d'une bisexualité psychique originaire que Freud a constamment soulignée, mais c'est aussi parce que la question de savoir comment échapper à la différence des sexes est soutenue par des fantasmes dont les mythes témoignent depuis des millénaires. En effet, la mythologie révèle toute une palette de fantasmes dans lesquels la différence des sexes est interrogée, voire écartée dans ses effets et ses implications.

Ainsi, par exemple, la naissance du sexuel est évoquée par Aristophane dans le *Banquet* de Platon (2001 : 114 sv.): au commencement était *Un* être qu'une punition divine est venue diviser, le *Deux* est ainsi l'effet d'une coupure dont le désir n'est que la trace vivante au sein de la psyché. Le *Deux* n'est pas qu'un présupposé: ce mythe indique que le désir – indissociable de l'expérience de la discontinuité – a une histoire, une origine que Lacan resitue au niveau de la naissance, conçue comme division et *perte*:

Chaque fois que se rompent les membranes de l'œuf d'où va sortir le fœtus en passe de devenir un nouveau-né, imaginez un instant que quelque chose s'en envole... (Lacan 1973 : 187)

Ce mythe renvoie aussi à la problématique du rapport sexuel; si la réunion apparaît comme une nostalgie de l'originaire, le rapport sexuel est en tant que tel une figure de l'impossible reconstitution du *Un* mythique; le *Deux* ne peut que demeurer dans la division... Dans le mythe d'Aristophane, nous voyons donc, sous forme de fictions, le déploiement de fantasmes fondamentaux liés au désir. Ce mythe aborde à la fois la question de la sexualité et le problème de la sexuation, deux dimensions qu'il est utile de penser dans leurs relations dialectiques.

En l'occurrence, *devenir « sexué » c'est advenir comme sujet désirant*. En effet, la punition divine instaure la condition sexuée en tant que manque, d'où découle l'épreuve du désir. Le sexe implique l'expérience de l'incomplétude et le manque, comme en témoignent les mythes, l'expérience et l'étymologie.

Ainsi, André Green souligne que

sexe viendrait de *secare*: couper, séparer [...] Là où il y a sexualité, il y a différence. Là où il y a différence, il y a coupure, césure, castration des potentialités de jouissance du sexe complémentaire... (Green 1973 : 260)

L'être sexué est appelé à faire l'expérience du manque, de la distance, de l'autre dans la mesure où le sexué suppose la *différence* par l'inscription du sujet dans l'un *ou* l'autre des deux genres, avec les pertes corrélatives que ce « choix » entraîne...

*De quel « ou » la sexuation implique-t-elle la mise en jeu ?* Le « ou » de la sexuation implique-t-il une *articulation* « X / Y » sous la forme d'une exclusion mutuelle des Deux possibilités ? Un « mode d'articulation » est toujours à l'œuvre dans ces mythes, comme dans les fantasmes, si bien que le « ou » y insiste comme nœud de significations variables et équivoques.

L'articulation sous la forme de la *jonction* de l'un *et* l'autre apparaît, par exemple, dans une des métamorphoses d'Ovide, à travers l'*idéal du Deux en Un*:

Ce ne sont plus deux êtres, et pourtant ils participent d'une double nature; et sans que l'on puisse dire que c'est une femme ni un enfant, l'aspect n'est celui ni de l'un ni de l'autre; en même temps qu'il est celui des deux. (Ovide 1966 : 121)

Le mythe d'Hermaphrodite pointe le *fantasme d'être bisexué*, la simultanéité des Deux sexes en une figure symbiotique renvoie d'une certaine façon à une position fantasmatique d'évitement de la différence sexuelle. Cette simultanéité distingue la métamorphose d'Hermaphrodite de celle de Tirésias (Ovide *op. cit.* : 98), qui était présenté comme ayant eu la possibilité de « changer de sexe » en passant de l'un à l'autre sans pouvoir cumuler les potentialités des deux sexes en même temps.

L'enjeu corrélatif est complexe : Les fantasmes de *bisexuation* correspondent-ils à une « *neutralisation* » du « choix » de la sexuation ? Nous proposons de relier cette question de la différence des sexes à la fantasmatique du *neutre*. Cette notion était déjà sous-jacente dans la formule d'Antigone qui l'évoque en sa structure de double négation : « *ni* chez les humains, *ni* chez les morts... ».

Est neutre ce qui ne choisit pas, ou ce qui parvient à échapper à une alternative, comme par exemple l'alternative « masculin » / « féminin » dans une grammaire – *ni* X, *ni* Y. Afin d'approcher la nébuleuse de ces fantasmes visant à *effacer la différence sexuelle*, nous pouvons nous aider dans un premier temps des travaux d'André Green concernant le « genre neutre ». En effet, André Green constate que

dans certaines structures psychopathologiques où c'est la sexualité entière qui est rejetée en bloc, sans nuances et sans distinction, le sujet construit et alimente sans cesse le fantasme d'une a-sexualité. Le sujet ne se veut ni masculin, ni féminin, mais *neutre*. (Green *op. cit.* : 261)

Dans le champ des représentations du sexuel et du sexué, le fantasme du neutre viendrait indiquer cette position singulière qui vise à biffer la différence des sexes. Les fantasmes de bisexualité peuvent se situer dans une logique de refus de cette différence. La bisexualité est un des modes par les-

quels le sujet peut tenter de mettre en échec la différence des sexes. André Green nous invite à reconnaître que

la revendication de la bisexualité réelle est refus de la différence sexuelle en tant que celle-ci implique le manque de l'autre sexe. (Green *op. cit.*: 260)

Mais il faut faire un pas de plus en ajoutant que la bisexualité évite la différence tout en la conservant, il s'agit moins d'un rejet en bloc que d'une fantasmagorie de synthèse.

En pensant au vocabulaire des grammairiens Damourette et Pichon, nous pouvons dire que la logique « bi » se positionne dans de l'« omnigénérique » (Damourette et Pichon 1943a: 347), fantasme de pouvoir représenter tous les genres à la fois. Il paraît donc nécessaire de distinguer précisément l'axe du « neutre » et l'axe de la « bisexualité ». Le fantasme de « bisexualité » correspond moins à une position de rejet du sexuel et du désir en tant que tel qu'à une logique de cumul des potentialités sexuelles. L'enjeu de ces distinctions rejoint le problème de la « neutralisation » du désir.

Si André Green tente de définir le neutre, notamment en termes d'ascétisme et de négation, il est remarquable que dans cet article consacré au neutre, l'anorexie n'est pas évoquée, alors que cette figure psychopathologique pourrait en constituer un modèle.

Est neutre ce qui choisit d'échapper à une alternative, par une double négation: *ni... / ni...*, le neutre ne se situe pas dans la logique de l'addition des différences (Hermaphrodite... « bi »sexuation, « bi »sexualité...). Nous pensons que le sujet anorexique peut incarner le neutre dans la logique spécifique d'un fantasme d'a-sexuation. La *neutralisation* anorexique est donc un destin singulier dans les formes logiques de la sexuation, *neutralisation du devenir « sexué »*, devenir dont l'adolescence est un point stratégique.

Être « *sexuable* », c'est être confronté à une question quant au devenir du sexué et du sexuel. Il revient aux grammairiens d'attirer notre attention sur le fait que la structure de la langue implique des possibilités de réponses limitées quant aux relations logiques qui permettent d'organiser l'articulation de la différence. En ce sens, il est étonnant de remarquer que les trois grands destins de la sexuation correspondent aux trois modes de la jonction et de la disjonction dans la grammaire (Damourette et Pichon 1943b), comme si la structure de la langue venait organiser les choix ou non-choix qui articulent un côté et l'autre. Notre hypothèse en ce point est que les destins de la sexuation viennent en quelque sorte se calquer sur les structures grammaticales.

Le premier destin possible est celui du « *ou* » exclusif, qui implique le choix d'un côté ou de l'autre. Ce choix est celui de l'inscription dans *un* genre, avec le renoncement corrélatif aux expériences de l'autre. Ce choix du sujet suppose à la fois une acceptation de la différence des sexes et un consentement à la perte constitutive du désir.

Le deuxième destin possible au plan fantasmagorie est celui de l'addition où le « *et* » relie les deux côtés dans une dimension de synthèse, c'est la double

nature d'Hermaphrodite. La différence des sexes est à la fois dépassée et conservée. Les fantasmes liés à l'androgynie correspondent à cette *combinaison qui évite la différence des sexes sans l'annuler*. L'hybride, c'est l'évitement de la question de la différence sans annuler nécessairement la dimension du désir.

Nous voudrions suggérer que le sujet anorexique tente de se situer dans une autre logique, la logique d'un sujet *hors-sexe* qui relève d'un impossible ni l'un, ni l'autre. La réponse mise en œuvre par le neutre relève d'une logique de négation.

*Cette négation se joue à plusieurs niveaux*. Si Freud a reconnu le lien structurel entre anorexie et « refus de la sexualité » (Freud 1954 : 407), nous devons remarquer que la question de la sexuation est à réinscrire dans cette problématique d'une défense massive contre la sexualité et le désir. L'anorexie de l'adolescent(e) vient tenter de figer le corps en deçà du devenir pubertaire comme si la position sexuée était inassimilable; ce refus de « devenir sexué » est à relier au rejet de la sexualité comme rejet de l'avènement d'un sujet désirant. Le rejet du sexuel prend la dimension radicale d'un rejet de la sexuation. Le neutre vient signifier que la question du choix du sexe ne peut s'opérer, ni dans le choix du *ou* exclusif, ni dans la synthèse du *et*.

Pour faire un pas de plus dans cette interrogation, nous serions tentés d'essayer une nuance entre des types de positions. Il revient à Lacan d'avoir saisi et exploré « la question hystérique » qui est le nœud de la névrose de Dora : « Qu'est-ce qu'une femme ? » (Lacan 1981). En ce point, il faudrait avancer une distinction entre la question hystérique et la position anorexique. Lacan précise que la question de Dora ne porte pas sur « quel sexe elle a, mais – Qu'est-ce que d'être une femme ?... » Le sujet anorexique s'avance dans une problématique d'une autre nature, et en un sens beaucoup plus radicale; c'est une question sur la différence des sexes qui se heurte à quelque chose de l'ordre de l'impossible. « Qui suis-je ? Un homme *ou* une femme ? »

Aux limites de l'articulable, ce *ou* inassimilable vient révéler un noyau de Réel dans le champ du sexuel et de la sexuation au point d'en effracter la possibilité même. Nous proposons la notion d'« insexuable » (Damourette et Pichon 1943a) pour approcher cet impossible dont l'anorexique éprouve l'incarnation. La spécificité du neutre est cette dimension de négation et d'impossible. Une clinique attentive aux figures de l'impossible ne manque pas de rencontrer cet enjeu logique et existentiel du ni / ni.

Dans cette problématique de l'anorexie, nous avons rencontré ce paradoxe d'un non-lieu qui pose la question « Où suis-je ? ».

Cette question « Où suis-je ? » renvoie à la position du sujet par rapport à son désir (Didier-Weill 1995 : 200). Comme nous l'avons suggéré, la sexuation comme auto-inscription du sujet dans la condition sexuée présuppose le consentement à la perte de l'autre sexe et corrélativement le consentement du sujet à la dimension du désir. L'a-position anorexique s'apparente à un « verrou » qui exprime l'impossibilité du sujet de s'inscrire dans la dimension du

désir. Être « sexuable » correspond à la vocation du sujet dans son devenir de sujet désirant, or le sujet anorexique met en échec le désir à sa source. L'exigence de « passer par la mort » serait alors à entendre comme désir de non-désir. Sur le fil qu'il incarne, le sujet anorexique s'achemine vers une position d'anéantissement du désir que nous pourrions condenser ainsi : « Là où était le désir, rien ne doit advenir. »

### Références bibliographiques

- BARTHES Roland, 1977, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil.
- BRUSSET Bernard, 1977, *L'Assiette et le miroir*, Toulouse, Privat.
- DAMOURETTE Jacques et PICHON Edouard, 1943a, *Des mots à la pensée*, t. VI, Paris, Editions D'Artrey.
- DAMOURETTE Jacques et PICHON Edouard, 1943b, *Des mots à la pensée*, t. VII, Paris, Editions D'Artrey.
- DIDIER-WEILL Alain, 1995, *Les Trois Temps de la Loi*, Paris, Seuil.
- ELIACHEFF Caroline et RAIMBAULT Ginette, 1989, *Les Indomptables, figures de l'anorexie*, Paris, Odile Jacob [édition de poche].
- FREUD Sigmund, 1954, *L'Homme aux loups*, in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF.
- GREEN André, 1973, « Le genre neutre », *Nouvelle revue de psychanalyse* 7 [Paris, Gallimard].
- KAFKA Franz, 1991, *Un artiste de la faim*, in *Œuvres complètes*, t. II, Paris, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade.
- KAUFMAN Pierre (éd.), 1993, *L'Apport freudien*, Paris, Bordas.
- LACAN Jacques, 1973, *Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil.
- LACAN Jacques, 1975, *Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil.
- LACAN Jacques, 1981, *Séminaire, Livre III, Les psychoses*, Paris, Seuil.
- LACAN Jacques, 1986, *Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil.
- LACAN Jacques, (inédit), *Séminaire, Livre XXI, Les non-dupes errent*.
- OVIDE, *Métamorphoses*, trad. J. Chamonard, Paris, Garnier-Flammarion, 1966.
- PLATON, *Le Banquet*, trad. L. Brisson, Paris, Garnier-Flammarion, 2001.
- SOLER Colette, 2003, *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, In Press.
- VALÈRE Valérie, 1992, *Vera, Magnificia love et pages diverses*, Paris, Bartillat.
- WEIL Simone, 1948, *La Pesanteur et la grâce*, Paris, Plon.

## L'INTIME ÉTRANGETÉ DE LA LANGUE

*Quand il m'arrive de noter des mots ou au crayon ou à l'encre sur la page, c'est suivant un mouvement qui est d'autant plus impérieux qu'il est sourd et aveugle à ce qu'il fait. Sous la pression d'un « point » poignant le centre du corps. « Point » comme l'extrême faim peut creuser le ventre. Tension et hâte comme dans le désir, au moment où le sexe bondissant est proche de la contagion sans recours: la certitude d'une nécessité dépourvue de nécessité.*

Pascal Quignard, *Sur le jadis*, Grasset, 2002.

### Ontogénèse: le sujet se constitue dans le langage, par la parole

- L'entrée dans le langage

Il semble essentiel, d'entrée de jeu, de dire la façon dont les notions relatives à « langage », « langue », « parole », « énonciation » devraient pouvoir s'ordonner les unes par rapport aux autres. En effet, selon le respect que l'on a de leur autonomie relative et selon les acceptions respectives que l'on s'en propose, et selon la façon dont on juge leur intrication on sera dans tel type de linguistique ou dans tel autre.

Depuis Saussure nous savons considérer trois instances du langage, irrémédiablement liées et cependant nécessairement différenciées: *la faculté de langage* proprement dite, présente en tout humain qu'elle soit actualisée ou non, *la langue*, système de signes, construction sociale anonyme grâce à laquelle peut s'exprimer *la parole* en acte. Pas de parole sans un code linguistique qui la matérialise, pas de langue qui n'apparaisse hors de l'actualisation de la faculté de langage par la parole. Depuis Benveniste, nous ne pouvons concevoir la parole hors du format de l'énonciation.

*Le langage* est la faculté universelle *accordée* (dans tous les sens que peut prendre ce terme) à l'humain. Un humain entre dans l'humain en même temps qu'il entre dans le langage, c'est à dire dans l'univers de symbolisation. Benveniste le dit, fermement:

Nous n'atteignons jamais l'homme séparé du langage et nous ne le voyons jamais l'inventant [...] c'est un homme parlant que nous trouvons dans le monde, un homme parlant à un autre homme, et le langage enseigne la définition même de l'homme. (Benveniste 1966 : 259)

La philosophie a depuis longtemps reconnu à l'homme la spécification du langage et de l'espace symbolique que ce dernier ouvre à ses investigations. Cependant, il a fallu attendre la théorie psychanalytique <sup>1</sup>, avec Freud, d'abord, puis plus spécifiquement avec Lacan, pour que cet espace symbolique acquière une autre dimension. Cet univers symbolique est l'univers même sur lequel *se fonde* le sujet, grâce à et avec l'inconscient qui n'a de possibilité de matérialisation que langagière, soit directement (parole, rêves), soit indirectement (somatisation, actes manqués...). L'humain n'est pas – d'abord – puis acquerrait ensuite le langage, l'humain est d'emblée langagier. Ainsi, tout être humain naissant a, dès avant sa naissance effective, déjà été inscrit dans le langage grâce aux discours qui lui ont fait place – qui en ont fait mention, qui l'ont investi – puis qui, très vite, l'enveloppent et le « prennent » dans leurs rets. A son tour, l'humain né, investira le langage pour *dire le monde – son monde* – au fur et à mesure qu'il le découvre et *se dire* dans le monde. Piera Aulagnier dans *La Violence de l'interprétation* (1986 : 107) décrit « ce lent parcours qui va de la perception d'une sonorité [la voix maternelle en tant qu'attribut sonore du sein] à l'appropriation du champ sémantique [et qui est] divisé en trois phases, chacune dotant l'entendu et l'acte d'énonciation de fonctions spécifiques qui se conformeront aux buts propres aux trois processus de l'activité psychique : le plaisir d'ouïr, le désir d'entendre, l'exigence de signification, but de la demande du Je ». Dans son article « Le code ou la machine à signifier », Roland Gori spécifie cette fonction englobante et prégnante du langage pour l'humain :

L'espace du langage est ce qui donne sens et forme aux expériences corporelles ; et ce parce qu'il est découvert comme corps avant que d'être objectivé comme code [...] le langage est bien cette « machine à signifier et à unifier » l'expérience corporelle. (Gori in Anzieu 1977 : 170-171)

Ainsi, il apparaît difficile de concevoir le fonctionnement de cette faculté universelle du langage sans l'hypothèse de l'inconscient, « l'hypothèse d'une intelligence inconsciente » comme le désigne Freud, dans la conclusion de ses premières études sur l'hystérie (1895-1996 : 222), même si cela n'est pas toujours accepté de plein gré, *a fortiori* pris en compte.

*La langue* est cette structure abstraite construite en système par les linguistes et dont la conception a été inaugurée par Saussure : « La langue, distincte de la parole, est un objet qu'on peut étudier séparément » (CLG : 31). La langue est donc un système formel de relations abstraites structurées selon des modalités de « distinction » et de « pertinence », système qui à son tour fonde un système de *normes* qui s'inscrit en *contraintes* en tout locuteur. La langue est, en ce sens, ce que – paradoxalement, me semble-t-il – certains sociolinguistes appellent « le corpus », c'est-à-dire l'ensemble des règles et

1. Je dis bien que la théorie psychanalytique a ouvert ce champ, ce qui ne signifie pas que *les psychanalystes* soient les seuls à considérer les choses de cette façon.

formes constituant un système linguistique et permettant son fonctionnement comme système sémiotique, par distinction d'avec le « statut » d'une langue dans une situation sociolinguistique donnée (Robillard 1997 : s.v. « corpus »). J.-C. Milner offre une définition qui synthétise ces acceptions :

Acceptons alors qu'on nomme *la langue* ce noyau qui, en chacune des langues, supporte son unicité et sa distinction; elle ne pourra se représenter du côté de la substance, indéfiniment surchargée d'accidents divers, mais seulement comme une forme, invariante au travers de ses actualisations, puisqu'elle est définie en termes de relations. (1978 : 17)

La notion de langue est centrale sur deux plans : d'une part on ne peut la concevoir que comme *médiation* entre langage et exercice de la parole. D'autre part, elle est centrale aussi dans la mesure où elle est *essentielle* : s'il est bien vrai que sans faculté de langage, il n'y a pas capacité de construction de langue (les animaux ne peuvent avoir, au mieux, à leur disposition qu'un système de signaux), il n'y a pas non plus entrée dans le langage sans entrée d'emblée dans une langue quelle qu'elle soit.

Entre fonction et visibilité la notion de langue est difficile à cerner. C'est ce que Saussure pose en quatrième caractère :

La langue n'est pas moins que la parole un objet de nature concrète, et c'est un grand avantage pour l'étude. Les signes linguistiques, pour être essentiellement psychiques, ne sont pas des abstractions [...] les signes de la langue sont pour ainsi dire tangibles... (CLG: 32).

« Voir » la langue, grâce à ses signes, donne parfois l'illusion que l'on pourrait la cerner comme objet plein. Or, le linguistique repérable passe déjà par un savoir constitué sur la langue, mais la langue n'est jamais appréhendable en un *tout* cernable.

La langue, en effet, pourrait être définie comme l'ensemble des traces matérialisées de la réalisation du système en discours, ce serait ce à quoi on accède, par abstraction, et qui constitue le linguistique. Qu'est-ce que le linguistique ? Il s'agit d'abord de ce mouvement consistant à instaurer de l'écart, de la distance entre le parler effectif, l'usage « naturel », brut du langage et la reconnaissance d'éléments d'un système dont on a une « idée » *a priori*. *Le linguistique*, c'est l'ensemble constitué par cette attitude de distanciation et le produit conceptuel et élaborable qui en résulte.

Toute l'activité du linguiste est fondée sur cette difficulté aporique : présence incontournable de la langue, présence matérialisée mais inaccessibilité dès que le linguiste s'écarte, en « humain », de sa stricte tâche qui est de repérer des formes.

*La parole* : « il y a interdépendance de la langue et de la parole ; celle-là est à la fois l'instrument et le produit de celle-ci » nous dit Saussure (CLG: 38). La parole est l'espace langagier où se réalise la langue. En ce sens, saussurien, la parole serait tout cet espace du parler effectif – que ce soit à l'écrit ou à l'oral – où l'activité langagière *se met en langue*, autrement dit *s'énonce*, se met en *dis-*

*cours* et se rend observable. Arrêtons-nous sur ce mot de « discours ». Deux acceptions peuvent en être données, deux acceptions séparables mais liées :

- Le discours au sens de « la langue en emploi et en action » de Benveniste, très proche, de fait, de la parole saussurienne :

Avant l'énonciation, la langue n'est que la possibilité de langue. Après l'énonciation, la langue est effectuée en une instance de discours... (1966 : 81)

Benveniste emploie même l'expression « langue-discours » :

... la langue-discours construit une sémantique propre, une signification de l'intenté produite par syntagmation de mots où chaque mot ne retient qu'une petite partie de la valeur qu'il a en tant que signe. (1966 : 229)

Il s'agit là d'une acception large mais quasi inévitable.

- Le discours comme instance de régularités, de régularités se surajoutant aux régularités propres à la langue. Comme ensemble de régularités, il contraint l'exercice de la parole de la même façon mais à un autre niveau que la langue dans laquelle il prend corps, il est informé par la subjectivité singulière qui puise dans la langue pour former un « dialecte singulier ».

Pour pouvoir distinguer (sans les séparer) le discours et la parole je choisis le terme « instance ». Outre qu'il est utilisé par Benveniste, je le choisis pour deux raisons. D'une part, dans un des sens courants de ce terme, on y entend le fonctionnement d'une institution sociale qui exerce le pouvoir de décision. D'autre part, on le sait, ce terme est celui par lequel Freud, dans la seconde topique, désigne non plus des systèmes séparés (comme dans la première topique qui distinguaient l'inconscient et la conscience / perception) mais des structures dynamiques, *en conflit* les unes avec les autres, en l'occurrence, le « ça », le « moi » et le « surmoi ». L'instance est donc à la fois un *lieu* – lieu où s'origine un pouvoir – et une *structure* organisée / organisante.

#### • Énonciation et implication du sujet

Il est clair, ainsi, que l'espace linguistique – théorique et matériel – qui est à privilégier est celui de l'énonciation; l'énonciation matérielle: « cette mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation » (1974 : 80) selon la formule de Benveniste à laquelle j'ajoute l'étonnement devant la saillance incontrôlée d'une « singularité subjective » venant s'inscrire sur cette individualité énonciative. J'ouvre alors un champ où la notion de *singularité* pourrait être distinguée de celle de *subjectivité*. En effet, on peut considérer que la « subjectivité » est le terme consacré, dans la « tradition » de la linguistique énonciative, pour désigner ce qui est cernable linguistiquement comme marquant des places subjectives, soit dans l'action (sujet d'un verbe, par exemple) soit dans les modalités. Ces marques linguistiques de subjectivité sont sériables, systématisables dans un système linguistique. C'est bien ainsi que Benveniste l'a posée :

La subjectivité dont nous traitons ici est la capacité du locuteur à se poser comme « sujet » [...] Est « ego » qui *dit* « ego ». Nous trouvons là le fondement de la

« subjectivité », qui se détermine par le statut linguistique de la « personne ». [...] *je* se réfère à l'acte de discours individuel où il est prononcé, et il en désigne le locuteur. (1966 : 259-261)

Face à cette « définition » de la *subjectivité* dans le langage, un terme autre semble nécessaire pour désigner ce qui pas n'est pas sériable. La *singularité* serait ce qui apparaît du sujet en discours. Ce champ de la singularité ne peut s'ouvrir que si est acceptée l'idée qu'est intéressé au langage – et pris dans le langage – un *sujet* et non une « conscience » phénoménologiquement consciente de son parler. Le sujet est un effet de langage, issu à la fois de l'inconscient et du « désir » orienté par celui-ci. Le sujet n'est ainsi ni l'individu biologique et social ni l'agent singulier de la réflexion / compréhension ni le *moi* freudien ni le « je » de la grammaire. Le sujet n'est rien de tout cela mais il est cependant l'instance qui, chez un humain, oriente ces différentes « issues ». *Effet* de langage, constitué *grâce à* et *de* langage, il n'en est pas un *élément*.

Ce que je tente, ici, de formuler en distinguant deux champs, celui, déjà constitué, de « la subjectivité dans le langage » et celui de la singularité, constituait, me semble-t-il, déjà une *inquiétude* pour Pêcheux dans sa « troisième époque » :

Comment disjoindre, dans ce que l'on continue d'appeler le « sujet de l'énonciation », le registre fonctionnel du « moi-je » stratège assujetti (le sujet actif intentionnel théorisé par la phénoménologie) et l'émergence d'une position de sujet ? quel rapport paradoxal cette émergence entretient-elle avec l'achoppement, l'irruption imprévue d'un discours-autre, la faille dans la maîtrise ? Le sujet serait-il ce qui surgit par instant, là où le « moi-je » vacille, comment inscrire les conséquences d'une telle interrogation dans des procédures concrètes d'analyse ? (1990 : 300)

Pêcheux pointe là le lieu exact à l'intérieur duquel je « travaille » les *événements d'énonciation* (cf. Fenoglio 1997, 1998, 1999, 2000, 2001a, 2003a, 2003c).

J'insiste ainsi sur le fait que si je dédouble le terme convenu de « subjectivité » en *subjectivité* et *singularité*, c'est pour pouvoir nommer cette double inscription subjective dans l'expression langagière : celle d'une conscience, plus ou moins en accord avec son intentionnalité discursive et s'exprimant selon les règles de discursivité communes à son environnement énonciatif et celle d'un inconscient non maîtrisable.

Entre langue et énonciation, il y a une différence de statut : la langue est ce qui *se reconnaît* dans l'énonciation « nouvelle ». Pour différencier discursivité et parole singulière, la difficulté se corse. Le « matériau » est le même : de la langue, il est de même nature. Est-il de même *consistance* ? Et « consistance » est-ce le mot approprié ? Ne s'agit-il pas plutôt d'une séparation de points de vue ? Car enfin, si nous gardons l'idée d'un « dialecte singulier », celui-ci prévaut aussi bien dans la mise en forme du discours énoncé que dans l'advenue de traces de paroles singulières. Peut-être est-ce là qu'il faut engager la réflexion ; à pas feutrés, bien entendu, tant la différence de consistance est

invisible, imperceptible, fragile, tant la lunette permettant le point de vue est difficilement ajustable au point de focalisation de cette « différence ».

Au cours d'une énonciation, dans l'énonciation d'un discours, l'instance de parole singulière entre parfois en conflit avec ce qui est *en train* d'être dit en discours. Elle en hétérogénéise alors, de façon tangible linguistiquement, le cours, la linéarité pour apparaître dans certaines marques-symptômes, dont le plus repérable est le lapsus.

Le singulier dans le langage – traces du sujet en discours – s'appuie forcément sur l'*occasion* de langue présente ou en train d'advenir dans l'occurrence énonciative. Ce singulier là se rend particulièrement visible et tangible dans ce que j'appelle les « événements d'énonciation » dont le lapsus est l'exemple le plus pertinent : quelque chose du non-à-dire, se disant... tout de même, apparaît inopinément dans le cours d'un discours, sur fond de discursivité, rompant la linéarité tangible de celle-ci.

La parole singulière serait l'instance *errante* du « dialecte singulier » de chacun ; une errance « associante » ; une potentialité d'associations errantes, en attente d'occasions offertes par la matérialité linguistique du discours pour se manifester.

Mais, d'autre part, on peut mettre en rapport les remarques insistantes de Saussure sur le « caractère individuel » de la parole : « Il n'y a donc rien de collectif dans la parole ; les manifestations en sont individuelles et momentanées » (*ibid.*), avec la notion de *discours*, entendu au sens de Pêcheux, comme régularités discursives. Saussure exclut le « collectif », Pêcheux évite l'« individuel » ; en mettant en rapport leurs deux points de vue, on peut convenir que la « parole » comme instance « individuelle » et spécifique pouvant se distinguer par saillance du « discours ».

Dans cette perspective là, je spécifierai « parole » comme « parole singulière ». J'entends « parole singulière » comme désignant l'instance où apparaissent des marques spécifiques d'une singularité dans un discours quel qu'il soit et sous quelque matérialité qu'il se présente.

Par analogie avec l'expression « dialecte psychique » qu'emploie Pierre Fedida <sup>2</sup> que m'est venue l'expression « dialecte singulier ». Le terme de dialecte dit que la relation à la « langue mère » reste prégnante, singulier indique que l'arrangement, l'accommodation est particulière au sujet.

Ce dialecte singulier marquerait un statut du langage en énonciation ne pouvant, en aucun cas, s'identifier à un instrument de communication, un statut où se conjoiindrait désir de communiquer et communication d'un désir. Lacan en dit quelque chose dans sa leçon XXII du Séminaire *L'Angoisse*. Critiquant « la naïveté de certaines recherches de psychologie et nommément de celles de Piaget », il insiste sur le fait

2. « ... la lecture du dialecte psychique dont est fait le texte en son brouillon manuscrit est, en psychanalyse, en étroite conformité de méthode avec l'œuvre de déconstruction / reconstruction théorique par la cure. » (Fedida 1995 : 19)

qu'une chose est de dire que la parole a essentiellement pour effet de communiquer, alors que l'effet de la parole, l'effet du signifiant, est de faire surgir, dans le sujet, la dimension du signifié [...] que ce rapport à l'autre qu'on nous dépeint ici comme la clé, sous le nom de socialisation du langage, la clé du point tournant entre langage égocentrique et le langage achevé, dans sa fonction ce point tournant n'est pas un point d'effet, d'impact effectif, il est dénommable comme désir de communiquer. (Lacan 1962-1963: 303-304)

La notion de « lalangue » inaugurée par Lacan peut nous aider à « comprendre » – c'est-à-dire prendre ensemble mais dans la distinction de chacune par rapport aux deux autres – ces trois instances que sont langage, langue et parole.

Lalangue sert à toutes autres choses qu'à la communication. C'est ce que l'expérience de l'inconscient nous a montré, en tant qu'il est fait de lalangue, cette lalangue dont vous savez que je l'écris en un seul mot, pour désigner ce qui est notre affaire à chacun, lalangue dite maternelle, et pas pour rien dite ainsi. (Lacan 1975 : 126)

Qu'est-ce que la *lalangue* (s'il est possible d'utiliser ainsi ce terme lacanien) ? C'est d'abord ce que l'on pourrait appeler l'ensemble « identificatoire » du langage (tel qu'il s'est matérialisé en une langue) et de l'inconscient dans le sens où l'un ne va pas sans l'autre. Mais le langage et l'inconscient s'inscrivant nécessairement en langue, *lalangue* est l'ensemble de toutes les disponibilités d'équivoque du fait de l'usage d'une langue: « Lalangue est, en toute langue, le registre qui la voue à l'équivoque » (Milner *op. cit.*: 22). *Lalangue* c'est ce qu'il me semble pouvoir être représenté par les « deux propositions » qui scandent l'ouvrage de J. Derrida, *Le Monolinguisme de l'autre*, bien que l'auteur ne fasse pas explicitement ce rapprochement: « 1. On ne parle jamais qu'une seule langue; 2. On ne parle jamais une seule langue ».

*Lalangue* est donc aussi la cohabitation du plus singulier avec le plus commun aux *autres*, c'est l'univers de paroles dans lequel un être humain baigne dès avant sa naissance, il y a donc un espace qui est commun à tous ceux de sa communauté linguistique, mais il y a un espace qui très vite sera constitué par sa propre perception des signifiants communs à tous. C'est cet ensemble qui, à la fois, contribuant à nous « parler » mais que nous faisons « parler » au fur et à mesure que des signifiants linguistiques communs se cristallisent singulièrement nous constituant comme *sujet*. Ces deux « échelles » de mise en œuvre de Lalangue – celle du disponible commun sans bornes et celle de la singularité – constituent des *instances* toujours en coexistence et en potentielle interdiscursivité.

*Lalangue* est donc le trésor des signifiants propres à un sujet, eux-mêmes appartenant *différemment* au trésor des signifiants communs à une ou plusieurs communautés linguistiques. Si la notion de *lalangue* fait intervenir et se croiser les champs linguistique et psychanalytique, elle met aussi à jour les difficultés inhérentes à la notion de « signifiant ». Nous bénéficions, aujourd'hui, sur ce point précis des rapports entre signifiant saussurien et

signifiant lacanien, de la mise au point de M. Arrivé – mise au point « angoissée », selon son propre terme, mais rigoureuse :

Il y a chez Saussure « délimitation réciproque des unités » (*CLG*: 156) du signifiant et du signifié. C'est la célèbre comparaison de la feuille de papier : « on ne peut découper le recto sans découper en même temps le verso » (157). Rien de tel chez Lacan. Il y a au contraire « autonomie » du signifiant par rapport au signifié. (1985, 107)<sup>3</sup>

### La « complaisance » de la langue

La question qui se pose est celle du rapport du sujet à la langue *par laquelle* il passe et *grâce à laquelle* il passe son « message » ; message complexe, hétérogène, parfois « su », mais aussi bien « insu », le terme « message » n'étant plus, alors, approprié.

Il s'agit de mettre en relief cette évidence selon laquelle au centre du fonctionnement énonciatif, on retrouve – toujours – la langue. Car, en dernier recours, c'est bien la langue qui est le lieu de mise à l'épreuve de cette « complexité énonciative » dont J. Authier-Revuz (1995) dit qu'elle est

l'énonciation conçue, observée, comme n'étant pas « une », « mono-bloc », et dont l'approche comme plurielle ou (et) hétérogène ne peut pas ne pas engager des théorisations du sujet, du sens et de la communication.

L'hypothèse de l'inconscient ne laisse pas l'espace de travail du linguiste indemne. Il ne s'agit pas seulement de réorganiser un nouveau champ de recherche théorique, il est de fait que, une fois que le langage est « pris » depuis ce point de vue-là, beaucoup de choses changent et en particulier la conception du discours et donc de l'analyse de discours.

Si tout espace d'énonciation en acte, forme discours, ce discours est traversé, dans le moment de sa mise en œuvre dans le pot commun et communiquant du langage, par du singulier. C'est cette part singulière que j'appelle « parole », forme ramassée pour « instance de parole singulière ». Il n'est pas sûr qu'elle puisse être circonscrite, il n'est pas sûr qu'elle soit définissable, cependant, en poser l'« existence » semble heuristique et permet de ne pas « laisser tomber » – sur le plan d'un travail linguistique – le *dialecte singulier* propre à chaque sujet.

Travailler linguistiquement sur cette instance, c'est travailler sur les formes qui organisent les traces en énonciation de cette instance, ce qui n'est pas la même chose que prétendre modéliser cette instance en tant que telle. C'est pourquoi j'utilise des termes comme « émergence », « advenu », « événement »... : ils indiquent qu'une trace en discours s'inscrit ; ils disent que le « tout » de ce dont on parle n'est pas tangible ; ils disent que le seul reproductible stable auquel on peut s'accrocher se trouve dans des éléments de langue. Dans *la* langue ?

3. Voir aussi Arrivé 1986 et Arrivé 1994, en part. 81 sv.

En 1985, Claudine Normand dirigeait un numéro de *Langages* sous le titre « Le sujet entre langue et parole(s) ». L'expression me paraît particulièrement juste : elle pointe l'espace indéterminable dans lequel le « sujet parlant » exerce sa parole. Elle indique aussi son instabilité « formelle » : des formes de langues peuvent être repérées *a posteriori*, aucune prévisibilité ne peut être modélisée *a priori*.

Si le sujet c'est « l'homme dans la langue », pour reprendre l'expression de Benveniste, la langue le précède et le transcende, au sens philosophique du terme : elle ne lui est pas immanente, elle demeure hors de portée de sa connaissance rationnelle, directe et totale. *L'homme* – c'est-à-dire l'humain – est dans la langue, cependant le *sujet*, lui, est constitué de discours, et s'instaure dans la parole. Il n'est pas *dans la* langue. Mais il *s'énonce* grâce à / *via* la langue. Le sujet n'est pas le discours qu'il profère, il est l'effet de sa parole dans / *via* le discours fait sien. Rappelons, ici, ce que dit Benveniste :

Que l'idée ne trouve forme que dans un agencement syntagmatique, c'est là une condition première, inhérente au langage. Le linguiste se trouve ici devant un problème qui lui échappe... (1974 : 226).

La parole – singulière donc – serait ce qui émergerait, visible, ne serait-ce que sous la forme du silence ou de l'hésitation, chez un locuteur, sur fond d'une transmission de discours. La parole d'un sujet parlant serait le tangible, sur le plan linguistique, de cette traversée d'une discursivité pour une part commune à d'autres, pour une part particulière, par un parlant se constituant sujet. Ce procès forme instance.

Pour qu'un travail linguistique sur la parole, et qui plus est, sur l'instance de parole singulière soit possible, il faut un matériau d'énonciation observable car il y a impossibilité de séparer l'énonciation de la langue qui l'*informe*.

Dans mes travaux sur les « événements d'énonciation », j'ai été amenée à parler d'« occasion linguistique » pour la réalisation d'un lapsus, par exemple. Le désir in-su, inconscient, de dire une chose a la « présence d'esprit » de saisir l'occasion linguistique passante se présentant dans le discours en train d'être énoncé pour s'y accrocher et trans-paraitre sur la chaîne discursive.

La notion freudienne de « *complaisance* de la langue » apparaît ainsi très juste. Dans une lettre à Jung du 16 avril 1909, Freud écrit :

... la présence irréfutable d'une « complaisance du hasard » qui joue pour la formation du délire le même rôle que la complaisance somatique dans le symptôme hystérique et la complaisance de la langue dans le jeu de mot. (1975-1 : 297)

Granoff et Rey (1983 : 62), en précisant que c'est le mot *Entgegenkommen* employé par Freud que l'on traduit par « complaisance », considèrent que ce mot ne rend pas tout ce qu'il recouvre en allemand. Cela est possible, cependant, je considère que, tel quel, le terme de « complaisance » est fort utile, appliqué à la langue.

La langue n'est-elle pas complaisante vis-à-vis de l'inconscient ? Ne se plie-t-elle pas avec indulgence et très bonne volonté à ses exigences spéci-

fiques; spécifiques au *dialecte singulier* à l'intérieur du discours commun, spécifiques aux lapsus, par exemple, ou spécifiques au rêve qui densifie parfois si intensément plusieurs niveaux de codes verbaux? Je ferai apparaître cette élasticité avec les événements d'énonciation. Au fond, la complaisance de la langue désignerait cet aspect de la langue que le fonctionnement de *lalangue* investit.

Roland Gori emploie une expression fort riche: le sujet est « affectataire d'une langue » (Gori et Hassoun 1997 : 5) ; autrement dit, le sujet n'a pas choisi la langue qui lui a été affectée. Mais affectataire indiquant aussi la marque d'affect, le sujet serait ainsi l'*objet d'affectation* d'une langue et donc d'une parole maternelle. Dans le même temps, il sera *affecté par* cette langue commune à d'autres, à l'intérieur de laquelle il forgera son dialecte singulier.

Un sujet est donc affectataire d'une langue et d'une langue « complaisante ». Inversement, le sujet va se complaire dans la langue. La langue est bien ce qui se « complait » dans l'énonciation de tout discours. Et tout discours, tout continuum discursif est susceptible de laisser apparaître des traces de parole singulière. Or celles-ci *prennent occasion* de la matérialité disponible *bic et nunc* pour s'offrir à la lumière. C'est là le sens premier pour lequel Freud a employé ce terme de « complaisance », c'est son sens le plus fort; le plus évident, mais le plus difficile à examiner dans ses effets. C'est bien à ce lieu-là de complaisance, en effet, que se joue la discussion inévitable entre démarche cognitiviste et démarche énonciative qui, elle, prend en compte le vivace incontrôlable intrinsèque à toute énonciation face à une pré-modélisation comportementale.

Pour nombre de psycholinguistes, ou linguistes cognitivistes, un *sujet* est, de fait, un « *objet* d'observation ». Dans la perspective de la psychanalyse (freudienne et lacanienne) le sujet est assujetti au langage, il n'est pas la construction de l'analyse linguistique, il est l'instance origine des traces qu'il laisse à voir dans l'énonciation observable. Il n'est pas pour autant « définissable »; seules, je le répète, les traces formelles sont accessibles au linguiste.

## Les événements d'énonciation

- La notion d'événement et l'événement d'énonciation

Foucault, dans *L'Archéologie du savoir*, délimite ce qu'il appelle « le champ des événements discursifs » :

... une langue constitue toujours un système pour des énoncés possibles: c'est un ensemble de règles qui autorise un nombre infini de performances. Le champ des événements discursifs en revanche est l'ensemble toujours fini et actuellement limité de seules séquences linguistiques qui ont été formulées; elles peuvent bien être innombrables, elles peuvent bien, par leur masse, dépasser toute capacité d'enregistrement, de mémoire ou de lecture: elles constituent cependant un ensemble fini. La question que pose l'analyse de la langue, à propos d'un fait de discours quelconque est toujours: selon quelles règles tel énoncé a-t-il été

construit, et par conséquent selon quelles règles d'autres énoncés semblables pourraient-ils être construits? La description des événements du discours pose une tout autre question : comment se fait-il que tel énoncé soit apparu et nul autre à sa place? (1969 : 39)

En quelque sorte, Foucault ne conçoit l'événement discursif que de façon rétrospective, il prend le mot événement au sens historique du terme, c'est-à-dire dans le sens de : qui a eu lieu, et c'est pourquoi il peut parler d'ensembles finis. Bien que cette prise en considération du discours dans l'observation des faits historiques et sociaux n'aillent nullement à l'encontre de mes options de travail, il est clair que l'événement dont je tente de m'occuper n'est pas de même nature que cet événement-là constitutif d'une histoire sociale.

Pêcheux pose la question « Le discours : structure ou événement? » (1990 : 303-323); il y répond en portant un regard critique sur sa propre évolution, au départ soucieuse d'une conception structurale du discours en « formations discursives » empruntées à Foucault, et en considérant que

à la limite, cette conception structurale de la discursivité aboutirait à un effacement de l'événement, à travers son absorption dans la sur-interprétation anticipatrice.

Il ne s'agit pas de prétendre ici que tout discours serait un aérolithe miraculeux, indépendant des réseaux de mémoire et des trajets sociaux dans lesquels il fait irruption, mais de souligner que, par sa seule existence, tout discours marque la possibilité d'une destructuration-restructuration de ces réseaux et trajets; tout discours est l'indice potentiel d'un bougé dans les filiations socio-historiques d'identification... (1990 : 322-323)

Benveniste pose, lui, un cadre « événementiel » plus restreint :

La phrase est donc chaque fois un événement différent; elle n'existe que dans l'instant où elle est proférée et s'efface aussitôt; c'est un événement évanouissant.

Enfin, Alain Badiou, sans aborder le champ linguistique à proprement parler, se place dans une conception du langage et du sujet où l'événement est possible <sup>4</sup>, un événement qui conjoint inévitablement un lien au réel de la situation, mais une indépendance vis-à-vis de la logique propre à cette situation – « il s'y dérobe ». C'est en m'appuyant sur la proposition suivante : « Le sujet est ce qui apparaît dans la situation comme dépendant de l'événement » ou sur telle autre : « Qu'est-ce qu'un sujet? un sujet est une figure du travail de l'énoncé événement dans l'espace subjectif » que je peux considérer les « événements d'énonciation » comme la mise en relief particulièrement saillante de l'« hétérogénéité énonciative *constitutive* ».

Dans la même veine, il faudrait citer J. Derrida :

Le spontané ne peut surgir comme initialité pure de l'événement qu'à la condition de ne pas *se présenter* lui-même, à cette condition de passivité inconcevable et irre-

4. Je me réfère précisément ici à *L'Être et l'événement*, Seuil, 1988 et à son cours au Collège international de philosophie (1997-1998) intitulé *Théorie axiomatique du sujet*. Les passages cités sont extraits du cours du 12.11.97.

levable où rien ne peut se présenter à soi-même. Nous requérons ici une logique paradoxale de l'événement comme *source qui ne peut pas se présenter, s'arriver*. La valeur d'événement est peut-être indissociable de celle de présence, elle reste en toute rigueur incompatible avec celle de présence à soi. (1971 : 353)

En deçà de cette possibilité de sérier historiquement des événements « discursifs » tels que Foucault les a pensés, en deçà de « l'événement évanouissant » de toute phrase énoncée de Benveniste pour qui « le "sens" de la phrase consiste dans la totalité de l'idée perçue par une compréhension globale », il arrive parfois qu'un événement *dans* la phrase fasse advenir un sens percutant, qui recouvre, ou bien déplace, ou bien suspend ce « sens » de la phrase-événement benvenistienne. On change alors d'échelle.

Les événements d'énonciation dont je traite relèveraient plutôt de l'« accident » dont l'énonciateur ne pourrait s'« anesthésier » selon la formule de J.-C. Milner dans *Les Noms indistincts* :

Tout discours requiert de tout sujet qu'il consente, un instant au moins, à cette maxime [que quoi que l'on fasse, ça tient toujours. Que tout se dise...], s'anesthésiant à ces coupures qui pourraient disperser et pulvériser. (1983 : 135)

Le champ des événement d'énonciation, serait un champ non « protégé » non « anesthésiable » où l'« accident » verbal se rend visible, s'entend, sans que son énonciateur-acteur (dans le sens où il est acteur d'un « acte manqué ») n'ait pu s'en protéger.

La question n'est pas tant de poser l'existence de ce dialecte-là, la question est celle de sa réparabilité par des procédures relevant du linguistique. C'est dans ce contexte que je poserai la difficile question de l'« événement d'énonciation » que nous reprendrons ci-après. Ces événements constitueraient des « preuves » plus saillantes que d'autres de l'existence de dialectes singuliers aux locuteurs se soutenant des possibilités de langue commune à tout un chacun mais les accommodant, voire les transgressant, selon leur propre dialectalisation.

Pour autant, la singularité ne se réduit pas à la saillance, mais la saillance événementielle *alerte* le linguiste analysant le discours que tout ne se passe pas sur une linéarité homogène. Les questions qui seront posées devant un « événement d'énonciation » seront les suivantes : qu'est-ce qui de la plasticité de la langue a été mobilisé ? Qu'est-ce qui, de cet événement en énonciation *échappe* au discours ? Mais qu'est-ce qui dans le même temps *en constitue l'accroche* ?

Pêcheux délimite ce champ dans sa « troisième époque » de l'analyse de discours où il fait place à

l'insistance d'un « ailleurs » interdiscursif venant, en deçà de tout autocontrôle fonctionnel du « moi-je », stratège énonciateur metteur en scène (aux points d'identité dans lesquels le « moi-je » s'installe) tout en la déstabilisant (aux points dérive où le sujet passe dans l'autre, où la maîtrise stratégique de son discours lui échappe). (1990 : 300)

Je pourrais citer à nouveau Badiou (cours du 26.11.97, c'est moi qui souligne) :

L'irruption de l'événement fait qu'un nouveau *présent* est là; un présent c'est-à-dire ce qui fixe la *contemporanéité*.

On est bien, alors, dans le clivage et non dans le dédoublement: un lapsus est une façon de dire deux mots à la fois (Fenoglio 1997, 1999, 2001a).

• La question du lapsus: point de fuite du dialecte singulier

Dans *Etudes sur l'hystérie*, Freud pose d'une manière générale que « l'être humain trouve dans le langage un équivalent de l'acte, équivalent grâce auquel l'affect peut être "abrégi" à peu près de la même façon » (Freud et Breuer (1895) 1996 : 5-6). Dans cet ouvrage, en effet, Freud, laisse clairement apparaître ses doutes progressifs par rapport à l'hypnose et montre comment, peu à peu, il s'en dégage pour se soutenir et parfois se suffire des associations langagières de ses patients (*op. cit.*, en part. 86 sv. et 222). Il montre son étonnement devant l'efficace (y compris sur le corps) d'énoncés de paroles.

D'une manière plus particulière et précise, il expose la façon dont fonctionne le lien entre le symptôme et la « motivation »; « celui-ci est clairement déterminé par son occasion de survenue » (*op. cit.*: 2). C'est bien ce phénomène-là que le lapsus met au jour: irruption de parole sur fond de discours qui prend occasion de survenue sur la disponibilité linguistique, disponibilité de langue amenée par le discours. Freud détaille le processus de « conversion »: « c'est-à-dire qu'en lieu et place des douleurs morales évitées, des douleurs physiques surviennent » (132) et le commente « un processus de défense qui se produit dans un individu lorsque l'organisation de celui-ci l'y prédispose ou s'y prête à ce moment-là ». Il précisera à propos d'un cas:

Pourquoi donc des douleurs dans les jambes sont-elles venues remplacer une souffrance morale? Les circonstances, dans le cas en question, indiquent que *cette douleur somatique n'a pas été créée par la névrose mais seulement que celle-ci s'en est servie, l'a augmentée et maintenue*. J'ajouterai tout de suite que dans la plupart des algies hystériques qu'il m'a été donné d'observer, les choses se passaient de façon analogue: *une douleur d'origine réellement organique avait réellement existé au début. Ce sont les douleurs les plus communément répandues parmi les êtres humains qui semblent être le plus souvent appelées à jouer ce rôle dans l'hystérie...* (*op. cit.*, resp. 132 et 139 – c'est moi qui souligne)

Oui, mais... Ce rapprochement avec Freud peut-il permettre de prétendre que le lapsus, symptôme verbal, aurait aussi un statut linguistique. M. Arrivé participe à la discussion:

S'il fallait être complet à l'égard du mot dans l'inconscient, il faudrait aussi insister sur un aspect fortement mis en évidence par Freud: les attaches corporelles du mot, qui se manifestent de façon exemplaire dans l'hystérie. C'est notamment l'illustre Frau Cecilie (Freud et Breuer 1895) qui a rendu le procédé illustre: la jeune personne prend le mot au pied de la lettre, en donnant corps à son sens littéral. Le regard « perçant » que lui a jeté autrefois sa grand-mère continue à l'atteindre au front, de façon plus térébrante encore que le coup d'oeil désapprouvateur de l'aïeule. C'est que le mot tient au corps, au sens si j'ose dire le plus littéral du

mot tenir : l'inconscient est inapte à le détacher de son ancrage corporel. Cet objet spécifique qui s'accroche au corps est-il encore un mot ? Est-il possible de la traiter de façon autonymique ? je laisse la question pendante... (Arrivé 2004 : 58)

Pour ma part, je réponds : oui cet objet est un mot et ce mot est un signe linguistique dont le signifiant peut s'exposer sur divers support : la voix, la graphie. Mais M. Arrivé continue :

Comme les autres mots oniriques de la *Traumdeutung*, il se situe totalement à l'écart du modèle du signe linguistique. De même, sans doute, que le verbe *percer* qui génère la douleur térébrante de Frau Cecilie. Des mots ? Pourquoi pas ? En tout cas Freud ne s'interdit pas de les désigner comme tels. Mais des signes, évidemment pas. À l'égard de ces objets, on comprend que le traitement autonymique – qui présuppose le statut de signe des objets qu'il affecte – soit absolument impossible. (*op. cit.* : 61)

Du fait même que le linguiste puisse passer de *perçant* à *percer*, cela prouve que *perçant*, même singulièrement corporéisé, est un signe linguistique dont le signifiant conserve ses paradigmes grammaticaux. Traiter le mot comme un objet ne signifie pas que le mot perde son statut de signifiant ; c'est l'objet qui perd de sa consistance matérielle en se faisant représenter et non l'inverse.

Lorsqu'un lapsus a lieu, la langue le plus communément répandue et utilisée est mise à contribution, sollicitée pour opérer la conversion de ce qui *devait être dit*, en ce qui *a été dit* alors que cela même ne voulait pas être dit « consciemment » en discours. Il y a bien une complaisance de la langue mobilisée par et au profit de la parole singulière. C'est cette *conversion*, pour garder le mot de Freud, qui constitue ce que j'entends par émergence de parole singulière.

Le lapsus n'a donc pas d'intérêt *linguistique* en tant que tel c'est-à-dire en tant qu'« acte manqué », mais il en a un en tant qu'« hétérogène-rupture » radical, faisant événement dans l'énonciation en s'accrochant à la matérialité verbale en train de se dire, 1°) en tant qu'événement d'énonciation, 2°) en tant que travaillant la langue : les signifiants mais aussi la syntaxe.

Ainsi, dans l'exemple suivant, au téléphone : *Comment tu vas bien*, sans aucune pause, d'un seul tenant. Où l'on voit que l'ajout d'une modalité « bien » – intrusive par rapport à la norme syntaxique – substitue à la question (comment tu vas ?) une réponse, ou fait de la question l'expression d'un souhait.

Autrement dit, si l'on considère le lapsus comme trace tangible en discours mais aussi en langue d'un conflit initié par le sujet... parlant, le *conflit* lui-même n'est pas déterminable linguistiquement, il est d'ordre psychique, mais les traces, dans la matérialité de langue peuvent être travaillées linguistiquement.

J'ai l'intime conviction qu'une marque de *parole singulière* telle qu'hésitation, lapsus ou silence / oubli, *entendus*, c'est-à-dire « assumés » par leur énonciateur, peut avoir une efficacité « performative ». Un lapsus *peut* être performatif (ce n'en est pas une caractéristique intrinsèque) dans la mesure où une fois dit et entendu par son énonciateur, la situation, pour celui-ci, change. Et je continuerais de penser, – contrairement à la position d'Austin lui-même,

qui « dissout » le couple constatif / performatif en redistribuant les données sous trois « actes de parole » : locutoire, illocutoire, perlocutoire –, que la notion de performatif est non seulement utile, mais qu'elle pointe exactement, un fait de langage essentiel en cela qu'il en indique la puissance.

Je me soutiendrais, dans cette position, de celle de M. Arrivé :

Chez Lacan, il suffit de feuilleter le *Séminaire I* pour voir à quel point est fondatrice la réflexion sur l'opposition entre parole vide et parole pleine : « La parole pleine est celle qui vise, qui forme la vérité telle qu'elle s'établit dans la reconnaissance de l'un par l'autre. La parole pleine est parole qui fait acte. Un des sujets se trouve, après, autre qu'il n'était avant [...] » (1994 : 26)

On lit ici une conception performative, au sens littéralement austinien du terme, de la parole en psychanalyse : dire, ici aussi, ici, peut-être, surtout, c'est faire. Mais un faire spécifique, qui agit réflexivement sur le sujet du discours. Qui n'est pas localisé en certain point de l'énoncé, mais qui agit continûment. La psychanalyse, c'est en somme la performativité généralisée.

Tout en récusant l'emploi des expressions « parole pleine », « parole vide »<sup>5</sup>, il convient de conserver l'idée du performatif. Le lieu où un lapsus est performatif n'appartient pas au champ de travail linguistique. Autrement dit, si un linguiste peut reconnaître qu'un lapsus *peut* être performatif pour un énonciateur, cela ne relève pas de sa compétence de dire si *tel ou tel* lapsus est performatif pour *tel* énonciateur.

Je proposerai l'exemple suivant pour faire entendre, à la fois, la possible performativité d'un événement d'énonciation et ce fait que ce caractère de performativité ne peut être reconnu que par le sujet-énonciateur concerné. Cet exemple m'a été transmis par écrit par une connaissance qui sait que je collectionne ces faits d'énonciation. Je la cite textuellement :

*Quand Eléonore est née, ma vie a changé et j'avais baptisé en mon for intérieur (sans jamais le dire) ma petite fille ma monstressse. Je n'osais pas le dire parce que ce petit nom dérivait de « monstre ». Le jour où je l'ai prononcé, j'ai entendu « ma/mon/stress ». Je n'ai plus eu besoin de l'appeler ainsi.*

### L'observation cognitiviste de la parole

Il n'est pas possible, à ce jour, d'écrire sur le langage sans mentionner la façon dont les adeptes du tout cognitif utilisent abusivement la réelle nécessité d'un savoir sur l'entourage cognitif de la parole.

La perspective cognitiviste, en produisant des modèles, instaure de l'*Un*, du complet, non seulement comme possible mais comme réel à retrouver dans l'analyse. Non seulement, l'instance tierce du symbolique disparaît, lais-

5. Ces qualificatifs « plein » et « vide » indiqueraient, en linguistique, un rapport trop direct *au* sens, à *un* sens ; ils risqueraient d'occulter le fait que l'instance de parole est une instance qui ne se distingue de l'instance de discours (si cela est possible) que dans la *forme*, rupture de forme que la langue lui permet de prendre.

sant plein pouvoir à la conscience connaissante, mais cette conscience n'a pas droit à la défaillance sous peine d'être « déviante ». Si on suit F. Varela (1996), par exemple, le projet des sciences cognitives consiste en une entreprise à caractère « techno-scientifique » dont l'ambition est de produire un cadre méthodologique apte à nous fournir des formalisations sans rupture épistémologiques avec les sciences dites « naturelles » (physique, biologie, génétique moléculaire...). Il s'agirait donc de créer une continuité homogène entre différents phénomènes, y compris les plus disparates. Derrière cette abstraction croissante et de plus en plus opaque, le réel – disparate, hétérogène – disparaît, en particulier, le réel du fonctionnement langagier; une formalisation « scientifique » et « bien propre » permet de penser un « tout » et de l'expliquer:

La principale intuition [des sciences cognitives modernes est] que l'intelligence (y compris l'intelligence humaine) est tellement proche de ce qu'est intrinsèquement un ordinateur que la cognition peut être *définie* par la *computation* de représentations symboliques. [...] Le cognitivisme est une désignation commode pour cette orientation vaste mais bien délimitée, qui a motivé plusieurs développements scientifiques et technologiques depuis 1956, dans les secteurs de la psychologie, de la linguistique, d'une large part des neurosciences et, bien sûr de l'intelligence artificielle. [...]

L'hypothèse cognitiviste prétend que la seule façon de rendre compte de l'intelligence et de l'intentionnalité est de postuler que la cognition consiste à agir sur la base de représentations qui ont *une réalité physique sous forme de code symbolique dans un cerveau ou dans une machine*. [...] L'hypothèse est donc que les ordinateurs offrent un modèle mécanique de la pensée, ou, en d'autres mots, que la pensée s'effectue par une computation physique de symboles. (*ibid.*, 36-39)

Si décrire des processus d'acquisition et de fonctionnement cognitifs du langage est nécessaire, projeter l'ordonnancement décrit en modalisation abstraite et applicable pour comprendre, c'est refuser de faire le deuil de la réalité, en particulier de la réalité de la parole, telle qu'elle se présente: difforme, silencieuse, ressassante, hésitante. Dans le langage, le stable structurant – et de référence – n'est pas dans le « modèle » de processus d'acquisition de connaissances, il est dans l'accrochage à un système linguistique. Les cognitivistes voient bien quelque chose de cette difficulté, Varela précise, par exemple:

Un autre aspect de l'hypothèse cognitiviste est qu'elle implique une forte présupposition quant aux relations entre syntaxe et sémantique <sup>6</sup>. Comme nous l'avons dit, dans un programme informatique la syntaxe du code symbolique reflète sa sémantique. Mais dans le cas du langage humain, il est loin d'être évident que toutes les distinctions pertinentes pour l'explication scientifique d'un comportement puissent correspondre à une structure syntaxique. [...] De plus, bien que nous sachions d'où vient le niveau sémantique d'une computation par ordinateur

6. Termes qui prennent ici un sens bien élargi par rapport au sens linguistique et dont il n'est pas donné de définition à l'intérieur de l'ouvrage.

(le programmeur), nous n'avons aucune idée de la provenance du sens des expressions symboliques dont le cognitiviste suppose le cerveau habité. (*op. cit.* : 42)

Or cette difficulté est occultée dans le moment même où elle est mise à jour. Elle va être dénommée, d'un nom qui semble réintégrer l'humain langage par le biais de la subjectivité : « inconscient cognitif » ; en la nommant, on l'occulte. Dans un article récent, Pierre Buser (1999 : 20-23) explique, à partir d'une identification entre « subjectivité » et « introspection » et dans le cadre d'une expérimentation, la distinction entre deux « seuils » :

... un seuil subjectif, celui pour lequel le sujet commence d'être conscient du stimulus qu'on lui présente, et un seuil objectif, inférieur. Entre les deux seuils, l'objectif et le subjectif, existerait précisément ce domaine où le sujet n'a pas perçu consciemment le stimulus, mais témoigne d'une perception pré-consciente. [...] Quels que soient les mécanismes que l'on a pu invoquer pour comprendre cette dissociation entre perception non consciente et désignation active de la cible, le fait essentiel est que cette « perception inconsciente » est à verser au dossier de l'inconscient cognitif. [...]

L'inconscient que l'on va appeler « *cognitif* » pour le distinguer de l'inconscient des psychanalystes comme Freud, Jung, Adler et d'autres, opèrerait dans des domaines du comportement que la psychologie classique a depuis longtemps délimités : la perception et la reconnaissance des formes, l'attention, la mémoire et l'action.

Le problème de la cognition est un problème de frontière, tout le « mental » (le psychique?) est-il de l'ordre de la cognition? Ou bien la cognition constitue-elle une part de l'activité mentale? Je ne suis pas sûre que les *cognitivistes* eux-mêmes aient résolu la question. La fin de l'article cité ci-dessus est instructive à cet égard, où l'on voit la multiplication, à l'infini, d'« inconscients » différents... :

En fait, l'étude de l'inconscient cognitif montre que ses frontières avec la conscience sont mouvantes. Plus les travaux sur l'inconscient cognitif se multiplient, plus on s'aperçoit qu'on ne peut pas simplement opposer deux classes distinctes d'opérations, les unes conscientes, les autres inconscientes. [...]

En donnant de la sorte toute son importance à l'inconscient cognitif, n'avons-nous pas négligé l'inconscient affectif?

« inconscient affectif » dont il nous est dit, quelques lignes plus loin, qu'il est « beaucoup plus large que l'inconscient freudien des profondeurs. »

La question se pose de savoir pourquoi d'une description du cognitif on est passé à un cognitivisme explicatif exclusif. Le cognitivisme met en avant le pouvoir sur le savoir, le souhait d'une maîtrise à tout prix du savoir pour ne pas avoir à s'interroger sur « l'autorité naturelle », pourrait-on dire, de la parole. Lacan, dès les années cinquante – c'est-à-dire dès le début du développement de la théorie de l'information et de la cybernétique, que F. Varela considère bien comme « les années de formation » pour la constitution du paradigme de « l'autonomie du soi cognitif » (*op. cit.* : v et 27-33) –, avertissait des limites de la théorie de l'information pour la compréhension du langage :

Revenons donc posément à épeler avec la vérité ce qu'elle dit d'elle-même. La vérité a dit : « Je parle. » Pour que nous reconnaissons ce « je » à ce qu'il parle, peut-être n'était-ce pas sur le « je » qu'il fallait nous jeter, mais aux arêtes du parler que nous devons nous arrêter. « Il n'est de parole que de langage » nous rappelle que le langage est un ordre que des lois constituent, desquelles nous pourrions apprendre au moins ce qu'elles excluent. Par exemple que le langage c'est différent de l'expression naturelle et que ce n'est pas non plus un code; que ça ne se confond pas avec l'information, collez-vous-y pour le savoir à la cybernétique [...] Si vous voulez en savoir plus, lisez Saussure... (1970 : 223)

Par une antinomie inverse, on observe que plus l'office du langage se neutralise en se rapprochant de l'information, plus on lui impute de *redondances*. Cette notion de redondances a pris son départ de recherches d'autant plus précises qu'elles étaient plus intéressées, ayant reçu leur impulsion d'un problème d'économie portant sur les communications à longue distance et, notamment, sur la possibilité de faire voyager plusieurs conversations sur un seul fil téléphonique; on peut y constater qu'une part importante du médium phonétique est superflue pour que soit réalisée la communication effectivement cherchée.

Ceci est pour nous hautement instructif, car ce qui est redondance pour l'information, c'est précisément ce qui, dans la parole, fait office de résonance.

Car la fonction du langage n'y est pas d'informer, mais d'évoquer.

Ce que je cherche dans la parole, c'est la réponse de l'autre. Ce qui me constitue comme sujet, c'est ma question. [...]

*Je m'identifie dans le langage, mais seulement à m'y perdre comme objet. (ibid.: 180-181 – c'est moi qui souligne)*

Le cognitivisme confond l'ordre sémiotique avec l'ordre sémantique, plus exactement, il traite le sémantique comme s'il relevait de l'économie du sémiotique. Or, Benveniste a clairement distingué les deux ordres :

Le sémiotique (le signe) doit être *reconnu*; le sémantique (le discours) doit être *compris*. La différence entre reconnaître et comprendre renvoie à deux facultés distinctes de l'esprit; celle de percevoir l'identité entre l'antérieur et l'actuel, d'une part, et celle de percevoir la signification d'une énonciation nouvelle, de l'autre. (1974 : 64-65)

Nous ne résistons pas à citer ce passage de Benveniste qui fait la part au cognitif mais dans ses propres limites :

Ainsi l'énonciation est directement responsable de certaines classes de signes qu'elle promeut littéralement à l'existence. Car ils ne pourraient prendre naissance ni trouver emploi dans l'usage cognitif de la langue. Il faut donc distinguer les entités qui ont dans la langue leur statut plein et permanent et celles qui émanent de l'énonciation, n'existent que dans le réseau d'« individus » que l'énonciation crée et par rapport à l'« ici-maintenant » du locuteur. (*ibid.*: 84)

Un lapsus n'est pas cernable par le seul savoir cognitif mais témoigne cependant d'une intelligence cognitive du locuteur. Voici, comment M. Rossi et E. Peter-Defare, dans leur ouvrage *Les Lapsus* (1998 : 86-87) présentent l'hypothèse de fond à partir de laquelle ils travaillent :

Dans la théorie modulaire de Levelt et de son école, on identifie trois modules hiérarchisés dotés chacun d'une fonction spécifique: respectivement les fonctions sémantique, phonologique et articulatoire. Le module sémantique dont le produit est le lemma, concept lexicalisé doté de propriétés syntaxiques, est une source pour le module phonologique. Ce dernier est un puits pour la source sémantique et représente une source pour le module articulatoire: la sortie de cette seconde source est le lexème qui contient la forme phonologique; la forme phonologique est un programme abstrait indispensable pour le puits articulatoire. [...] La stabilité dynamique du système, qui doit assumer sa fonction de production pour la communication *malgré les aléas du discours et de l'environnement*, est assurée par des processus régulateurs parallèles mis en œuvre par ce qu'on appelle le moniteur ou éditeur postlexical, et représentés par trois boucles essentielles: la boucle pré-articulatoire, la boucle interne kinesthésique et la boucle externe ou post-articulatoire.

Les lapsus apparaissent ainsi comme le résultat de dysfonctionnement, heureusement peu fréquents [*sic!*], *liés à des conditions externes à la structure dotée des fonctions de production*. [...] *L'organisation du système de production et ses contraintes expliquent les types d'erreurs et les mécanismes qui les sous-tendent...* [souligné par moi]

Cette conception « modulaire » leur permet de « classer » ce qu'ils nomment « lapsus », selon des critères que l'on peut considérer fort utiles pour la description de ce qui se passe dans la matérialité morphologique et phonétique, au cours de l'énonciation d'un lapsus. Ainsi, ils considèrent quatre modules: le module lexical, phonologique, de traits, syllabique, modules qui se combinent à des mécanismes d'interactivité: omissions, substitutions, insertions, interversions. Cependant, la question demeure que ce qu'ils nomment « lapsus », ils ne le conçoivent que comme « erreur » sur la chaîne, à tel point « erreur » que l'on peut les provoquer expérimentalement 7.

Les études cognitives sur les lapsus ne travaillent que sur le signifiant au sens strictement saussurien (image acoustique), à la limite parfois, sur le seul substrat « phonétique » alors que la linguistique de l'énonciation informée de l'hypothèse de l'inconscient tente de faire apparaître les processus formels mis en jeu dans un événement-lapsus mais cette description ne se suffit pas à elle-même, elle n'est pas prise dans un programme technique où ce qui va être dit, ce qui est en train d'être dit peut, a pu être pré-vu. En ce sens, il ne s'agit pas de la description d'une erreur ou d'une déviation, la description est versée dans un champ de réflexion sur l'accroche de la parole singulière au discours. Accroche qui, je le répète, se fait sur le matériau langue mais ne s'y réduit pas.

Auteur de l'exemple suivant, je peux y expliciter le cheminement d'un signifiant sans interprétation illégitime: au cours d'une réunion, on recherche une date possible de réunion prochaine. Je propose « lundi 6 » que je prononce *lundicise* et je dis: « *L'undicise!*, l'indécise, c'est moi l'indécise oui! ».

7. Pour une critique de la considération du lapsus comme « erreur », cf. Fenoglio 1997, 1998, 1999, 2001a.

Or, en écrivant immédiatement ce lapsus pour le conserver je me dis à moi-même : « Mais je n'ai pas dit "l'indécise", j'ai dit *lundécise* » que j'entends immédiatement et que j'écris du coup « l'un des six ». En même temps que me vient l'association suivante : je suis d'une famille de six enfants et nous sommes en train de régler une question familiale où mon opinion parmi les cinq autres ne fait pas le poids.

L'interprétation due à ma connaissance intime des associations sous-jacentes, interprétation qui permet l'accès au sens s'ajoute à l'intérêt linguistique énonciatif pour le lapsus lui-même. Cet exemple montre que la « mémoire » en jeu dans l'advenue d'un lapsus repose, certes, sur l'occasion présente où le « six » devient « cise » dans un premier temps et peut ainsi être rappelé en discours (« l'indécise »), mais cette occasion est harponnée par une mémoire bien plus profonde et bien plus hétérogène que sa matérialité phonique linéaire immédiate.

L'on voit bien que le signifié court derrière le signifiant, qu'il s'accroche à la matérialité même d'une concaténation particulière de signifiant. Relisons ces lignes de Freud :

On parle non sans raison d'une « étroitesse de la conscience ». Le terme prend toute sa valeur, toute sa signification pour le médecin qui procède à une analyse semblable. Ce n'est jamais qu'un seul souvenir qui émerge dans la conscience du moi ; le malade tout préoccupé par la perlaboration de ce souvenir n'aperçoit rien de ce qui pousse par-derrière, et oublie ce qui a déjà forcé le chemin. (Freud et Breuer 1895 : 235)

Elles permettent d'imaginer comment travaillent les cognitivistes qui ne prennent en considération que la « perlaboration » en énoncé fini et plat, homogène, dont on recherche l'élément de complétude alors qu'une linguistique de l'énonciation hétérogène soupçonne – alors même qu'elle s'interdit d'en proposer un « sens » – l'existence de « ce qui pousse derrière » et « délinéarise » la linéarité attendue de l'énoncé.

Le lapsus s'apparente à une dénégation du lapsus : l'énonciateur *présentifie* un signifiant sans se l'attribuer. Il présente un signifiant en « ne le pensant pas » selon l'expression courante. Il profite d'un élément verbal passant : mot, pensée, phrase..., et toute forme de langue pour penser à quelque chose d'autre en association ; cet autre chose il le présente tout en le niant, c'est cela le lapsus : « je ne voulais pas dire ça, je voulais dire... »

## Conclusion

« *J'écris pour rêver que les mots ont un sens* » dit Pascal Quignard <sup>8</sup>.

La langue est le lieu de mise à l'épreuve du sujet. Elle permet au sujet de s'essayer à se dire : en cela il trébuche, hésite, associe, répète, s'accroche. La langue est le matériau et le « milieu » de cette *expression* : ce serait une de ses

8. *Petits traités I, XII<sup>e</sup> traité, Le mot de l'objet*, Gallimard (Folio), (1990) 1997 : 230.

fonctions, fonction qu'elle accomplirait grâce à la mise en forme qu'elle rend disponible, toujours et seule. Fonction essentielle, donc. Celle-là même où achoppe toute tentative de comparaison, d'analogie entre l'homme et l'animal, fonction où se situe, certes, le plus complexe du travail linguistique mais aussi, où se tient la caractéristique la plus humaine du langage humain : écart, distance jamais comblée, « non-coïncidence », selon les termes de J. Authier-Revuz. Non-coïncidence du réel et de l'imaginaire, passant, pourtant, tous deux, par le symbolique – langagier, verbalisé – pour « être parlés », leur seul « moyen de communication ».

La complaisance de la langue s'exprimerait dans les trois caractéristiques suivantes :

- toujours disponible,
- jamais appréhendable dans sa « totalité »,
- toujours résistante et triomphante à l'épreuve de la transgressivité.

Une *résistance* extérieure, étrangère, au plus près de nous-même.

*Intime étrangeté de la langue*, liant complaisant qui s'impose mais se plie, s'insinue, se répercute en écho dans tout phénomène langagier et fait qu'aucun phénomène du langage ne peut se réaliser – *a fortiori* être examiné – sans que soit posé un système de langue, alors même que celui-ci n'est jamais réalisé dans sa complétude.

L'*étrangeté liante de la langue* est ce caractère-là qui fait que la langue *du* linguistique, systématique, posée *a priori*, n'est jamais actualisée dans son intégrité, dans son homogénéité, dans sa complétude, mais « n'est là que » comme Loi, loi matérielle instaurant du réel « verbalisé », loi symbolique de système comme lien nécessaire de Référence dans toute écoute, ou inscription langagière quelle qu'elle soit ; à la fois horizon de réalisation langagière et matière première, terreau de l'univers langagier, insaisissable en tant qu'objet fini mais qui demeurerait inutilisable sans système la représentant. Seuls les mots *ancrent*, tout à la fois le proche et le lointain, le familier et l'étrange, le lien au monde et sa mise à distance. Et les mots sont *rangés*.

Cet étrange liant qui lie l'homme au monde, mais l'en distancie à jamais est ce qui constitue son caractère de familiarité : une intimité. Intimité qui le précède, qui l'inaugure dans sa relation maternelle, c'est à dire maternante, enveloppante, protectrice, qui l'inscrit dans son intimité à venir avec tout « autre ».

L'étrange intimité de la langue inscrit un sujet dans le monde dans le même temps qu'elle le constitue inscrivant son intime La langue dans toute relation à l'autre : un matériau qui à la fois agglutine... des formes et véhicule *autre... chose*.

La langue est ce qui *tient* le discours, elle est ce qui *matérialise* l'énonciation ; par ce fait même, elle est ce qui échappe : liant sans la présence duquel rien du langage ne tiendrait, mais qui ne peut être « abstrait » sans être *dénaturé* par rapport à son efficace. Plasticité du matériau verbal : il résiste et se

maintient dans sa matière quelles que soient les dé-formations qu'il subit, quelles que soient les in-formations qui le sollicitent.

Peut-être n'y a-t-il rien d'autre de véritablement *transitionnel* – au sens de Winnicot – que cette prise *ante, a priori* et *a posteriori*, préalable et rétrospectif, que cette inscription même de tout humain dans la langue qui le lie à l'Autre, aux autres et donc à lui-même. Cependant, ce lien n'est qu'écart. La langue n'est pas un *objet... transitionnel*; *la langue est l'espace matérialisable disponible et nécessaire, sa fonction est de matérialiser la transition en signifiants*. Elle *ancree* le symbolique en signifiants.

Dans cette perspective être linguiste de la langue en énonciation est une façon de défendre une certaine conception de l'humain. Notre destin humain est, du fait même de parler, de ne pouvoir accéder qu'au manque-à-dire. Et c'est pourquoi nous parlons... encore. Et c'est pourquoi, le travail sur la parole en énonciation est dans sa plus grande rigueur même, une recherche hésitante qui se refuse à envisager la perspective *cognitiviste* de complétude et de pré-formatage de toute communication humaine.

Le désir qui s'inscrit, chaque fois partiellement, en traces de paroles, sur le discours, n'est pas autre chose qu'une tension entre le désir de « dire quelque chose » (désir d'un objet « a ») et le désir du désir, moteur de vie, origine sans origine du langage. Le second n'apparaît pas sans le premier, mais le second, *inspire* et « fait » parler.

La langue est le lieu où se conjoint le plus commun aux autres – l'Autre dans son inatteignabilité mais qu'on approche par la médiation de l'autre – et le plus intime, que celui-ci soit prononcé ou non, que celui-ci soit su ou in-su : un dialecte singulier qui nous permet de nous perdre dans la parole mais aussi de parler aux autres et de... communiquer.

Cette instauration de l'étrangeté – de l'autre – par la langue n'est possible que parce que la langue nous est intime, irrémédiablement. L'intime *qualifie*, colorie cette étrangeté de notre propre rythme et particularités psychiques.

L'*A/autre* nous est constitutif, cependant il est lointain ; la langue seule permet de nous en rapprocher, de nous le rendre *connivent*.

La langue nous est étrange parce qu'elle institue le lointain de l'Autre grâce à l'autre parlant incorporé dans toute énonciation d'ores et déjà toujours adressée.

La langue colle à nous-mêmes, nous habille et nous enrobe, nous n'avons pas pu l'éviter, nous ne pouvons pas l'éviter, mais elle nous confronte à l'étrange, à l'Autre par tout autre possible.

Intimité, complicité, altérité, étrangeté se recomposent indéfiniment, en chaque sujet, à tout instant. La langue est *connivente* et complice de cette infinie recherche.

Familière et maternante, étrangère et frustrante : étrange intimité de la langue. Ce sont les mots – et les mots sont de langue – qui ancrent au plus près de nous-mêmes l'incontournable étrangeté de notre propre humanité.

Pourquoi cesserait-elle de creuser [la vieille taupe poétique], puisque rien ne cesse de ce qui nous jette simultanément dans le monde et dans l'angoisse proprement humaine, l'angoisse de la langue – qu'affronte toujours, que traite depuis toujours la littérature ?

Christian Prigent, *A quoi bon encore des poètes ?*  
Paris, POL, 1996 : 14.

## Références bibliographiques

- ARRIVÉ Michel, 1985, « Signifiant saussurien et signifiant lacanien », *Langages* 77.
- ARRIVÉ Michel, 1986, *Linguistique et psychanalyse*, Paris, Méridiens-Klincksieck.
- ARRIVÉ Michel, (1994) 2005, *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient : Freud, Saussure, Pichon, Lacan*, Limoges, Lambert-Lucas (1<sup>re</sup> éd. Paris, PUF).
- ARRIVÉ Michel, 2003, « Freud et l'autonymie », in Jacqueline AUTHIER-REVUZ, Marianne DOURY et Sandrine REBOUL-TOURÉ (éds), *Parler des mots : Le fait autonymique en discours*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle : 317-333.
- ARRIVÉ Michel, 2004, « Mots et choses chez Freud », in Michel ARRIVÉ et Izabel VILELA (éds), *Marges linguistiques 7-8 : Langue, langage, inconscient : Linguistique et psychanalyse* : 73-84
- ARRIVÉ Michel et VILELA Izabel, 2004, « Langage et inconscient chez Freud : représentations de mots et représentations de choses », in Michel ARRIVÉ et Izabel VILELA (éds), *Marges linguistiques 7-8 : Langue, langage, inconscient : Linguistique et psychanalyse* : 63-72.
- AULAGNIER Piera, 1986, *La Violence de l'interprétation : Du pictogramme à l'énoncé*, Paris, PUF.
- AUTHIER-REVUZ Jacqueline, 1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi : Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse.
- BADIOU Alain, 1988, *L'Être et l'événement*, Paris, Seuil.
- BADIOU Alain, [inédit], *Théorie axiomatique du sujet*, cours au Collège international de philosophie (1997-1998).
- BENVENISTE Emile, 1966, *Problèmes de linguistique générale* [PLG] 1, Paris, Gallimard, collection « Tel ».
- BENVENISTE Emile, 1974, *Problèmes de linguistique générale* [PLG] 2, Paris, Gallimard, collection « Tel ».
- BUSER Pierre, 1999, « A la recherche de l'inconscient cognitif », *Sciences humaines* 95 : 20-23.
- DERRIDA Jacques, 1971, « Qual quelle », *Marges de la philosophie*, Paris, Minuit.
- DERRIDA Jacques, 1996, *Le Monolinguisme de l'autre*, Paris, Galilée.
- FEDIDA Pierre, 1995, « Cahiers de la nuit », *Genesis* 8, *Psychanalyse*.
- FENOGLIO Irène, 1997, « La notion d'événement d'énonciation : le "lapsus" comme une donnée d'articulation entre discours et parole », *Langage et Société* 80 : 39-71.

- FENOGLIO Irène, 1998, « Les événements d'énonciation : pour une articulation entre discours et parole », *Actes du 16<sup>e</sup> Congrès International des Linguistes*, Pergamon-Elsevier, CD-Rom.
- FENOGLIO Irène, 1999, « Le lapsus : Paradigme linguistique des événements d'énonciation », *Cliniques méditerranéennes* 61 [Marseille, Erès] : 219-238.
- FENOGLIO Irène, 2000, « La rectification des lapsus : entre hésitation et reprise », in *Linguistique et sémiotique : Actes du colloque Répétition, altération, reformulation*, Besançon, Presses de l'Université de Besançon : 131-148.
- FENOGLIO Irène, 2001a, « Les événements d'énonciation : focalisateurs d'interprétation psychanalytiques, matériau pertinent d'analyse linguistique », in *Actes du colloque de Cerisy « Linguistique et psychanalyse »*, Paris, InPress : 167-184.
- FENOGLIO Irène, 2001b, « Énonciation et genèse dans les autobiographies d'Althusser : Deux récits – séparés – de sa rencontre avec Hélène », *Genesis* 17 : 131-150.
- FENOGLIO Irène, 2002, « Une photo, deux textes, trois manuscrits : L'archivage linguistique d'un geste d'écriture identifiant », in Irène FENOGLIO et Sabine BOUCHERON-PÉTILLON (éds), *Langages* 147, *Processus d'écriture et marques linguistiques : Nouvelles recherches en génétique du texte* : 56-69.
- FENOGLIO Irène (éd.), 2003, *Langage et Société* 103 : *Écritures en acte et genèse du texte*.
- FENOGLIO Irène, 2003a, « Graphie manquée, lapsus écrit, un acte d'énonciation attesté », in I. FENOGLIO (éd.), *Langage et Société* 103 : *Écriture en acte et genèse du texte* : 57-78.
- FENOGLIO Irène, 2003b, « Écriture en acte et genèse de l'énonciation : D'une rature de l'écrivain-scripteur à la rature-fiction du narrateur », *Littérature et linguistique*, Chambéry, Presses Universitaires de Savoie : 54-61.
- FENOGLIO Irène, 2003c, « L'autonymie dans les rectifications de lapsus », in Jacqueline AUTHIER-REVUZ, Marianne DOURY et Sandrine REBOULTOURÉ (éds), *Parler des mots : Le fait autonymique en discours*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle : 307-316.
- FENOGLIO Irène, 2004, « Les événements d'énonciation graphique : Fonctionnement linguistique de l'inconscient dans les manuscrits », in Michel ARRIVÉ et Izabel VILELA (éds), *Marges linguistiques 7-8 : Langue, langage, inconscient : Linguistique et psychanalyse* : 125-139.
- FENOGLIO Irène et BOUCHERON-PÉTILLON Sabine (éds), 2002, *Langages* 147, *Processus d'écriture et traces linguistique*.
- FOUCAULT Michel, 1969, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- FREUD Sigmund et JUNG Carl G., 1975, *Correspondance (vol. 1)*, Paris, Gallimard.
- FREUD Sigmund et BREUER Joseph, (1895) 1996, *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF.
- FROMKIN Victoria A. (ed.), 1973, *Speech Errors as Linguistic Evidence*, The Hague, Mouton.
- GINZBURG Carlo, 1980, « Signes, traces, pistes : Racines d'un paradigme de l'indice », *Le Débat* 6 : 3-44.

- GORI Roland, 1977, « Le Code où la machine à signifier », in Didier ANZIEU (éd.), *Psychanalyse et langage: Du corps à la parole*, Paris, Dunod.
- GRANOFF Wladimir et REY Jean-Michel, 1983, *L'occulte, objet de la pensée freudienne*, Paris, PUF.
- GRÉSILLON Almuth, 1991, « Rature-silence-censure », in Herman PARRET (éd.), *Le sens et ses hétérogénéités*, Paris, éd. du CNRS: 191-202.
- GRÉSILLON Almuth, 1992, « Manuscrits en main, énonciation en acte », *Texte en main* 10/11 *Lis tes ratures*: 7-21.
- KLOSS Heinz, 1969, *Research possibilities on group bilingualism: A report*, Quebec, CIRB.
- LACAN Jacques, [inédit], *Séminaire L'Angoisse (1962-1963)*, document interne à l'Association Freudienne.
- LACAN Jacques, 1970, « Fonction et champ de la parole et du langage », *Ecrits I*, Paris, Seuil.
- LACAN Jacques, 1970, « La chose freudienne », *Ecrits I*, Paris, Seuil.
- LACAN Jacques, 1975, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil.
- MALSON Lucien, 1964, *Les Enfants Sauvages*, Paris, UGE.
- MILNER Jean-Claude, 1978, *L'Amour de la langue*, Paris, Seuil.
- MILNER Jean-Claude, 1983, *Les Noms indistincts*, Paris, Seuil.
- NORMAND Claudine (éd.), 1985, *Langages* 77.
- PÊCHEUX Michel, 1990, « Analyses de discours: trois époques », *L'Inquiétude du discours*, Paris, Ed. des Cendres.
- RANCIÈRE Jacques, 2001, *L'Inconscient esthétique*, Paris, Galilée.
- ROBILLARD Didier de, 1997, « Corpus », in Marie-Louise MOREAU (éd.), *Sociolinguistique: Concepts de base*, Bruxelles, Mardaga.
- ROLAND Gori et HASSOUN Jacques, 1997, « Argument », *Cliniques méditerranéennes* 55-56.
- ROSSI Mario et PETER-DEFARE Evelyne, 1998, *Les Lapsus ou comment notre fourche a langué*, Paris, PUF.
- SAUSSURE Ferdinand de, [1916] (1922) 1995, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- TIMPARANO S. , 1975, *I Lapsus freudiano: Psicanalisi e critica testuale*, Firenze.
- VARELA Francisco J., 1996, *Invitation aux sciences cognitives*, Paris, Seuil.

Francis Gandon

## DÉNÉGATION ET ANAGRAMMES: SAUSSURE LECTEUR DE TIBULLE

L'ambition, toujours déjouée, de publier des livres est, on le sait, récurrente chez Saussure. C'est le cas en linguistique générale où, sur un ton désabusé, il confie dès 1894 à Meillet<sup>1</sup> : « Cela finira malgré moi par un livre où, sans enthousiasme ni passion, j'expliquerai pourquoi il n'y a pas un seul terme employé en linguistique auquel j'accorde un sens quelconque. » (CFS 21 (1964) 95). Il en va de même pour les cahiers mythographiques, qui présentent deux titulations (Gandon 1986 : 76) :

LA LÉGENDE DES NIBELUNGEN  
ET  
LE PREMIER ROYAUME DE BURGONDIE

même titre repris ailleurs, assorti de la précision :

AVEC ANNEXES TRAITANT DE L'INTERPRÉTATION  
DE LA LÉGENDE ÉPIQUE GERMANIQUE  
EN GÉNÉRAL

Il n'en va pas autrement avec les anagrammes. A. Meillet, le 7 février 1908, encourage explicitement le « cher maître et ami » à rendre publiques ses trouvailles :

Puisque vous avez maintenant la preuve définitive, il me semble qu'il serait urgent de ne pas retarder la publication de votre idée. [...] Il faut donc que vous émettiez la doctrine avec ses preuves essentielles. (BSLP LXXI : 352)

Ces encouragements, même si mitigés sur le fond, répondent à une décision du maître sans doute déjà affichée ; ils ont pu être réitérés pendant le mois de janvier ; ont-ils levé ses scrupules habituels ? Il le semble puisqu'un

1. Cette lettre du 4 janvier mérite commentaire. Elle a été reproduite par Godel à partir de : « Mais je suis bien dégoûté de tout cela... » (SM, 31). Benveniste la cite aussi à partir du même passage (1966 : 37). Question : qu'est-ce qui pouvait, plus anecdotiquement, provoquer un telle absence d'« enthousiasme » et de « passion » ? Précèdent justement les précisions suivantes : « Le commencement de mon article sur l'intonation va paraître. Le 2<sup>d</sup> article terminera ce que je veux dire sur l'intonation et contiendra 2<sup>o</sup> mes remarques sur l'accentuation, ainsi que sur l'intonation lette, qui est (vous l'ai-je dit?) un effet de l'accentuation – sans rapport avec l'intonation lituanienne!! » (*loc. cit.*) Ces détails pourront rendre plus compréhensibles le ton désabusé du maître, et l'exquise discrétion de ses commentateurs.

courrier du 30 janvier précise que « d'ici à l'été », Saussure compte terminer « la 1<sup>re</sup> partie de [son] ouvrage, il [lui] en restera autant pour la seconde moitié de l'année » (Lettre à Léopold Gautier). Non seulement l'ouvrage est projeté, mais deux grandes parties en sont concertées, avec deux grandes aires de rédaction dessinées. Il existe, par surcroît, un argument interne sur lequel nous allons nous arrêter. Un des cahiers classés comme en principe consacrés à Homère (Ms. Fr. 3963), présente ce qui semble être la séquence finale de l'ouvrage, en même temps qu'il expose l'une des trois allusions des classiques relevées par Starobinski :

Je n'ai pas d'avantage d'explication [que le silence de Virgile, de Lucrèce, d'Horace] sur le fait difficile à comprendre ou à croire que pas un seul auteur latin qui ait écrit *De re metrica*, ou ait parlé généralement de la composition poétique, n'ait l'air de savoir, de vouloir savoir du moins, que la base fondamentale d'une composition poétique est de prendre pour canevas les logogrammes <sup>2</sup> d'un nom ou d'une phrase. Cela lorsque dans les provinces les plus reculées de l'Empire, à distance de tout centre modeste, il n'y a pas une seule épitaphe modeste, probablement pas une seule ligne de poésie latine même grossière, aussi bien que celles qui la développent à travers les dédales d'une composition savante, qui ne courent fondamentalement sur l'anagramme. Vers de Tibulle :

*semblant indiquer la chose.*

*Bonne fin, rester sur le vers de Tibulle.*

Un vers fugitif de Tibulle ou du pseudo-Tibulle <sup>3</sup> de l'Éloge de Messala est tout ce que j'ai pu surprendre comme signe [possible] de la part des Latins de leur figure constamment employée et déployées par eux du logogramme.

Or il existe au moins trois autres allusions relevées par Starobinski : un passage du *De grammaticis* [et non, comme il l'indique faussement, du *De illustribus grammaticis*] de Suétone, concernant un grammairien facteur d'acrostiches ; du même, un extrait concernant un certain Hermogènes, condamné par le César Domitien [ni Caligula ni Néron, comme le suggère Saussure] pour des *figurae* (allusions). Enfin une épigramme de Martial sur un vol de grues, interprété comme métaphore du poème anagrammatique. Ces références ont été étudiées par Gandon (2002), de façon assez précise, notamment la troisième.

2. Pris ici comme synonyme d'anagramme, et non dans son sens technique de « dessin réitéré d'un propos » en cas de « récurrence locale » (cf. Gandon 2002 : 387).

3. « Il n'y a pas lieu de considérer comme Pseudo-Tibulle. Du moins Tibullus est écrit à chaque ligne », écrit Saussure. Clarifions. Le passage en question n'appartient pas à l'Éloge de Messala, si ce titre rend *Panegyrique* (Livre III, Élégie 7 [mal nommée d'ailleurs puisque composée en hexamètres dactyliques]), mais au Livre II, Élégie 1, qui concerne une cérémonie – sans titre – de *lustratio*. Si les deux premiers livres sont effectivement attribués à Tibulle, il n'en va pas de même du *Panegyrique*. En d'autres termes, Saussure erre s'il attribue le *Panegyrique* à Tibulle. Mais le passage incriminé ne s'y trouvant pas, l'attribution à Tibulle, de par cette erreur de localisation, redevient exacte ! (Gandon 2002 : 73 n.), se fondant sur la critique de Max Ponchont du *Panegyrique*, erre aussi et doit être amendé. Toutefois, il n'est pas impossible – mais difficile – que par « Éloge », Saussure entende le simple toast porté à Messala entre le sacrifice et le banquet.

Voici le passage invoqué par Saussure :

*Nunc mihi fumosos ueteris proferte Falernos  
consulis et Chio soluite uincla cado.*

*Vina diem celebrent : non festa luce madere  
est rubor, errantes et male ferre pedes.*

*Sed « bene Messalam » sua quisque ad pocula dicat,  
nomen et absentis singula uerba sonent* (Lib. II, v. 27-32)

Soit, selon la traduction de Max Ponchont :

Maintenant mettez devant moi un Falerne bien fumé et marqué du nom d'un de nos vieux consuls, et descellez une jarre de Chio. Du vin pour célébrer ce jour ! Non, s'arroser un jour de fête et aller d'un pas vacillant, ce n'est pas pour faire rougir. Mais « à la santé de Messalla », voilà le mot que chacun doit dire la coupe en main, et que le nom de l'absent retentisse dans les propos de tous. (1926 : 86)

Le recours à un tel passage étonne : c'est que la pertinence serait ici orale. Ce que confirment d'autres traductions. À côté de celle de Maurice Rat : « Que le nom de l'absent résonne dans chaque propos », une traduction plus « littérale » donnera : « Et que les paroles de tous fassent retentir le nom de l'absent ». La restitution au verbe de ses valeurs factitive et transitive va bien dans le sens d'un procédé, et met l'accent sur la composante matérielle du mot : ses phonèmes ou ses syllabes.

Il s'agit bien, enfin, en évoquant l'absent, de le rendre présent, par un acte d'appropriation qui semble un lointain écho profane d'une rite originellement religieux :

En effet on comprend l'idée superstitieuse qui a pu suggérer que pour qu'une prière ait son effet, il fallait que les syllabes mêmes du nom divin y fussent indissolublement mêlées : on rivait pour ainsi dire le dieu au texte, ou bien si on introduisait à la fois le nom du dévot et le nom du dieu, on créait un lien entre eux que la divinité n'était pour ainsi dire plus libre de repousser. (à Meillet, le 23 sept. 1907, CFS 21 (1964) : 114)

Reste que la difficulté de la référence tient au caractère oral de la pratique ainsi suggérée, en infraction avec ce qui est dit par ailleurs. Il est certes bien question d'une technique d'une haute antiquité : celle des *Stäbe*, bâtonnets qui, en poésie allitérante germanique, permettaient le comptage :

Aussi conçoit-on d'emblée, ou plutôt prévoit-on, si le métier du *vates* était d'assembler des sons en nombre déterminé, que la chose n'était pour ainsi dire possible qu'au moyen d'un signe extérieur comme des cailloux de différentes couleurs, ou comme des baguettes de différentes formes : lesquelles, représentant la somme des d ou des k, etc., qui pouvaient être employées dans le carmen, passaient successivement de droite à gauche à mesure que la composition avançait et rendait un certain nombre de d ou de k indisponibles pour les vers ultérieurs. (« Poésie allitérante germanique », Ms. Fr. 3963, M/M : 40)

Il s'agit bien d'une pratique antérieure à l'écriture ; le texte poursuit :



Toute la question de *stab* serait plus claire si on n'y mêlait malencontreusement la question du *buoch* (l'écorce du hêtre où on pouvait tracer des caractères). Ces deux objets du règne végétal sont parfaitement déparés dans l'affaire de l'écriture germanique, et, ainsi qu'il résulte de mon précédent exposé, je considère *stab* = phonème comme antérieur à toute écriture; comme absolument indépendant du *buoch* qui le précède dans l'actuel composé allemand *Buchstabe* (en apparence « baguette de hêtre »). (*ibid.*)

On aura noté que ce strict caractère phonique s'apparie comme il convient à la linéarité (de droite à gauche), tandis que l'écriture, comme il a été soutenu plus haut, à la fois rompt et évertue une telle linéarité dans le sens du continuum. Peu après la mention d'un article (resté non identifié) de Streitberg, il est ailleurs précisé:

Malgré tout ce qu'on a dit du mot *Stab* <, ou *stabo*,> pour expliquer son rapport avec un alphabet <lui-même> connu <des personnes> qui appliquaient les *stab*, je n'ai jamais pu comprendre ce rapport; et pas davantage si on suppose que rien, avant l'écriture, ne parlât de notions alphabétiques. Plaçons-nous, au contraire, dans une époque préhistorique où toute écriture est inconnue; où, d'autre part, il se trouve que pour faire un vers, une <formule> magique, <un carmen quelconque>, on est obligé, non d'alphabétiser encore, mais de phonétiser, et de compter exactement combien de k [...] sont derrière le vers pour savoir combien on en peut mettre encore en avant du vers; dans ce cas, il est absolument simple de comprendre que cette opération difficile s'accompagnait, chez les initiés, d'une petite opération au moyen de bâtonnets (*stab*). On pouvait les tailler, ou même simplement les choisir d'après leur forme, l'un représentant, non précisément <"le K">, mais le nombre des K, l'autre le nombre des O, etc. Et ainsi, en gardant dans la main, à mesure de la confection du vers, tel<s> ou tel<s> bâtonnets, on pouvait calculer la suite: chose très difficile sans signe quelconque, étant difficile même avec l'alphabet. (Ms. Fr. 3962.7, [20v], in Prosdocimi et Marinetti, CFS 44 (1990): 56)

Mais précisément: une mesure de ce type disparaît avec l'écriture, et on l'imagine mal perdurant au temps de Tibulle, surtout dans le cadre profane qui est le sien dans ce passage. Pourtant, dira-t-on, les éléments sacrés ne manquent pas: cette « pièce rustique sur laquelle se greffe un motif élégiaque » (Ponchont 1968 : 82), célèbre la *lustratio*, qui a pour but la purification des terres, des troupeaux et des paysans, au moyen de sacrifices. D'autre part, des passages voisins iraient dans le sens indiqué par Saussure. On retrouve le verbe *sonere* dans un passage consacré au tissage:

[...] tandis qu'une des tisseuses, appliquée avec attention au travail de Minerve, chante, et que la toile résonne quand le peigne en touche les bords. (v. 65-66)

Un passage concernant Cupidon joue sur un séduisant contraste entre l'explicite et le secret:

Et vous, chantez le dieu tant célébré, pour vos troupeaux invoquez-le à haute voix; oui, en public pour vos troupeaux, mais qu'en secret chacun l'invoque pour

soi-même, ou même encore pour soi en public, car les éclats de joie de la foule et les sons de la flûte phrygienne au bout recourbé empêchent d'entendre. (v. 83-86)

Cette dialectique encombrée du *clam* et du *palam* étonne : à quoi bon invoquer en public pour n'être pas entendu ? ne pourrait-on invoquer une analogie avec le bruissement du texte, qui empêche d'entendre l'anagramme ? la vertu érotique du texte ? Il vient d'être question, quelques vers plus haut, de Délie « passant furtivement à travers ses gardiens étendus » (v. 75-76) rejoindre l'être aimé. Cette furtivité de l'être aimé, et de l'invocation, laissent songeur.

C'est pourtant à un autre niveau que le texte, semble-t-il, doit être interrogé. Si Tibulle, comme on le sait, a cultivé une amitié exemplaire avec Valerius Messalla Corvinus, qu'il accompagnera en Orient (30) et en Aquitaine (28), cinq des élégies dont il est l'indiscutable auteur sont consacrées à une certaine Delia (Plania pour l'état civil), pour laquelle il éprouve une vive passion. Malade à Corcyre, c'est à elle qu'il songe. De retour à Rome, il s'engage à renoncer à la carrière des armes pour se consacrer à cette femme, dont on apprend progressivement qu'elle est mariée (à un conjoint sans prestige), se comporte comme une femme légère et intéressée, non indifférente aux promesses des entremetteuses (*lenitæ*) et s'est rendue coupable d'une grave infidélité à l'encontre du poète : d'où la rupture – *discidium* – de l'élégie V, rupture inévitablement suivie d'une réconciliation (élégie VI). Notons que le Livre I comporte trois élégies consacrées à un certain Marathus : l'exclusivité n'est guère plus le fort du soupirant que de l'objet de ses larmes...

Aucun détail, chez Saussure, ne saurait être indifférent. Nous avons déjà eu l'occasion de relever, dans une autre des « allusions » (Martial), des prolongements sémiologiques stupéfiants (Gandon 2002 : 80-85). Un troublant réseau d'échos intertextuels prend naissance de l'allusion. Nous supposons qu'à un premier niveau il s'appuie sur le nom même de Delia que nous rapprocherons de la Délie de Maurice Scève. Nous laissons-nous prendre à un mirage, pour reprendre Starobinski reprenant Saussure ? Nous nous autorisons précisément du critique genevois, et de sa subtile horlogerie dialogique, pour rendre compte du cryptogramme *Aphrodite* (seul le nom de *Vénus* est matérialisé dans les cahiers). Donnons les linéaments de l'affaire : dans un premier mouvement, le critique se borne à un constat dont la sobriété a quelque chose d'hermétique :

On remarquera que le nom qui apparaît dans le texte est celui de Vénus et non pas celui d'Aphrodite. Tout se passe donc comme si le mot-thème présent à l'esprit du poète tendait à se reproduire tout en se traduisant ! (M/M : 80)

Cet hermétisme est, en revanche, parfaitement assumé quelque vingt-quatre ans après : dans l'article « Lettres et syllabes mobiles. Compléments à la lecture des cahiers d'anagrammes de Ferdinand de Saussure », *Littérature*, 1995 <sup>4</sup>. Starobinski en vient à ne plus trouver si évidente la reproduction-traduction. L'herméneutique passe ici par une extraordinaire horlogerie intertextuelle, dont nous donnons les mouvements principaux :

- a. Le sonnet IX du *Second livre des Amours* de Ronsard <sup>5</sup> débute par le quatrain suivant :

*Marie voudroit vostre nom retourner  
Il trouveroit aimer: aimez-moi donc Marie  
Vostre nom de nature à l'amour vous convie  
À qui trahist Nature il ne faut pardonner*

Il dissémine d'autre part systématiquement, de manière anagrammatique et consonantique, les lettres constitutives de *Marie*: *aimer, maïstresse, aime, meilleure, aimeray, emprisonner, jamais autre envie...*

- b. Son deuxième tercet comporte la portion de vers suivante :

Rien n'est doux sans Vénus et son fils

- c. Or Belleau, l'éditeur des *Sonnets*, évoque, pour les tercets, deux modèles anciens: d'abord deux vers de l'invocation à Vénus du *De rerum natura* (Lib. I, v. 22-23):

*Nec sine te quicquam dias in luminis oras  
Exoritur, neque fit letum nec amabile quicquam*

Il y ajoute une citation de Mimnerme, transmise par le Florilège de Stobée :

Qu'est-ce que la vie et qu'y a-t-il de plaisant sans la présence dorée d'Aphrodite? Que je meure si jamais viennent à manquer les amours furtives, les dons suaves et le lit.

Starobinski, qui traduit lui-même le passage (*op. cit.*: 17), abonde dans le sens de Belleau – pour s'interroger ensuite :

Le lecteur d'aujourd'hui [...] se demandera – ne fût-ce que de manière fugitive et à demi illusoire – les vers de Mimnerme n'étaient-ils pas présents à la mémoire de Lucrèce composant l'ouverture de son poème? (*ibid.*)

De sorte que notre cryptogramme ne s'expliquerait pas, de la part de Lucrèce, par une imitation consciente de Virgile, mais par un souvenir inconscient de Mimnerme: cette thèse ayant pour origine retardée, en quelque sorte, le commentaire de Belleau sur un texte à portée anagrammatique, commentaire associant Lucrèce et le poète grec dans la mémoire de Ronsard!

Il se trouve ainsi – par accident – qu'un poème anagrammatique de Ronsard, et son commentaire par Belleau, rendraient compte de la présence cachée, mais effective, du nom d'Aphrodite, offerte par les vers de Mimnerme, dans le préambule de Lucrèce.

4. L'article reprend et développe un autre texte: « Un anagramme de la Renaissance conforme au modèle idéal saussurien », *Présence de Saussure, Actes du Colloque international de Genève* (21-23 mars 1988), publiés par René Amacker et Rudolf Engler, Genève, Droz, 1990.

5. La littérature sacrée utilise identiquement l'anagramme *Marie / aimer*; ainsi saint François de Sales.

résume Starobinski (*op. cit.* : 17-18), qui bémolise toutefois sa conclusion :

Je suis prêt à croire que je me laisse à mon tour séduire par un mirage. (18)

En d'autres termes, si Ronsard se souvient de Lucrèce et Mimnerme, alors Lucrèce se souvient de Mimnerme... On ne saurait mieux souligner le caractère piégé d'un domaine où l'objectivité la plus fruste (métrique élémentaire, matérialité signifiante...) s'allie avec une subjectivité suffisamment dénivellante pour que le métalangage et le temps, par un mystérieux effet de retour, s'inscrivent au cœur du matériau phonique. Retenons aussi l'aspect « pâte feuilletée » de l'échafaudage : pour que Ronsard se souvînt, il a fallu un Belleau, mais pour que ce Belleau ne fût pas oublié, un Starobinski, quelques siècles plus tard, était nécessaire. Piège temporel, télescopeur des strates discursives, précipitateur des subjectivité... tel apparaît l'anagramme... bien au delà des techniques positives...

Revenons au couple Delia - Délie, en nous basant sur l'étude de Jacqueline Risset, *L'Anagramme du désir: Sur la Délie de Maurice Scève [1544]* (1995) qui laisse entrevoir de surprenantes analogies entre la technique et la métaphysique des anagrammes selon Scève, et les perspectives prêtées par Saussure à l'objet poétique. Selon Risset, Délie, *objet de plus haute vertu* (comprendre : Délie, spectacle de force [lunaire] magique) peut se décrire comme la recherche de l'essence du désir, selon une perspective strictement philosophique (*op. cit.* : 14).

On n'insistera pas sur la prégnance du signifiant, avec le remplacement des thèmes par des mots – et plus précisément des « mots-carrefours du rêve : ceux qui recueillent sur eux l'énergie venue de zones différentes et qui donnent accès à d'autres chaînes associatives : leur importance est dynamique [...] » (58)

Relevons que chez M. Scève l'homonymie va jusqu'à engendrer la synonymie :

*Tant je l'aymay, qu'en elle encor je vis :*  
*Et tant la vy, que, maulgré moi, je l'ayme.*

Par ailleurs :

C'est toujours Délie - Diane qu'on retrouve à la fin de toutes les chaînes ; où qu'on prenne le texte de Scève, la richesse des « associations du mythe » est inépuisable, pour ainsi dire inextricable, et le symbole Délie se répand à la fois par similarité et par contiguïté. (113)

Et :

Délie est celle qui ne *délie* pas. (116)

Connexe, la prégnance du nom propre : c'est une sorte de tradition des noms propres qui associerait Scève à Homère :

[L']usage scévien des noms propres peut être rapproché de la « rugueuse réalité onomastique de Dante (Contini), qui participe de l'«ébauché du granuleux homérique» ». (22)

Si l'on se souvient qu'à peu près la moitié des mots-thèmes de Lucrèce sont des noms propres et qu'Homère constitue dans la construction théorique de Saussure une strate essentielle (la couplaison s'y donne lieu de syllabe à syllabe, anticipant le diphone canonique), on conviendra du caractère troublant du rapprochement.

Connexe aussi celle de l'écriture :

Tandis que la tendance générale de ses contemporains – surtout dans la réforme de Ronsard, est celle d'une simplification et d'une adaptation de l'écriture à la prononciation, Scève suit la graphie restituée par les humanistes à partir du modèle latin, hérissée de lettres quiescentes et qui permet une lecture étymologique. De telle sorte que l'orthographe elle-même contribue à renforcer l'aspect chargé et lointain du texte – son aspect d'inscription à déchiffrer caractéristique de Délie. (19)

Nous voici renvoyés à l'épigraphie initiale, et le dallage ayant joué un rôle de révélateur : le *Lapis niger*, mais aussi à ce en quoi nous semble, en « dernière » analyse, tenir le phénomène : le propre d'une écriture (cf. Gandon 2002).

J. Risset met également en exergue une forme qu'on pourra qualifier de majeure de la cryptographie. Si cette dernière est, par exemple chez Lucrèce, l'anagrammatisation d'un mot-thème non manifesté, il s'agit chez Scève d'une forme explicitement dé/niée :

Le nom nié entre en fait dans le tissu du poème, ses sonorités participent au jeu phonétique qu'il déploie, c'est parfois le nom nié qui donne la clé de toute la suite : ainsi dans le dizain IX, qui commence par ces vers :

*Non de Paphos, delices de Cypris*  
*Non d'Hemonie en son ciel tempérée*  
*Mais de la main trop plus digne fut pris*

c'est encore Vénus refusée qui entre, de façon souveraine, colorée (le « nom » de Paphos), malgré la négation, avec son ciel, ses délices (Délie) – Scève indique ailleurs le jeu étymologique et l'assimilation [NB en latin : *Delia delitiae est*] – ; on lit, derrière le non refusant, la charge étymologique du nom divin. (79)

Il n'est pas jusqu'au nom divin – Starobinski parle d'une « théologie de l'émanation » – qui donne la base religieuse du phénomène. Ici, simplement, la théologie semble négative... On avouera que l'exemple même de Vénus trouble, rapprochée de l'Aphrodite inaugurale du *De rerum natura* : c'est en effet le patronyme grec qui sert de patron sonore aux quelque cinquante premiers vers, alors que seul *Vénus* est matérialisé. Ne s'agit-il pas là d'une autre forme de dé/négation ?

Autre exemple, jouant sur le dialogue entre texte et icône : un motif de blason est anagrammatisé sans que son nom apparaisse explicitement :

Les phonèmes du mot-clé de l'image (mot absent du texte) sont repris et dispersés dans le tissu poétique des dizains suivants – licorne démembrée en LI-COR-NE, etc. :

*Libre vivais dans l'avril de mon âge*  
*De cure exempt sous celle adolescence*  
*Où l'œil, en COR Non expert de dommage...* (dizain VI)

La stéréoscopie, par quoi nous discriminons la lecture saussurienne d'exégèses vicinales (Tzara, lecteur de Villon, les différents « langages » d'Hélène Smith (cf. Flournoy 1901) et leur interprétation par Henry, 1901) se détecte aussi chez Scève où le vers « est un nœud, non une ligne, et c'est pourquoi on peut parler de volume dans son texte ». (87)

Risset évoque la « pratique folle de Scève » si la folie consiste précisément « en une prolifération de la ressemblance dans les signes ». Elle invoque M. Foucault: « Le poète fait venir la similitude jusqu'aux signes qui la disent, le fou charge tous les signes d'une ressemblance qui finit par les effacer » (1966 : 63). Le passage de Foucault trouble, car c'est bien l'entre une et autre attitudes qui pourrait définir la position du maître de Genève.

Sur un plan plus technique, le « sillage » anaphonique dont il est question chez Saussure relève aussi de la technique scévienne:

Dizain VII, on s'aperçoit que presque tous les vers sont construits sur l'alternance des deux voyelles de Délie, é/i – ce qui correspond au cas de l'anagramme « incomplète », appelée par Saussure « anaphonique » – remarquons au passage qu'elles correspondent aussi, ces deux voyelles, à celles du nom *Pernette du Guillet*... (127)

Et plus bas:

[D]éité, désir forment comme une concentration nouvelle, légèrement déplacée, du mot *délie*. (128)

Enfin la philosophie même, qui inspire Scève, et qui, empruntant à Bouelles<sup>6</sup>, fait de l'âme et du corps des réciproques stricts et dé-hiérarchisés<sup>7</sup>, n'est pas étrangère à la pensée de Saussure sémiologue: hors des anagrammes donc, puisqu'il s'agit de la théorie du signe telle que développée dans les *Notes item* (1897-1900), qui décrit chaque face du signe comme la contrepartie de l'autre, dans une concaténation torsadée à la façon d'un ruban de Möbius. La contrepartie textuelle de cette a-hiérarchie est que les chaînes associatives passent indifféremment d'une face à l'autre. Ainsi Sélééné, principe lunaire actif, convoque Séméléé, principe passif, qui appelle elle-même celui qui la dompte: le Soleil-Zeus. Mais Zeus renvoie à son pendant féminin et actif: Artémis (tous deux sont lanceurs de flèches). Or qu'est donc Artémis sinon Sélééné? La concaténation torsadée associe à l'échange entre faces l'échange

6. « Dans le temps présent, l'âme, unie au corps, a sa demeure dans la région du corps, mais à la fin des temps, le corps, uni à l'âme, aura sa demeure dans la région de l'âme. » (*De Sapiente* cité par Risset 1995 : 98).

7. D'où à assez bon droit la qualification des dizains scéviens de « poèmes acéphales », au sens où G. Bataille désigne ainsi l'absence de maîtrise de l'esprit (de la « tête ») sur la matière.

entre sexes, avec des suspens ambigus, qui caractérisent d'ailleurs la figure même de Délie, féminité solaire et activité lunaire.

On s'étonnera, devant un faisceau aussi serré de convergences, du refus saussurien de considérer auteurs et langues modernes comme relevant de l'anagramme. D'autant qu'il ne rejette pas la contemporanéité si elle est de langue latine (*cf.* sa correspondance avec Pascoli). Ou plutôt, plus finement, il rejette la pratique, dès qu'elle s'affirme explicitement anagrammatique. D'où le dédain des Du Bellay, Maurice Scève, Pétrarque, Ronsard... et le refus même des productions en latin du XVII<sup>e</sup> siècle (alors qu'il s'adresse à l'un des représentants les plus tardifs de cette tradition...). L'une des références en question crevait pour ainsi dire les yeux: les *Quæstiones medicarum paradoxarum et endoxarum [...] centuria posthuma* de Félix Plater, né et mort à Bâle (1536-1614). En tête de cet ouvrage, publié à Bâle en 1625, est placé un distique épigrammatique du Zurichois Rodolphe Simler :

*Corporis, Ingenii, Generisque propagine clare  
MAS, Marte; arte PLATO; sorte sed HERUS, ave.  
ANAGRAMMA.  
THOMAS PLATERUS:  
Mas, PlaTO, Herus.*

Saussure était donc en pays de connaissance, et il est difficilement concevable qu'il ait pu ignorer ces textes, tout en s'évertuant à chercher des anagrammes à peu près partout ailleurs. En d'autres termes, la pertinence du phénomène est révoquée en doute dès que revendiquée.

Mais s'agit-il vraiment d'un rejet? Justement non! En indiquant comme « preuve » la fausse piste Tibulle, Saussure indique, par la paronomase *Delia - Délie*, qui s'insère à son tour dans la série préétablie: *Délice - délie - déité - désir - Diane - Dictymne - Daphné - Dyotime...*, sur un mode anagrammatique à la fois dialogique et métalinguistique, la technique véritable. Cette économie d'ensemble est justement dé/négation.

On pourrait s'interroger sur une telle figure: le geste même qui discrimine l'anagramme de toute autre opération métaplasmiq(u)e (comme les différents « langages » d'Hélène Smith), en récusé l'explicite: le voue au régime de la « tradition secrète ». Pourtant, et symétriquement, est affirmée la nature volontaire d'une technique enseignée et transmise par des « Écoles de muses ». Hasardons une hypothèse: érotique et acéphale, la technique des pétrarquaisants substitue au corps du dieu le blason d'un corps. Elle contrarie la tradition théologique que Saussure voit à l'origine du phénomène « anagrammes »; c'est au fond un tel matérialisme qui est récusé: le dévoiement d'une incorporation théologique en une incorporation érotique.

Récusant Scève tout en en soulignant obliquement la vérité anagrammatique, c'est la figure de l'Eucharistie qu'entend ainsi préserver le maître:

*Sed « bene Messalam » sua quisque ad pocula dicat,  
nomen et absentis singula uerba sonent.*

## Références bibliographiques

- CFS: *Cahiers Ferdinand de Saussure*, Genève, Droz.
- BSLP: *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, Paris, Klincksieck.
- BENVENISTE Émile, 1966, *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard.
- BOUELLES, *De Sapiente*, éd. Garin, Turin, Einaudi, 1943.
- FOUCAULT Michel, 1966, *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard.
- GANDON Francis, 1986, *Sémiotique et négativité*, Paris, Didier-Érudition.
- GANDON Francis, 2002, *De dangereux édifices: Saussure lecteur de Lucrèce*, Louvain et Paris, Peeters.
- GODEL Robert, (1957) 1969, *Les Sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Genève, Droz.
- PONCHONT Max, (1926) 1968, *Tibulle et les auteurs du Corpus Tibullianum*, texte établi et traduit par Max Ponchont, Paris, Les Belles Lettres (Association Guillaume Budé).
- PROSDOCIMI Aldo et MARINETTI Anna, (1990) 1991, « Saussure e il saturnio. Tra scienza, biografia e storiografia », CFS 44.
- RISSET Jacqueline, 1995, *L'Anagramme du désir: Sur la Délie de Maurice Scève (1544)*, Paris, Fourbis.
- SAUSSURE Ferdinand de, (1897-1900) 2002, *Notes item, in Écrits de Linguistique générale*, Rudolf Engler et Simon Bouquet (éds), Paris, Gallimard.
- SAUSSURE Ferdinand de, 1986, *Manuscrits mythographiques, in Le leggende germaniche*, Anna Marinetti et Marcello Meli (éds), Este (Padoue), Libreria editrice Zielo.
- SAUSSURE Ferdinand de, *Cahiers d'anagrammes*, Ms. Fr. 3963.
- SAUSSURE Ferdinand de, *Correspondance avec Léopold Gautier*, Genève, BPU, Ms. Fr. 599/1.
- STAROBINSKI Jean, (1971) 1995, *Les Mots sous les mots: Les Anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Paris, Gallimard.
- STAROBINSKI Jean, 1995, « Lettres et syllabes mobiles: Compléments à la lecture des cahiers d'anagrammes de Ferdinand de Saussure », *Littérature*. [L'article reprend et développe un autre texte: « Un anagramme de la Renaissance conforme au modèle idéal saussurien », *Présence de Saussure, Actes du Colloque international de Genève* (21-23 mars 1988), publiés par René Amacker et Rudolf Engler, Genève, Droz, 1990].
- TIBULLE, *Élégies* (Ponchont 1968).
- TZARA Tristan, (1956-1959) 1991, « Le Secret de Villon », *Œuvres complètes*, t. VI, Paris, Flammarion.

## À PROPOS DE LA LANGUE ET DE L'ALTÉRITÉ: UNE OBSERVATION CLINIQUE DE « TROUBLE DE LA MÉMOIRE SÉMANTIQUE »

### Introduction

Cette contribution présente l'apport que peut constituer, à la fois pour la conception de la langue, du savoir et de l'altérité, la prise en compte d'un trouble d'origine neurologique dont la dénomination et la description sont relativement récentes, et dont la spécificité ainsi que l'autonomie sont établies: il s'agit de ce qui est nommé en neuropsychologie le « déficit de la mémoire sémantique » ou « trouble sémantique ».

Ce tableau clinique est spécifique et relativement homogène: il se différencie des troubles spécifiquement langagiers tels que les aphasies, des troubles perceptivo-cognitifs tels que les agnosies, des troubles mnésiques classiques tels que « l'amnésie épisodique » (avec désorientation temporo-spatio-environnementale et « oubli à mesure »), ou encore des troubles discursifs de l'expression présents dans des tableaux cliniques associés à des troubles comportementaux. Ce tableau clinique est unitaire, il peut se manifester de manière autonome, isolée, par rapport notamment aux tableaux cliniques précédents.

Le trouble porte sur la langue (le vocabulaire et l'usage sémantique, ainsi que le récit), le savoir (les connaissances didactiques), l'interlocution (la construction intersubjective du dialogue) mais aussi, de manière générale et indissociable, sur les relations intersubjectives, la socialité, l'altérité. Il s'agit de patients devenus incapables d'envisager et de reconnaître d'autres « points de vue » (dans leurs acceptions sémantiques, vocabulaire, récit, savoir, et plus généralement dans leurs usages et relations) que le leur propre; plus précisément, ils ne peuvent manifester et reconnaître que *ce qui peut être lié à leur expérience directement vécue et aux préoccupations strictement idiosyncrasiques qui y sont liées.*

Ce travail se situe dans la perspective générale de l'anthropologie clinique initiée à Rennes par J. Gagnepain en collaboration avec O. Sabouraud. Il propose une description et une analyse de ce trouble, à partir de travaux déjà effectués dans le contexte de la neuropsychologie clinique ainsi qu'à partir de l'observation personnelle détaillée d'une patiente caractéristique. Notre contribution se situe dans une perspective différente de la neuropsychologie, même si les descriptions faites en neuropsychologie sont d'un intérêt indéniable et que ce travail n'aurait pu exister sans elles.

Au-delà de la présentation d'un « tableau clinique », l'objectif s'intègre dans une perspective clinique où les dissociations pathologiques constituent un lieu de confrontation d'une modélisation hypothétique des processus mentaux humains (Gagnepain 1994, Sabouraud 1995, Guyard 1994 et 1999, de Guibert 2004, Beaud et de Guibert 2005). Cette démarche, formulée le plus explicitement à l'origine par Freud (en 1891 à propos de son étude sur les aphasies), à l'œuvre également en neuropsychologie cognitive, considère que les pathologies sont instructives parce qu'elle dissocient ce qui est normalement indistinct et permettent donc de mettre le modèle à l'épreuve.

### Remarque préalable sur la question de l'étiologie

Les rapports entre neurologie et psychiatrie, ou neuropsychologie et psychopathologie, ne sont pas l'objet direct de cette contribution; il est difficile cependant de ne pas préciser certaines choses eu égard au fait que nous présentons ici, en l'analysant comme un trouble de l'altérité, une pathologie dont l'origine est incontestablement lésionnelle.

La question de l'étiologie n'est pas notre objectif; nous séparons nettement, au sein de l'anthropologie clinique, la question de l'étiologie (de l'origine) de celle de la compréhension (spécificité et homogénéité, unicité et autonomie) des troubles; autrement dit encore nous séparons la question de l'*origination* (quel événement, biologique ou autre, a déclenché la maladie?) de celle de la *modélisation* (quelles sont la nature et la logique des troubles, leur cohérence et leur cohésion?).

Le concept d'*explication* (ou de *cause*) est à cet égard très ambigu: « expliquer » un trouble (par exemple l'autisme), est-ce en déterminer l'origine (génétique par exemple) ou en comprendre et formuler la logique (le type de processus ou mécanisme en cause, par exemple la « non-individuation » vs le « défaut de théorie de l'esprit », pour citer rapidement des conceptions respectivement psychanalytique et neuropsychologique)?

Si les deux questions sont souvent confondues et associées (on lie par exemple en général la compréhension en termes de défaut de théorie de l'esprit à une étiologie neurodéveloppementale et le défaut d'individuation à une origine psychogène), ce ne sont pourtant pas des questions de même ordre. Répondre précisément à la question étiologique (déterminer les gènes impliqués par exemple dans l'autisme) ne résoudrait en rien la question de la compréhension du mode relationnel autistique. Si l'on dissocie les deux questions, on peut envisager qu'une modélisation de conception psychanalytique, par exemple, dissociée donc d'une position étiologique, pourrait très bien rendre compte de la compréhension d'un syndrome pourtant d'origine neurologique, et inversement.

La confusion de ces deux points de vue nous semble réaliser actuellement un réel obstacle épistémologique. Pourtant, leur distinction initiale chez Freud (même s'il les a aussi plus ou moins et irrégulièrement confondus) lui a permis d'affirmer à juste titre que l'aphasie était une « maladie psychique »

(Freud 1888), psychique au sens justement non pas d'une *origine* psychologique mais d'un trouble qui concerne des processus mentaux non élémentaires, qui ne sont pas de l'ordre de la sensori-motricité. « Psychique » ici ne vise donc pas une étiologie mais bien la nature des processus en cause, la compréhension des déficits : il ne s'agit pas, contrairement à ce que pensaient d'autres auteurs de son époque, d'un trouble de nature sensorielle ni motrice, mais de l'atteinte de processus d'une autre nature, abstraite, langagière (et la suite lui a donné raison).

Nous avons argumenté ailleurs (de Guibert 2004) en quoi il était dommage que la linguistique ait abandonné le champ de la clinique à la neuropsychologie cognitive, dans la mesure où la linguistique était apte peut-être à fournir des modélisations au moins aussi appropriées que les modèles cognitifs, sur les aphasies notamment. On pourrait aussi développer l'argument qu'il est dommage que la psychopathologie psychanalytique, au nom d'un clivage de position sur l'étiologie, délaisse le champ de la clinique neurologique : les modèles psychanalytiques, pour partie et au même titre que les modèles linguistiques, pourraient peut-être aider à mieux rendre compte de certains tableaux d'origine neurologique.

### **Le syndrome de « trouble sémantique » : historique**

L'émergence du syndrome est à la fois théorique et clinique. En 1972, Tulving distingue, d'un point de vue théorique, les « mémoires » dites épisodique et sémantique. Selon cet auteur, la « mémoire épisodique » concerne des événements personnellement vécus, autobiographiques, localisés dans le temps et l'espace (et l'on pourrait ajouter : dans un certain entourage), qui sont donc situés dans leur contexte spatio-temporel et environnemental d'acquisition. La « mémoire sémantique » concerne elle les mots, faits, concepts, connaissances sur le monde qui sont indépendants d'un contexte spatio-temporel autobiographique.

D'un point de vue clinique, la « mémoire épisodique » est atteinte dans les troubles mnésiques dits épisodiques ou temporo-hippocampiques tels qu'ils peuvent se manifester par exemple au début de la maladie d'Alzheimer (avec les symptômes classiques que sont la désorientation temporo-spatiale, les fausses reconnaissances de personnes, et l'oubli à mesure). Et c'est Warrington (1975) qui a initialement décrit la configuration clinique inverse d'une « atteinte sélective de la mémoire sémantique » (avec donc préservation de la mémoire épisodique).

D'autres auteurs ont progressivement déterminé le « profil » pathognomonique du syndrome : de Renzi *et al.* (1987) énumèrent certaines caractéristiques spécifiques :

1. l'appauvrissement de la connaissance de la signification et des attributs des mots et de leur référents, coexistant avec une préservation des règles grammatico-syntaxiques et des capacités perceptives ;

2. l'amnésie pour le stock du bagage culturel des membres d'une communauté;
3. le rappel intact des épisodes ayant une qualité autobiographique;
4. l'échec des apprentissages verbal et visuel lorsqu'ils impliquent une connaissance sémantique;
5. la performance conservée aux tâches dites « intellectuelles ».

Hodges *et al.* (1992) ajoutent à ces caractéristiques des difficultés de lecture et d'écriture réalisant « une dyslexie et une agraphie » qualifiées « de surface »; il s'agit d'une difficulté pour l'orthographe d'usage avec régularisation « phono-graphique » des mots dits irréguliers.

Un autre symptôme est essentiel et fournit un indice diagnostique spécifique ainsi qu'une clé pour la compréhension du syndrome. Il est régulièrement décrit, sous diverses modalités, par de nombreux auteurs (de Renzi *et al.* 1987, Snowden *et al.* 1994, Graham *et al.* 1997, entre autres), et est particulièrement mis en avant par A. Duval-Gombert (1992) et O. Sabouraud (1995) (cf. aussi Belliard *et al.* 1998 et 2001); il s'agit de l'autocentration caractéristique et souvent spectaculaire de ces patients, ceux-ci ne pouvant manifester et reconnaître que ce qui est directement fiable à leur expérience vécue individuelle, à leur situation immédiate, proche et récente.

Par exemple, la patiente dont nous présentons l'observation détaillée ensuite, outre qu'elle n'exprime que des préoccupations individuelles liées à sa situation immédiate et qu'elle manifeste dans sa relation aux autres un « égocentrisme » généralisé et une incompréhension de ce qui lui est demandé, n'évoque et ne comprend que ce qu'elle peut relier à son propre vécu: un wagon de chemin de fer devient « le mobil-home dans lequel sa belle-sœur a été en vacances »; un violon est « la guitare dont son fils joue »; la locomotive est « un moyen de transporter les patates » (selon le fait que son fils a effectivement récemment ramené des pommes de terre par le train); la carte de France n'est pas identifiée comme telle bien que la patiente puisse localiser, mais uniquement, sa ville et celles de sa famille, repérées lors de la météo télévisée; elle ne peut nommer ni rien dire sur le Président de la République actuel sauf que « elle, elle n'a pas voté pour lui », etc.

Du point de vue étiologique, le syndrome de « trouble sémantique » a des origines variées. Il a d'abord, et le plus souvent, été décrit dans le cadre d'atrophies corticales progressives (Warrington 1975, Schwarz *et al.* 1979, Basso *et al.* 1988, Snowden *et al.* 1989, Hodges *et al.* 1992, Goldblum *et al.* 1994), où il se distingue anatomo-cliniquement des autres atrophies focales progressives, notamment de l'aphasie progressive primaire *stricto sensu* et de l'amnésie progressive pure, et réalisant donc un « trouble sémantique progressif » (Didic *et al.* 1999). Dans le cadre de cette étiologie dégénérative, c'est le terme de « démence sémantique » avancé par Snowden *et al.* (1989) qui a prévalu. Du point de vue anatomique, l'atrophie corticale concerne préférentiellement les lobes temporaux, particulièrement dans leurs parties antérieure et inférieure,

de manière uni ou bi-latérale, avec préservation relative des régions cérébrales dont la lésion semble par contre responsable de l'amnésie épisodique (lobe temporal interne, hippocampe).

Par ailleurs, le déficit sémantique a été observé dans le cadre de l'encéphalite herpétique (Warrington and Shallice 1984, de Renzi *et al.* 1987, Pietrini *et al.* 1988, Sartori and Job 1988). Les cas de déficit sémantique sélectif n'apparaissant pas dans le contexte d'une lésion progressive ou extensive sont plus rares. A notre connaissance, il a été observé à la suite de lésions traumatiques (Grossi *et al.* 1988, Markowitsch *et al.* 1999), ou ischémiques (cas n° 2 de Dussaux *et al.* 1998), d'opération d'un méningiome (Yasuda *et al.* 1997), d'exérèses d'anévrismes sylvians (cas n° 1 de Dussaux *et al.* 1998).

Ce trouble se distingue nettement d'autres troubles connus en clinique neurologique bien qu'ils aient parfois été régulièrement confondus. Il se distingue des aphasies, notamment, dans le cadre étiologique des atrophies progressives, de l'aphasie progressive où ce sont les processus structuraux de la grammaticalité formelle qui sont sélectivement atteints (phonologie, sémio-logie, taxinomie ou segmentation dans les troubles de type Wernicke ou Broca, morphologie et syntaxe dans les termes habituels). Il se distingue nettement aussi de l'amnésie classique (« épisodique ») caractéristique du début de la maladie d'Alzheimer, avec la difficulté du patient, au contraire justement du « trouble sémantique », à situer le lieu, le moment et l'entourage et ce qui concerne des épisodes datés et situés. Il ne s'agit pas non plus d'agnosie (associative), bien qu'une première description de Taylor et Warrington en 1971 du déficit sémantique se soit faite sous les termes de l'agnosie.

### Préalable hypothétique

Les symptômes principaux du trouble ont donc été relevés et regroupés; un ensemble spécifique et autonome de symptômes a été progressivement dégagé et est régulièrement confirmé par d'autres observations. Ce regroupement de symptômes coexistants et réguliers, s'il permet la plupart du temps de reconnaître le trouble et de le nommer, ne permet pour autant pas de le comprendre et de le modéliser, d'en saisir la nature et la logique.

La neuropsychologie cognitive analyse le trouble comme un déficit de la « mémoire sémantique », cette mémoire concernant les savoirs (mots, notions, etc.) indépendants de l'autobiographie et non situés dans le temps et l'espace (ou l'entourage). Cette mémoire sémantique est considérée comme une mémoire décontextualisée par rapport aux épisodes vécus de l'individu et aux contextes particuliers d'apprentissage.

Si cette conception rend compte des performances dites mnésiques (prévalence de la mémoire épisodique pour les événements biographiques vécus, en tout cas récents, et défaut de mémoire sémantique pour le savoir non autobiographique et non contextuel), elle rend par contre difficilement compte, selon nous, des modalités relationnelles singulières pourtant régulièrement

décrites, notamment cette autocentration caractéristique qui n'est pas seulement une autocentration « cognitive », qui ne concerne pas que le langage, la perception, les notions didactiques, le vocabulaire, etc., mais qui est aussi une autocentration *comportementale et relationnelle* (Duval 1992).

Non seulement les patients ne se souviennent et ne reconnaissent que ce qu'ils peuvent rapporter à leur situation vécue, mais ils agissent, comprennent et interpellent également comme s'ils étaient, non pas seuls, mais incapables d'appréhender l'existence du point de vue d'autrui, d'un point de vue distinct du leur. Ce n'est pas que ces patients *refusent* de prendre en compte le point de vue d'autrui (ce qui suppose de pouvoir en poser l'existence); ils semblent ne plus pouvoir justement en *poser l'existence et la possibilité mêmes*. Tout se passe comme s'ils avaient perdu la possibilité de « l'altérité », la capacité de pouvoir se décentrer et s'abstraire de leur propre situation vécue individuelle.

Ce n'est pas notre rôle de développer ce que le modèle psychanalytique – entendu ici au sens non de technique thérapeutique mais de métapsychologie selon le terme de Freud, de modélisation de l'appareil psychique ou mental, modélisation mise à l'épreuve dans les dissociations cliniques – pourrait apporter à la compréhension de ce qui est en jeu dans le « trouble sémantique ». Les concepts de division ou d'excentration du sujet, par exemple, pourraient être rapportées à ce type de trouble<sup>1</sup>.

C'est en tout cas la dimension mentale de l'altérité qui est touchée, et non la possibilité d'avoir des interactions concrètes avec d'autres individus. Ces patients sont sensibles à la présence et à l'influence des autres personnes; mais ces personnes, parce que le patient lui-même n'a plus « en lui » cette possibilité d'être autrement, ne semblent plus avoir de dimension d'altérité, de différence personnelle et sociale.

Au sein de l'anthropologique clinique, et pour les besoins de cet article, nous distinguerons rapidement ici entre deux processus normaux présents dans la relation et l'interlocution :

- Le premier est la capacité de se situer, la *situation vécue*: ce processus normal pose la présence et l'influence d'un sujet situé au centre du moment, du lieu, de l'entourage. Ce mode de présence aut centré (le sujet est le point de perspective du temps, de l'espace et de l'entourage) est conçu comme une organisation du temps, de l'espace, du milieu ou environnement (et donc permettant de se « déplacer » dans ce temps, cet espace, cet entourage, en s'y repérant notamment). Nous pensons que ce processus est altéré dans « l'amnésie » classique temporo-hippocampique (épisode) où se manifeste notamment la désorientation (spatiale, temporelle – d'où les phéno-

1. Si le sujet fonde la possibilité de son existence et de sa relation aux autres sur sa propre « division » ou « excentration » par rapport à lui-même et son existence individuelle, alors c'est de cela qu'il s'agit dans le « trouble sémantique »: le sujet ici coïncide avec lui-même et ne peut plus se décentrer ou s'extraire de sa propre situation vécue.

mènes amnésiques –, ainsi que la désorientation dans l’entourage, la méprise des personnes dans les personnes familières).

- Le second processus, nommé ici *altérité* ou décentration, constitue une possibilité d’abstraction ou de détachement par rapport au sujet de la situation, d’où la possibilité de poser, en soi d’abord, la possibilité d’une diversité de « points de vue », d’une existence sociale. C’est cela qui nous semble altéré dans le « trouble sémantique », avec le phénomène compensatoire en excès de l’autocentration, de la prégnance *de la situation vécue* (du temps, de l’espace et de l’entourage immédiats du patient), cette expérience individuelle devenant la seule référence possible.

### Présentation clinique

M<sup>me</sup> A., 71 ans, sans antécédents particuliers, est hospitalisée suite à une chute dans l’escalier <sup>2</sup>. L’observation s’étend sur 18 mois, 3 entretiens ayant eu lieu pendant l’hospitalisation et 2 entretiens après le retour au domicile.

La présentation clinique est centrée sur l’autocentration se manifestant dans les domaines de la langue (vocabulaire, usage sémantique, récit), du savoir et des modalités relationnelles. D’autres domaines – perceptif, gestuel, langagier, attentionnel et exécutif – ont fait aussi l’objet d’observations qui ne sont pas détaillées ici et qui ne révèlent pas d’anomalies spécifiques autres que l’autocentration. Seule la capacité préservée de se situer (orientation, remémoration autobiographique) est rapportée pour la contraster avec les difficultés pour tout ce qui n’est lié à l’expérience individuelle directe.

À l’entrée dans le service, M<sup>me</sup> A. est, normalement consciente, orientée et non confuse. Trois choses sont notables d’emblée :

1. M<sup>me</sup> A. exprime un déni étonnant et inhabituel : elle refuse d’admettre qu’elle ait chuté dans l’escalier, refuse les informations médicales qui lui sont données, ne comprend pas la raison de sa présence dans le service ou des examens.

2. Cette observation a été faite dans le cadre d’un service de neurologie (Dr A. Furby, CH Pontivy). Du point de vue neurologique la patiente, suite à cette chute avec brève perte de connaissance et vomissements, présente à l’entrée une attitude en chien de fusil et se plaint d’une céphalée intense. Il y a une photophobie, une raideur méningée et une absence de déficit sensoriel ou moteur. Le scanner cérébral montre un hématome sous-dural fronto-pariétal gauche, avec effet de masse et effacement des sillons au niveau de la corne ventrale gauche. La lésion comme le trouble « sémantique » seront régressifs, partiellement en tout cas pour le second. Cette patiente est donc apparemment originale du point de vue étiologique puisque la localisation visible à l’imagerie cérébrale est non pas temporale antérieure comme il est habituel, mais fronto-pariétale gauche. Il s’agit d’un des rares cas décrits suite à une lésion d’origine traumatique et il a été, partiellement en tout cas, régressif. De ce point de vue étiologique qui n’est pas de notre ressort, il n’est pas totalement exclu que le traumatisme ait pu décompenser temporairement un processus dégénératif sous-jacent.

2. Elle tient des propos répétitifs sur ses propres préoccupations, personnelles et familiales, actuelles ou récentes.
3. Elle manifeste une incompréhension inhabituelle de ce qui lui est demandé, notamment au cours des entretiens.

- Le déni de la chute et du problème médical

Dès le début, la patiente nie sa chute et refuse d'accepter les explications qu'on lui donne sur une lésion cérébrale probable; elle veut rentrer chez elle: « *Je suis jamais tombée dans l'escalier, le SAMU est pas venu; mon mari tombait lui dans l'escalier parce que je cirais trop, mais pas moi, non. Je n'ai pas de caillot dans la tête ou je sais pas quoi* ». Ce déni cèdera apparemment peu à peu face aux confirmations *de ses propres enfants*, mais elle-même n'y croira jamais tout à fait: « *On raconte que je suis tombée, mais moi je sais pas, je dis après eux* » [« Vous leur faites confiance? »] « *Oui peut-être, je sais pas, "il paraît que" comme on dit...* »; plus tard, elle continue à dire qu'elle « *n'a pas glissé dans l'escalier; que vu là où on l'a retrouvée, c'était trop loin de l'escalier, qu'elle a été ouvrir la porte de la cuisine et qu'elle est tombée par terre* »...

Le point crucial ici semble être que M<sup>me</sup> A. n'a pas vécu elle-même les suites directes de cette chute (il y a eu une perte de connaissance) et qu'elle ne se souvient pas du moment de la chute lui-même (ce qui correspond à une « amnésie post-traumatique » habituelle). Par ailleurs, rien de ce qu'elle a effectivement vécu et dont elle se rappelle n'est jamais nié ultérieurement par M<sup>me</sup> A. Mais cet événement-là – la chute, et ce qui la précède et la suit immédiatement –, ne fait pas partie de son expérience vécue et mémorable; donc, littéralement, *il n'existe pas*. Et – c'est là ce qui est particulier – elle ne peut attribuer de l'existence à ce que les autres lui disent mais qui ne correspond pas à ce dont elle se souvient elle-même. Qu'elle ait oublié l'épisode lui-même n'est pas problématique; ce qui est particulier, c'est que le témoignage ou l'opinion d'autrui sur ce qui s'est passé n'est pas intégrable; un événement qu'elle n'a pas directement vécu, et qui lui est rapporté, n'existe pas.

- Des préoccupations spontanées exclusivement autocentrées

Pendant l'hospitalisation, le déni actif de la chute et de la lésion, les examens qu'elle subit, sa céphalée, les propos sur sa famille et sa vie, les revendications des raisons qu'elle a de retourner chez elle, sont les seuls sujets qu'elle aborde spontanément et ces préoccupations et revendications persévèrent de manière inlassable au cours des entretiens.

Lors du retour au domicile, selon sa fille, M<sup>me</sup> A. est inhabituellement devenue agressive envers son entourage dont elle ne se soucie plus et qu'elle ne comprend plus. D'ordinaire femme de caractère, elle est devenue surtout « égocentrique », ne parlant et ne se souciant que d'elle, évoquant toujours les mêmes événements, notamment ceux relatifs à son hospitalisation. Elle ne demande plus de nouvelles de la famille. Elle fait des critiques perpétuelles à sa fille restée une semaine pour s'occuper d'elle, ne semblant pas accepter sa

manière de faire (« *Il faut pas mettre les volets comme ça; C'est pas la bonne huile pour cuire; C'est pas assez cuit* »). Elle est agressive même envers son chien (« *Son chien qu'elle adorait, il prenait des coups, il ne fallait pas qu'il bouge* ») ou envers ses amis et voisins, à qui elle ne parle plus qu'à peine. Elle « *s'énervait toute seule, parlait très vite; on ne pouvait rien placer, on se taisait* ». Une de ses filles a essayé de s'opposer, M<sup>me</sup> A. a répliqué: « *Vous attendez tous l'héritage, vous attendez tous que je crève!* ».

Si ces observations, prises une à une, ne sont pas en soi particulières ni surprenantes, c'est la *systématicité* de l'autocentration et de l'absence d'appréhension possible de points de vue distincts de ce qu'elle vit ou a vécu elle-même qui est intéressante, que ce soit donc durant l'hospitalisation avec les soignants ou chez elle avec son entourage. Cette autocentration relationnelle, « existentielle », va se retrouver dans tous les autres domaines.

#### • Des difficultés de compréhension particulières

Tous les entretiens avec M<sup>me</sup> A. sont difficiles et inhabituels en raison des problèmes particuliers de compréhension de la situation d'examen, des exercices proposés, qui rendent un examen classique impossible. Il ne s'agit pas de trouble aphasique (syntaxe et lexique sont maîtrisés tant que les mots sont reconnus; il n'y a aucune paraphasie ni verbale ni phonologique); il ne s'agit pas non plus de confusion (il n'y a pas non plus de confabulations, d'interférences, de désorientation et d'oubli à mesure des consignes). M<sup>me</sup> A. nous reconnaît d'un entretien à l'autre et se souvient de ce que l'on a fait.

Le problème de compréhension se révèle principalement à propos de ce que *je* lui propose et si ce n'est pas en rapport direct avec sa situation individuelle (l'hospitalisation, sa famille, sa biographie). En voici quelques exemples anecdotiques à propos de questions simples qui constituent normalement seulement des préalables d'évaluation: [« Est-ce que vous pouvez répéter les trois mots: citron, clef, ballon? »]: « *Un citron? J'en ai à la maison oui, mais pas ici, j'aime pas trop...* » [La patiente continuant à parler sur ce mode, je reprends la question initiale: « Quels sont les trois mots que j'ai donnés? »]: « *Les trois qui sont nés!?, ma fille a deux gars, et j'en ai un qui est au Canada...* » [« Non les trois mots que j'ai dit? »]: « *Il y avait clef, c'est pour les portes, j'en ai, pour ma maison, moi quand je...* », etc. La suite, du même type, montre que les trois mots sont bien retenus et évocables, même quinze minutes plus tard; c'est la consigne elle-même qui reste inaccessible.

[Evocation des élections récentes: « Qui est Président de la République actuellement? »]: « *Ah moi j'ai pas voté pour le président, non!* » [« Comment il s'appelle? »]: « *... en tout cas moi j'ai pas voté pour lui!* ». [« Et les autres candidats, comment ils s'appellent? »]: « *... moi j'ai voté blanc, je vais pas voter Le Pen, ça non, il gueule tout le temps* ». [« Mais les noms des candidats? »]: « *moi j'ai toujours voté les mêmes* », etc. Le nom du Président, de fait, ne sera jamais dit, ni quoi que ce soit des élections qui ne soit pas quelque chose qu'elle ait dit ou fait elle-même.

[Répétition d'une phrase: « Il n'y a pas de mais ni de si ni de et »]: « *Ab si! il faut mettre les si, les et et les mais, ça sert!* ». [« Oui, mais est ce que vous pouvez répéter la phrase, même si elle est bizarre? »]: « *La phrase n'est pas bizarre, il les faut ces mots, ceux-là c'est souvent qu'on les dit et les écrit, il en faut...* ». La question est considérée donc comme une affirmation à laquelle il lui est demandé de donner son avis; pas comme un simple exercice de répétition. Ce que demande et attend le clinicien n'est pas saisi.

M<sup>me</sup> A. ne peut prendre le « rôle » du patient ni appréhender réciproquement le « rôle » des soignants (ni celui de « mère » par rapport à sa « fille », ou de « voisine » par rapport au « voisin », etc.). Ce type de patient montre à quel point un entretien est abstrait du point de vue social, de ce qui est (implicitement ou non) demandé et attendu par chacun des protagonistes. Ce type d'abstraction-là, qui tient à l'identité sociale des personnes et non à leurs particularités subjectives et biographiques, semble inaccessible à M<sup>me</sup> A.: il n'y a ni patiente, ni clinicien.

M<sup>me</sup> A. semble donc devenue inaccessible à toute prise en compte de l'opinion et de la demande d'autrui. Dès lors, l'échange bute sans cesse sur ce type de relation particulier où la patiente ne peut pas « s'absenter » de ce qu'elle est pour entrer dans les attendus, les demandes et les points de vue d'autrui.

La suite de l'observation, après avoir précisé la possibilité pour M<sup>me</sup> A. de se situer dans le temps, l'espace et l'entourage (absence « d'amnésie épisodique »), présente ce défaut d'altérité et cette autocentration complémentaire dans les domaines de la langue (vocabulaire, usage sémantique), du savoir et du récit.

- Intégrité de la situation (orientation et « mémoire épisodique »)

M<sup>me</sup> A. n'aura jamais aucun problème pour s'orienter dans le temps, l'espace et l'entourage. Tout ce qu'elle rapporte de sa biographie est exact et précis: par exemple, elle a 7 petits-enfants, « *9 avec les greffés, 4 enfants dont une divorcée, une rouquine, un qui est au Canada, un gars qui a une connaissance* », etc. Elle peut donner sans problème la date de naissance de son mari, décédé il y a vingt ans, la date de leur mariage, les dates de naissance et âges de ses enfants, de ses 7 petits-enfants et même de ses gendres et belles-filles... Elle peut préciser depuis quand elle est grand-mère, etc.

Concernant les événements récents, elle signale par exemple qu'« *un neveu avait 58 ans hier, un autre avait 37 ans avant-hier... J'oublie jamais un anniversaire* ». Pour donner d'autres exemples rapides, elle rappelle spontanément un jour, au moment où je pars, que je n'ai pas repris la gomme que j'avais cachée en début d'entretien (et que moi j'avais oubliée...) et indique l'endroit. Ce même jour, un aumônier est passé une heure avant, puis sa fille, et elle se souvient précisément des deux visites.

Les épreuves classiques de rappels différés ne montrent pas de problème intrinsèque de rappel<sup>3</sup>; les événements sont incorporés, intégrés et réévoquables, le rappel étant surtout marqué par l'autocentration et l'impossibilité de « comprendre » les consignes, M<sup>me</sup> A. les rapportant systématiquement à des

préoccupations familiales. Par rapport aux personnes du service, elle peut généralement dire si elle a déjà rencontré quelqu'un ou pas, se souvient d'avoir éventuellement vu quelqu'un, y compris où et quand, si la rencontre a lieu dans le contexte habituel. Par contre, elle reste en général incapable de les nommer en leur absence (concernant le nom du médecin, qu'elle ne retient pas, elle dit: « *je ne sais pas, ce n'est pas le mien* »...).

#### • Dénominations

Il s'agit de dénommer les images ou objets qu'on lui montre. M<sup>me</sup> A. manifeste les difficultés classiques du trouble dit « sémantique »: parmi des réponses adéquates, il y a des approximations dans la reconnaissance des items (« *pomme* » pour [orange] par exemple), des reconnaissances génériques (« *oiseau* » pour [pingouin] par exemple), des absences de reconnaissance avec l'affirmation que des items n'ont jamais été connus, ni vus ni rencontrés (« *je ne sais pas, je n'ai jamais vu ça, je ne connais pas* » pour [le castor] par exemple).

Au-delà d'un inventaire des erreurs, et que les réponses soient celles attendues ou pas, le point central est la référence quasi systématique qu'elle fait à elle-même, à ce qui se rapporte à sa propre situation, sorte d'autoréférence obligée qui explique à la fois les réponses adéquates (elle peut dans ce cas référer à sa situation proche), les approximations (elle substitue à un item quelque chose de son vécu immédiat qui a des points communs) ou l'impossibilité de reconnaissance (elle ne peut rapporter à ce moment-là l'item à une expérience directement vécue).

S'y ajoute, en cas de réponse approximative que l'observateur « conteste », la persistance systématique dans son point de vue et la remise en cause du matériel.

#### Premier examen:

En voyant les images, elle dit d'emblée: « *je connais pas les cartes, moi, j'y joue jamais* ». Déjà dans cette manière d'appréhender le test, elle l'identifie comme un « jeu de cartes », et n'entre pas dans la consigne et le rôle implicite demandés par le clinicien – ce qui ne pose aucun problème à d'autres types de patients qui identifient bien le test comme une épreuve destinée à évaluer la « mémoire » ou « le langage », etc., c'est-à-dire qui envisagent d'une manière ou d'une autre *le point de vue du clinicien, de l'autre personne*.

[écrou]: « *je sais pas, ça se mange pas... , un anneau ?* »

[casque]: « *je sais pas...* » [« ça sert pour la moto »]: « *ah un casque, mon fils avait ça* »

3. L'épreuve dite de rappel différé consiste, après un apprentissage (par exemple de quelques mots ou images hétéroclites), dont on facilite éventuellement le rappel immédiat avec des indices, à redemander ultérieurement, après d'autres activités, ce qui a été appris. Le fait classique dans l'amnésie épisodique est l'oubli à mesure de ce qui a été appris dès que l'on passe à autre chose, avec des interférences mnésiques dans les rappels différés.

[moissonneuse]: « *on a travaillé avec ça, une faucheuse ou une lieuse* »

[dindon]: « *un dindon, ça je connais* »

[une balançoire-trapèze]: « *pour tenir une barre, je sais pas* » [« un jeu pour les enfants »]: « *oh ça fait longtemps qu'il n'y a plus d'enfants à jouer chez moi!* »

[chaîne hifi]: « *un appareil photo* »

[artichaut]: « *un artichaut ça se mange avec une vinaigrette* »

[wagon sur rail]: « *oui, c'est comme une maison, ma belle-sœur a été dedans pour les vacances, comment c'est déjà... un mobil-home!* »

[rhinocéros]: « *je sais pas le nom, c'est pas une belle bête... j'ai vu ça à la télé* »

[« une girafe? »]: « *non, ça a pas un long cou* » [« un hippopotame? »]: « *oui peut-être* ».

[violon]: « *une guitare, il y en a une chez moi, mon fils en jouait, et un autre joue de l'orgue* », etc.

#### Deuxième examen:

[malle]: « *une malle ou une boîte, mon mari en avait* »

[pingouin]: « *un oiseau* »

[chaîne hifi]: « *un appareil photo* »

[vélomoteur]: « *un vélo* »

[sifflet]: « *qu'est ce que c'est? Un enrouleur à papier?* »

[écrou]: « *une vis* »

[castor]: « *un écureuil* »

[rhinocéros]: « *j'ai oublié, un dromadaire?* » [« c'est une girafe? »]: « *non* »

[« un buffle? »]: « *non* » [« un rhinocéros? »]: « *oui peut-être plutôt* »

[âne]: « *une chèvre?* »

[dindon]: « *ah oui je connais, c'est celui qui fait la roue avec sa queue, comment c'est?* »

[autruche]: « *j'ai oublié, c'est pas un flamand rose?* »

#### Troisième examen:

[moissonneuse]: « *une moissonneuse* »

[écrou]: « *un boulon* »

[pingouin]: « *un manchot?* »

[ancre]: « *j'ai oublié ce que c'est* » [« ça sert à quoi? »]: « *je ne sais pas* » [« ç'a à voir avec un bateau »]: « *c'est possible, c'est pas un mât, pour attacher les cordes peut-être...* » [« une ancre? »]: « *je sais pas* » [« vous savez ce que c'est "une ancre"? »]: « *non* » [« qu'est ce que veut dire "jeter l'ancre" »? ]: « *je sais pas...* ».

[crocodile]: « *c'est dans l'eau... à moins que ce soit un lézard, mais on voit plus les lézards...* » [« un alligator? »]: « *je sais pas, je connais pas ça...* » [« un crocodile? »]: « *oui! c'est ça, j'en ai jamais vu de près* ».

[âne]: « *une biche...* » [« c'est de quelle couleur? »]: « *c'est marron ces bestioles... c'est pas un mouton, une genre de biquette, dans les bois* » [« c'est gris, là? »]: « *mais je sais pas le nom* » [« un âne? »]: « *ah oui... mais ça ressemble pas à un âne, les pattes sont trop longues, c'est une bête des forêts...* »

[dindon]: « *un paon* » [« vous êtes sûre? »]: « *c'est beau...* » [« on en trouve dans les basses-cours? »]: « *ah... j'ai oublié..., c'est pas un faisan, ça crie...* » [« un dindon? »]: (dubitative) « *ah oui...* ».

[autruche]: « *c'est pas un flamand rose? Pas un cygne... pas une pintade... je retiens pas* » [« une girafe? »]: « *non...* » [« c'est une autruche? »]: « *plutôt..., on trouve ça dans les basses-cours, ça crie aussi...* ».

[castor]: « *c'est pas un écureuil? un rat?* » [« on le trouve dans l'eau »]: ... [« un castor »]: « *j'ai jamais vu...* ». [« ça ne vous dit rien? »]: « *non... je connais pas...* »

[sifflet]: « *j'ai oublié le nom* » [« une flûte? »]: « *non...* » [« une corne? »]: « *je sais pas...* » [« c'est un sifflet »]: « *ah oui!? J'aurais pas dit, c'est plutôt quelque chose où on met du papier dedans, ça ressemble pas à un sifflet...* ».

Certaines réponses sont constantes ([chaîne-hifi] par exemple), d'autres non ([dindon], dénommé successivement « *dindon* »; « *celui qui fait la roue* »; « *paon* », ou [écrou]: successivement « *anneau* », « *vis* », « *boulon* » par exemple). En tout cas, les réponses erronées comme les réponses adéquates en apparence montrent la nécessité de référer directement à une expérience et un point de vue idiosyncrasique. Des études plus détaillées montrent que même quand les items sont adéquatement dénommés, la connaissance à propos de ces items est partielle et réduite à l'expérience directe subjective.

Pour prendre d'autres exemples ailleurs, le patient GP d'A. Charnallet (2001) a en apparence une difficulté massive de la « compréhension des mots »: « *Comment vous dites? Tabouret? Non je ne sais pas du tout ce que ça veut dire, je crois que je l'ai pas connu ce mot, on l'entend pas souvent... ou alors ça fait longtemps qu'on n'en a pas parlé. De toute façon, on peut pas connaître tous les mots* ». Mais sa connaissance surtout est réduite à ce qu'il en connaît dans son expérience quotidienne ou récente idiosyncrasique: il peut dénommer une lime à ongle en métal, similaire à la sienne, mais face à une lime à ongle en carton il répond: « *ça peut servir à limer la table* ». De même, la connaissance des rasoirs est limitée à son modèle de rasoir (de la même forme et de la même couleur); il ne peut identifier une pomme de terre parce que pour lui la pomme de terre c'est « *la rondelle jaune qu'il a dans son assiette* »; il sait « *qu'un chien a des poils, qu'il faut le sortir* », mais ignore complètement « *s'il peut avoir la rage ou s'il sait nager* », puisque contrairement au reste cela ne fait pas partie de l'expérience directe qu'il a avec son chien.

- Définitions de mots

[« Que signifie remonter? »]: « *la pente, aller plus haut, oui on dit ça* ». Remarque: l'expression « remonter la pente » dans l'usage a une autre signification en français. Mais M<sup>me</sup> A. est à côté de cet usage.

[empoigner]: « *je sais pas, prendre quelque chose, comme je travaille plus, j'ai plus d'activité alors; quand on a une activité, on est habitué à ces choses-là* », etc.

[employer]: « *prendre quelqu'un en charge? Il y a toutes sortes d'employés, je sais pas, justement je paye pour entretenir chez moi en ce moment... et je voudrais revenir chez moi* », etc.

[tabouret]: « *pour traire les vaches, pour s'asseoir, j'en ai chez moi* » [« Quelle différence avec une chaise? »]: « *la hauteur, la largeur..., la longueur peut-être?* » [« et avec un fauteuil? »]: « *j'en ai pas, je peux pas dire, je m'assois toujours sur une chaise, pour mon dos, j'en veux pas de fauteuil!* »

[locomotive]: « *ça va avec le train...* » [« Quelle est la différence? »]: « *on peut aller dedans aussi, mettre des affaires..., des pommes de terre* » [« Comment ça, des pommes de terre? »]: « *Ben oui mon gars il a mis des pommes de terre dedans quand il est rentré chez lui à Perpignan, il a pu les ramener comme ça...* ».

Comme pour la dénomination, les définitions se restreignent donc à l'expérience subjective, idiosyncrasique qu'en a M<sup>me</sup> A. Le « train », comme usage de mot et de concept, n'existe pas en soi, en dehors de sa situation vécue à elle: c'est le train qu'a pris récemment son fils et qui a servi à ramener les pommes de terre. Plus qu'un problème de mot ou de concept en soi, de lexique ou de sémantique, il faudrait préciser que c'est *l'usage* des mots et des concepts qui est particulier, et non le fonctionnement lexico-sémantique lui-même. Cette discussion dépasse le cadre de cet article; c'est en tout cas une des raisons pour lesquelles l'appellation de « trouble sémantique » pour cette pathologie nous semble inadéquate.

- Définitions d'expressions et de proverbes

[les murs ont des oreilles]: « *non, je sais pas... peut-être on fait un trou...* ».

[prêter main forte]: « *aller aider quelqu'un* ».

[c'est pas la mer à boire]: « *je sais plus... c'est pas pressé, ça peut attendre... ?* ».

[prendre au pied de la lettre]: « *je ne sais pas...* ».

[avoir l'estomac dans les talons]: « *avoir faim non?* ».

[une hirondelle ne fait pas le printemps]: « *non, mais elles sont là sans doute (à cette époque effectivement), je connais les hirondelles, je sais que quand elles rasent la terre...* ».

[l'habit ne fait pas le moine]: « *oui ça dépend comment on est habillé. Quelqu'un qui est bien habillé mais qui est pas sympa autrement... Tous les moines sont pas sympas...* ».

[avoir une main de fer]: « ... ?, *je ne sais pas, ça va pas du tout ensemble...!* ».

Ce qui s'avère dans la dénomination se manifeste donc de manière peut-être encore plus nette pour les proverbes et expressions figées dans l'usage (cela rejoignant l'orthographe dite d'usage, cf. *infra*): de ce point de vue de la langue (et non du langage, qui est efficient), c'est l'aspect socialisé des mots et syntagmes (ainsi que leurs acceptions sémantiques et des référents), leur réalité non subjective qui n'existe plus pour M<sup>me</sup> A. Plus généralement, c'est la totalité de l'usage, dont la langue est l'un des aspects, qui n'a plus d'existence décentrée, abstraite, pour M<sup>me</sup> A...

• Ecriture, ou orthographe d'usage?

Voici quelques exemples de dictée (il n'y a aucun accent ni point sur les i):

[J'habite dans ma maison]: *j abite dans ma maison*

[Le petit chat noir court après le grand chien]: *le Petit chat noir cour après le grand chat*

[Je vais, tu vas, nous allons, vous taperez, nous comprendrons]: *je vais, tu vat, nous allons, vous taperer, nous comprendrons*

[L'habitude]: *l'abitude*

[On a bien déjeuné]: *ont a bien dejeuner*

L'écriture se caractérise ici par un problème principalement des orthographes dites grammaticale et d'usage, proche de ce que l'on appelle parfois, du point de vue symptomatique, la « dysgraphie de surface ». Il s'agit, pour les « erreurs » d'usage (abite; abitude) d'une sorte de « régularisation ». L'orthographe d'usage constitue justement un « savoir » non référenciable à une situation autocentrée, décontextualisée; comme pour les mots, concepts, expressions figées, c'est l'usage social qui s'efface ici.

• Récits à partir d'images

Il s'agit de mettre dans l'ordre des images dispersées racontant une « histoire » et de raconter l'histoire.

Récit 1. [3 images: 1. Un ouvrier fait des fondations; 2. La charpente est montée; 3. La charpente est recouverte, il fait la peinture (ou le crépi) d'un mur]: « *C'est compliqué votre affaire, il y a beaucoup de choses à chercher...* ». Elle dispose 2, 3, 1. [« C'est quoi l'histoire? »]: « *c'est une cabane qu'il fait... Là* (elle montre 2) *c'est fini vous voyez* (montre la charpente montée, effectivement terminée); *là* (elle montre 3) *c'est commencé* (elle montre l'ouvrier en train de s'affairer sur le mur) ». Elle ne dit rien pour 1.

Suit un dialogue « de sourds », où la patiente, ne comprenant pas ce qui lui est demandé, change plusieurs fois l'ordre, et aborde une fois de plus le sujet de sa propre maison dont elle a fait le crépi elle-même. Bien que je lui présente et explique le scénario attendu, elle ne peut envisager ce scénario différent et persiste sans reprendre ma version :

[Je lui explique l'ordre 1, 2, 3, en lui « racontant » le scénario]: « *mais là* (elle montre 1, où l'ouvrier fait les fondations) *il fait aussi...! Et là* (elle montre 2, où l'ouvrier ne fait rien mais la charpente est montée) *regardez c'est monté! Et là* (elle montre 3 où il fait le crépi) *il a pas fini, donc c'est 3, 2! je sais pas ce que vous voulez, c'est des drôles d'histoires... »*.

Au lieu donc de construire un scénario pour les trois images, elle applique un critère de distinction: Sur l'image 2, l'ouvrier a terminé ce qu'il fait, la charpente en l'occurrence; effectivement il ne travaille pas; sur l'image 3, l'ouvrier n'a pas terminé; effectivement le travail sur le mur est en cours. Donc pour elle l'image 3 est *avant* l'image 2. Il semble que M<sup>me</sup> A. applique un principe chronologique avant / après, sans pouvoir prendre en compte qu'un événement *non terminé* (le crépi) puisse quand même avoir lieu *après un événement terminé* (la charpente).

Elle peut distinguer les images selon ce critère (travail fini ou pas) mais elle n'accède pas à une logique d'ensemble où les parties de la maison et les travaux (terminés ou en cours dans le moment de l'instantané qu'est l'image), doivent suivre un ordre *qu'on lui demande de reconstruire*.

Récit 2. [4 images: 1. un voleur masqué et armé vole un portefeuille à un passant; 2. un gendarme l'emmène en le tenant par le bras; 3. il est au tribunal devant le juge; 4. il est en prison, tenue rayée, barreaux à la fenêtre]: La patiente hésite, manipule. Quand l'ordre est 3, 2, 1, 4, je lui demande de raconter l'histoire:

(3, tribunal): « *là il est content, on dirait un bar, avec un homme derrière... »*

(4, prison): « *ici il y a un banc, il est assis »*

(2, arrestation): « *là ils sont tous les deux, on lui a mis un foulard sur la bouche pour qu'il crie pas »* [« pourquoi il ne doit pas crier? »]: « *je sais pas moi »*.

(1, racket): « *je sais pas ce qu'il fait là* (elle montre le portefeuille que le voleur sort de la poche du passant), *il lui remet une pancarte là, une insigne je crois »*. [« Et ça (pistolet), qu'est-ce que c'est? »]: « *ça c'est un pistolet... il met un carton, la pancarte, parce qu'il va lui tirer dessus et ça empêchera les plombs d'aller dans la poitrine... »* [« Mais pourquoi il va tirer?? »]: « *je sais pas moi!* »

(3, tribunal): [« Je vais vous aider, là c'est un procès »]: « *ah bon c'est pas un bar! Mais là il a une canne..., et là* (1, racket) *il met une insigne »*.

[« Quel est le rapport entre les quatre images? »]: « *Je sais pas. Ici (2, arrestation), ils sont bras dessus, bras dessous..., ici (4, prison), il est assis sur le banc, il a fini, relax...* ».

[Je lui mets les images dans l'ordre]: « *Ah bon il tire (1, racket) avant qu'ils aient bras dessus, bras dessous (2, arrestation)... ?! Moi je crois que là en premier (2, arrestation) ils sont bras dessus bras dessous, là (1, racket) il en a marre, il tire, avec l'insigne pour protéger!* ».

[Je lui explique les trois premières (qu'il s'agit d'un vol, d'une arrestation et d'un procès), elle ne peut deviner la dernière, elle ne comprend ni ne reprend l'histoire. Je lui demande pourquoi, dans l'histoire, il y a des barreaux à la fenêtre dans l'image de la prison]: « *Ça existe ça, si. Chez moi j'ai fait mettre des barreaux à la fenêtre du garage parce qu'un jour quelqu'un était entré* », etc.

[Je lui « raconte » toute l'histoire]: elle conteste de la même manière et persiste dans son opinion. Ma version ne semble pas pouvoir être prise en compte et « comprise » (et non pas simplement refusée).

Finalement la patiente ne pourra donc construire une histoire cohérente dont chaque image serait un épisode avec une ordination solidaire d'étapes dans un même scénario. Elle ne fait que décrire chaque image une par une, ou deux par deux, revenant de l'une à l'autre, changeant l'ordre (la disposition). L'abstraction de l'exercice proposé, consistant à se détacher de la présentation actuelle et située des images pour reconstruire une histoire fictive, qui ne la concerne pas directement, lui échappe. Elle revient soit au concret présent des images, soit à sa propre expérience.

Elle semble construire une histoire avec deux images (« *là il sont bras dessus... là il en a marre il tire, avec l'insigne pour protéger* »), mais sa version est incohérente, elle ne sait pas pourquoi, elle constate, sans origine, dénouement, ni issue qui aient une cohérence narrative. De plus, lui donner la « solution » (le récit le plus probable et le plus complet par rapport au matériel) est loin d'être facilitateur: elle persiste dans son point de vue et n'accède pas à la cohérence qui lui est proposée.

A cette épreuve apparaît donc aussi le trouble corrélatif à l'autocentration, c'est-à-dire l'incapacité à se décentrer abstraitement pour prendre part à un scénario « fictif », non individuel et non autocentré. Il semble donc illusoire, du point de vue de l'altérité, de séparer le problème « sémantique » (usage des mots, des sens et des référents) du problème du récit, de la cohérence narrative, qui est également problématique. La même explication semble pouvoir rendre compte de tous ces aspects symptomatiques.

- Récits à partir de textes

Un texte narrant une petite histoire avec un personnage, un début, un déroulement et une fin est lu. La patiente doit le restituer:

Récit 1. [Résumé du récit: on vole de l'argent à une femme à Paris; elle va au commissariat; l'agent fait une quête pour elle]: « *Ça c'est de la connerie ça, elle l'avait dépensé autrement son argent, et elle s'est dit: tiens! je vais dire qu'on me l'a volé et elle a fait la fête!* » [« Qu'est ce qui se passe dans cette histoire? »]: « *Elle a fait croire qu'elle avait perdu son porte-monnaie, moi je dis que ça raconte que c'est pas vrai, elle l'a pas perdu, c'est une histoire... Elle avait pas besoin de rester deux jours sans manger. Nous on avait la maison à payer avec un salaire..., nous on a mangé des patates* », etc. [« Cette histoire n'est pas vraie? »]: « *Elle est peut-être vraie... nous on n'avait pas d'argent, moi je fais la semaine avec un pain, mais laisser les enfants sans manger, ça c'est pas vrai* ». M<sup>me</sup> A. prend donc l'histoire pour elle-même, et conteste, en tout logique, qu'elle ait jamais laissé ses enfants sans manger...

Récit 2. [Résumé du récit: un camionneur se retrouve dans un fossé, est appelé à la CB]: « *Ça, ça peut arriver, c'est vrai, les gros camions qui cassent, c'est vite fait, après on voit les œufs dans le talus...* (il n'y a pas d'œufs dans cette histoire, c'est une situation à laquelle elle a effectivement assistée) » [« Que raconte l'histoire? »]: « *Y a quelque chose qui est arrivé... le mien (elle parle de son fils), à Perpignan, il a vu un accident, il est revenu et il s'est arrêté, c'était un 56* », etc.

Récit 3. [Résumé du récit: une jeune femme laisse son bébé dans la voiture en marche pour mettre une lettre à la poste. Un voleur vole la voiture. Un piéton découvre plus tard la voiture abandonnée avec le bébé]: « *Ça c'est des trucs qui arrivent, j'ai déjà lu ça...* » [« Qu'est-ce qui est arrivé? »]: « *Un autre aurait pu trouver le bébé et le prendre. Moi j'ai un petit-fils de cinq ans et demi qui va avec tout le monde, il sourit à tout le monde, il faut le tenir en laisse* » [« Comment dans cette histoire la mère a perdu le bébé? »]: « *En le laissant dans la voiture. Moi je le prendrais avec moi en faisant des courses. Mes petits enfants, etc. [...]. Je pense qu'on laisse trop faire les enfants maintenant* », etc. [« Comment finit l'histoire? »]: « *Ça peut mal finir, ou bien non, ça dépend...* ».

La restitution de l'histoire montre d'abord les mêmes caractéristiques que précédemment, à savoir une impossibilité d'accéder à la demande du clinicien et de se détacher de son expérience propre; il faut sans cesse expliciter l'épreuve, qu'elle ne peut justement considérer comme « épreuve ». De plus, M<sup>me</sup> A. considère directement que ces récits *la concernent*, qu'il s'agit d'elle-même; ces histoires ne pouvant que parler d'elle, elle ne peut éventuellement admettre ce qui s'y passe (mendier, laisser les enfants sans manger par exemple), puisque ça ne lui est jamais arrivé (elle a souffert sans mendier du manque d'argent, pour continuer sur l'exemple). Donc l'histoire n'est pas vraie, elle n'a pas vécu individuellement cette situation.

- Ordonnancement chronologique d'un script

Pour mettre en contraste avec les épreuves qui précèdent, on peut apparemment faire « disparaître » le problème si l'on propose un récit où la patiente puisse se mettre elle-même dans une situation réellement vécue et familière:

[La patiente dispose d'une série écrite et désordonnée d'actions qui sont des étapes d'une séquence, en l'occurrence un repas au restaurant: ouvrir la porte, regarder le menu, commander le plat, régler la note, manger, s'asseoir, se lever, prendre le café, fermer la porte, dire bonjour. La consigne est de mettre ces actions dans l'ordre.] Paradoxalement, si l'on compare aux récits précédents, la patiente effectue sans aucun problème ce qui est demandé. Le paradoxe est seulement apparent puisque, pour cette épreuve, M<sup>me</sup> A. peut facilement la rapporter à une expérience vécue contrairement aux récits en images ou aux récits lus, où les tentatives de référence à une situation biographique ne peuvent être que partielles. Elle peut dérouler ce qu'elle a fait quand elle a été au restaurant, alors qu'elle ne peut s'imaginer construisant sa maison (sauf pour le crêpi...), ou volant un passant, ou à Paris dans un commissariat... D'ailleurs, la patiente utilise la première personne: « *J'ouvre la porte d'abord, après il faut dire bonjour et on mange. Ah non, là il y a "regarder le menu", je regarde avant de manger* », etc.

Cette épreuve fait donc apparemment « disparaître » le trouble... L'exercice ici n'est plus personnellement ou narrativement « abstrait ». Contrairement aux récits précédents, M<sup>me</sup> A. fait directement appel à une expérience vécue. Cette possibilité d'une chronologie, d'un script, n'est donc pas du tout superposable à la possibilité d'un récit, d'un scénario, avec des personnages qui ont des positions différenciées et des liens et qui nouent ensemble une intrigue; le scénario n'est pas le script.

Dans le script, il suffit de pouvoir organiser temporellement (et spatialement) le déroulement, ce que peut faire M<sup>me</sup> A. C'est ce qui est difficile par contre, selon notre expérience, pour les patients souffrant d'une amnésie épisodique, avec la désorientation temporo-spatiale et la confusion de l'entourage qui les spécifient. À la limite chez M<sup>me</sup> A., la possibilité d'élaborer un script dans lequel elle est le point de perspective est prégnante et envahissante. Dans le scénario, il faut au contraire pouvoir envisager une diversité et une pluralité de points de vue, le sujet n'étant plus le seul point de perspective autour duquel le reste s'ordonne.

- Localisation géographique sur une carte de France

Ce qui est valable pour la dénomination, les proverbes, les récits, la relation en général, est vrai aussi pour les connaissances dites « didactiques », le savoir, dans ce qu'ils ont de non référencé à un vécu biographique temporellement et spatialement situé. Par exemple, la patiente peut dire qu'elle n'a pas voté pour le Président actuel et ne plus pouvoir nommer ou reconnaître son nom; de la même manière, elle ne peut nommer ni reconnaître le nom du médecin du service, alors qu'elle peut très bien préciser quand et où elle l'a vu les dernières fois.

L'orientation spatiale (organisée autour du sujet qui en est le centre), qui ne pose aucun problème à M<sup>me</sup> A., n'est pas la même chose que le savoir géographique (non auto-centré, socialisé), de la même façon que le script

(l'orientation temporelle organisée aussi autour du sujet) n'est pas la même chose que le récit ou le scénario :

[M<sup>me</sup> A. est confrontée à une carte de France « muette »] : « *c'est une carte ? ... de météo peut-être...* » [« Il s'agit de quel pays ? »] : « *je sais pas...* » [« USA, Italie, France ?... »] : « *je sais pas* » (et elle ajoute à la suite) : « *Paris est ici, la Bretagne ici, Perpignan ici* » (les localisations étant adéquates). [« Où est Cherbourg ? »] : elle montre vers Lyon [« Les Pyrénées ? »] : elle montre l'endroit adéquat et commente : « *À la météo, je regarde Perpignan. Et Paris, et la Bretagne* ». [« Où est l'Alsace ? »] : « *je ne sais pas* » [« La Normandie ? »] : elle montre l'est de Paris [« Le Massif Central ? »] : elle montre les Alpes ; [« Bordeaux ? »] : elle montre approximativement aux environs de Toulouse, etc.

Là encore donc, elle ne peut localiser que ce qu'elle regarde quotidiennement à la météo, là où elle habite ainsi que les membres de sa famille. Cette entité-là, la France, n'existe pas..., la géographie n'a aucune existence en dehors de sa propre situation immédiate et récente, contextualisée (rappelons que la notion de situation vécue inclut tout ce dont elle a une expérience directe et, semble-t-il, récente).

Pour prendre d'autres exemples, la patiente LP de de Renzi *et al.* (1987), ne peut raconter d'un événement comme Tchernobyl que ce qu'elle en a vécu directement (« *il y a dû y avoir une explosion quelque part, avec de la pollution* », « *parce que les légumes que j'avais laissés sur la fenêtre ont souffert* »), ou n'identifier d'un personnage connu en Italie comme Garibaldi que le fait qu'il y a une rue Garibaldi dans sa ville. De la même manière, voici la description de la seconde Guerre mondiale par le patient d'A. Duval (1992) : « *c'était des Allemands. Je me rappelle parce que j'ai vu des Allemands se faire virer* ». De multiples questions et indices pour essayer de lui en faire dire plus n'auront aucun résultat.

## Conclusion

Nous avons voulu présenter ici une observation caractéristique, non exceptionnelle, d'un syndrome clinique isolé, nommé et analysé comme un « trouble de la mémoire sémantique » dans les recherches neuropsychologiques. Nous proposons, à la suite d'A. Duval (1992) et d'O. Sabouraud (1995), une analyse différente de ce syndrome, avec l'hypothèse qu'il s'agit d'un trouble de l'altérité – les problèmes d'*usage* lexicaux, sémantiques, référentiels, didactiques, narratifs, etc., étant des manifestations dans des domaines d'observation distincts de ce même déficit.

À notre avis, l'analyse du syndrome en termes de trouble de l'altérité nous paraît pouvoir permettre de réinterpréter tous les aspects pris en compte par l'analyse de type « mémoire sémantique » mais aussi, en plus, l'aspect qui paraît justement essentiel et constituer la cause plutôt qu'une conséquence : l'autocentration « existentielle » et relationnelle. Plus précisément, l'hypo-

thèse d'un défaut d'altérité, avec son corollaire qu'est l'autocentration situationnelle, nous paraît pouvoir rendre compte de l'ensemble des observations cliniques quel que soit le domaine d'observation considéré : relation, dénomination, définition de mots, définition de proverbes, récits, etc.

Dans tous les domaines présentés en effet, exceptés justement l'évocation de la biographie et le script, on observe la même incapacité à se détacher de l'expérience vécue et du « point de vue » subjectif lié à la situation immédiate, l'incapacité à entrer dans un rôle social et relationnel où il faut prendre un rôle (abstrait) différencié en même temps que donner un rôle tout aussi différencié et abstrait aux interlocuteurs. Cet aspect « négatif », en creux, est associé à l'aspect « positif », en relief qu'est l'autocentration prégnante tout au long des entretiens : la relation avec le clinicien ou les soignants (ou sa famille et ses voisins) n'est plus envisagée que comme une interaction où M<sup>me</sup> A. tient toujours le centre et est la référence, où elle ne peut saisir et manifester que ce qui la concerne directement.

L'altérité est définie ici comme difficulté à se décentrer ou s'abstraire de sa propre situation autobiographique vécue, récente, proche et familière (selon les trois paramètres du temps, de l'espace et de l'entourage). Logiquement, le trouble de l'altérité se manifeste donc par la prégnance d'une autocentration subjective, puisqu'à ce niveau l'existence et la relation ont le sujet comme point de perspective et de référence. Cela explique aussi que lorsque l'entretien a pour sujet M<sup>me</sup> A. elle-même (sa situation biographique proche), ou un simple script dont elle peut être le seul personnage et le personnage central dans une situation familière, l'entretien ne se heurte plus à ces difficultés de compréhension si particulières.

Le pendant inverse du trouble de l'altérité semble être réalisé par le déficit de la « mémoire épisodique » dans la terminologie neuropsychologique, autrement dit, dans notre propre terminologie et conception, par le trouble de la situation. Cette fois, dans ce syndrome, il y a désorientation (désorganisation, confusion) à la fois dans le temps, l'espace et l'entourage ; par contre, les patients sont toujours capables de tenir eux-mêmes, et d'attribuer aux interlocuteurs, des rôles ou points de vue différenciés. Pourrait-on dire même que le rôle abstrait prend cette fois le pas sur la situation, contrairement à ce qui se passe dans le « trouble sémantique » ?

Pour ne citer qu'un exemple, le patient désorienté, hospitalisé, peut très bien penser être « chez lui », et ne pas reconnaître le médecin qui fait la visite comme étant quelqu'un de « déjà vu », le même médecin que les autres jours, mais cherchera éventuellement à lui « payer l'apéritif » ou à lui régler la « consultation » comme à la maison, en se considérant donc bien comme le *patient d'un médecin*. Autrement dit, il est confus du point de vue de la situation (cela ne se passe pas à la maison) mais il tient et attribue bien des rôles différenciés, le patient et le médecin, et ce qu'ils font habituellement ensemble, même si le patient en question n'a aucune notion explicite d'une maladie précise.

Il semble donc qu'il y aurait intérêt à tenter d'opposer systématiquement les deux troubles non pas seulement du point de vue de la « mémoire » (« sémantique » *vs* « épisodique ») mais du point de vue de l'absence ou de la présence de l'altérité et de la situation dans le mode « existentiel » et relationnel.

### Références bibliographiques

- BASSO Anna, CAPITANI Erminio and LAIACONA Marcella, 1988, "Progressive language impairment without dementia: a case with category-specific semantic defect", *Journal of Neurology Neurosurgery and Psychiatry* 51: 1201-1207.
- BEAUD Laurence et DE GUIBERT Clément, 2005, « La pathologie comme seule "exception qui confirme la règle" ? », communication au Colloque international sur l'exception, Paris, mai 2003, à paraître dans *Faits de langue* 25.
- BELLIARD Serge, DUVAL-GOMBERT Attie, COQUET Michel, LEBLAY V., SABOURAUD Olivier, CECCALDI Mathieu et PONCET Michel, 1998, « La démence sémantique : à propos de sept cas », in GELY-NARGEOT Marie-Christine, RITCHIE Karen et TOUCHON Jacques (éds), *Actualités sur la maladie d'Alzheimer et les syndromes apparentés*, Marseille, Solal: 429-435.
- BELLIARD Serge, PERRON Melisa, ROUYER F., GOLFIER V., SARTORI E. et EDAN G., 2001, « L'égocentricité cognitive et comportementale dans la démence sémantique : tentative d'explication anatomo-fonctionnelle », *Revue Neurologique* 10: 53-54.
- CHARNALLET Annick, 2001, « Etude d'un cas de démence sémantique », in AUBIN Ghislaine, BELIN Catherine, DAVID Danielle et DE PARTZ Marie-Pierre (éds), *Actualités en pathologie du langage et de la communication*, Marseille, Solal: 131-150.
- DIDIC Mira, FELICIAN Olivier, CECCALDI Mathieu et PONCET Michel, 1999, « Les atrophies corticales focales progressives », *Revue Neurologique* 155: 73-89.
- DUSSAUX P., BRION F., PLAS J., JEANNEAU A. et BRION S., 1998, « Lésions temporales extra-hippocampiques et altération des connaissances didactiques (mémoire explicite sémantique) », *Revue Neurologique* 154: 675-680.
- DUVAL-GOMBERT Attie, 1992, *Des lieux communs et des idées reçues*, Thèse d'habilitation, Rennes, Université de Haute Bretagne.
- FREUD Sigmund, [1888] (1891) 1983, « L'aphasie », *Contribution à la conception des aphasies*, Paris, PUF.
- GAGNEPAIN Jean (éd.), 1994, *Pour une linguistique clinique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- GOLDBLUM M. C., CHANOINE V., RODENTHAL V. et PONCET Michel, 1994, « Les noms et les choses : étude comparative de deux cas d'anomie progressive », *Revue de Neuropsychologie* 4: 187-221.
- GRAHAM Kim S., LAMBON RALPH Matthew and HODGES John R., 1997, "Determining the impact of autobiographical experience on 'meaning': new insights from investigating sports-related vocabulary and knowledge in two cases with semantic dementia", *Cognitive Neuropsychology* 14: 801-837.

- GROSSI D., TROJANO L., GRASSO A. and ORSINI A., 1988, "Selective 'semantic amnesia' after closed head injury", *Cortex* 24: 457-464.
- DE GUIBERT Clément, 2004, « Saussure, Freud, l'aphasie: d'un point de rencontre à la linguistique clinique », *Marges linguistiques* 7-8 (<http://marges-linguistiques.com>).
- GUYARD Hubert, 1994, « Le test du test: Pour une linguistique expérimentale », in GAGNEPAIN Jean (éd.).
- GUYARD Hubert, 1999, « Introduction à la linguistique clinique », in GIOT Jean et SCHOTTE Jean-Claude (éds), *Langage, clinique, épistémologie: Achever le programme saussurien*, Bruxelles, De Boeck.
- HODGES John R., PATTERSON K., OXBURY S. and FUNNEL E., 1992, "Semantic dementia: Progressive fluent aphasia with temporal lobe atrophy", *Brain* 115: 1783-1806.
- MARKOWITSCH Hans J., CALABRESE Pasquale, NEUFELD Herbert, GEHLEN Walter and DURWEN Herbert F., 1999, "Retrograde amnesia for world knowledge and preserved memory for autobiographic events: A case report", *Cortex* 35: 243-252.
- PIETRINI V., NERTEMPI P., VAGLIA A., REVELLO M.G., PINNA V. and FERRO-MILONE F., 1988, "Recovery from herpes simplex encephalitis: selective impairment of specific semantic categories with neuroradiological correlation", *Journal of Neurology, Neurosurgery and Psychiatry* 51: 1284-1293.
- DE RENZI E., LIOTTI M. and NICHELLI P., 1987, "Semantic amnesia with preservation of autobiographic memory: A case report", *Cortex* 23: 575-597.
- SABOURAUD Olivier, 1995, *Le langage et ses maux*, Paris, Odile Jacob.
- SARTORI Giuseppe and JOB Remo, 1988, "The oyster with four legs: a neuropsychological study on the interaction of visual and semantic information", *Cognitive Neuropsychology* 5: 105-132.
- SCHWARZ M. F., MARIN O. S. M. and SAFFRAN E. M., 1979, "Dissociations of language function in dementia: a case study", *Brain and Language* 7: 277-306.
- SNOWDEN Julie S., GOULDING J. and NEARY David, 1989, "Semantic dementia: a form of circumscribed cerebral atrophy", *Behavioral Neurology* 2: 167-182.
- SNOWDEN Julie S., GRIFFITHS Helen and NEARY David, 1994, "Semantic dementia: autobiographical contribution to preservation of meaning", *Cognitive Neuropsychology* 11: 265-268.
- TAYLOR Angela and WARRINGTON Elizabeth, 1971, "Visual agnosia: a single case report", *Cortex* 7: 152-161.
- TULVING Endel, 1972, "Episodic and semantic distinction", in TULVING Endel and DONALDSON Wayne (eds.), *Organization of memory*, New York, Academic Press: 381-403.
- WARRINGTON Elizabeth, 1975, "The selective impairment of semantic memory", *Quarterly Journal of Experimental Psychology* 27: 635-657.
- WARRINGTON Elizabeth and SHALLICE Tim, 1984, "Category specific semantic impairments", *Brain* 107: 829-853.

Marco Antonio Coutinho Jorge

## ***O SINTOMA É O QUE MUITAS PESSOAS TÊM DE MAIS REAL*** **SOBRE OS QUATRO CONCEITOS FUNDAMENTAIS DA** **PSICANÁLISE E A FANTASIA\***

### **Introdução**

Trago aqui algo sobre o que venho me debruçando há alguns anos e cujo desenvolvimento não está concluído, se achando em pleno processo de construção. Trata-se de uma retomada dos quatro conceitos fundamentais da psicanálise segundo Lacan (inconsciente, transferência, pulsão, repetição), cuja primeira parte se encontra publicada em meu livro *Fundamentos da psicanálise de Freud a Lacan – vol. 1: As bases conceituais* (Jorge 2000), no qual abordo em maior profundidade os conceitos de inconsciente e pulsão. É ainda a abordagem desses dois conceitos que prossigo aqui, acrescentando-lhe uma nova dimensão: a articulação dos quatro conceitos fundamentais com a fantasia.

### **Inconsciente e pulsão**

Numa carta dirigida a Georg Groddeck em 05.06.1917, Freud afirmou: “O inconsciente é certamente o verdadeiro intermediário entre o somático e o psíquico, talvez seja o *missing link* tão procurado” (Freud 1982: 370). O que surpreende de imediato nessa postulação é que, ao definir o inconsciente com esses termos, Freud praticamente o identifica à pulsão, a qual, para ele, é precisamente situada *entre* o somático e o psíquico.

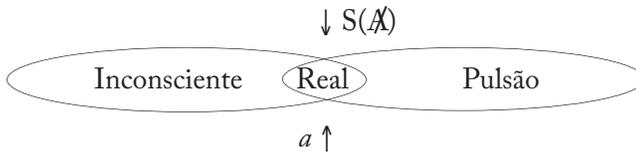
Pode-se supor que, talvez por estreitar de modo tão acentuado os conceitos de inconsciente e pulsão, Freud tenha situado em determinado momento o recalque como o “pilar fundamental sobre o qual repousa todo o edifício da psicanálise, sua peça mais essencial” (Freud 1996: 14-15), e não os próprios conceitos de inconsciente e pulsão, posto que ambos encontram sua expressão no conceito de recalque. Além disso, não podemos jamais nos esquecer de que a definição mesma do inconsciente coloca inúmeros problemas. Basta que se lembre que à questão “o que é o inconsciente?” Lacan respondeu de modo taxativo que “ninguém sabe o que é isso” (Lacan 1977a: 13). Por outro lado, tal afirmação freudiana é interessante porque ela implica, de saída, que o inconsciente não se reduz ao recalque. Voltaremos a esse ponto mais adiante.

\* Trabalho apresentado no colóquio sobre “The voice and the ethics of psychoanalysis”, Après-coup Psychoanalytic Association, Nova Iorque, em 1º de março de 2002, e no III Fórum Nacional da Associação Fóruns do Campo Lacaniano, Belo Horizonte, em 1º de novembro de 2002.

De fato, se acompanharmos atentamente a evolução do conceito de pulsão em Freud, veremos que em 1905, nos *Três ensaios sobre a teoria da sexualidade*, Freud afirma que a pulsão, no que concerne à vida psíquica, deve ser considerada como “uma medida de exigência feita à mente”; e, nove anos depois, em 1915, no texto metapsicológico *As pulsões e suas vicissitudes*, no qual a pulsão terá finalmente sua estrutura “desmontada” (como pondera Lacan no seminário sobre *Os quatro conceitos fundamentais da psicanálise* ao falar da desmontagem da pulsão)<sup>1</sup>, Freud afirmará que se trata, com efeito, de “uma medida da exigência feita à mente no sentido de trabalhar em conseqüência de sua ligação com o corpo”.

A apreensão dessa aparente homogeneização feita por Freud dos conceitos de inconsciente e pulsão pareceu-nos revelar algo de essencial que existe de comum entre eles e que acabaria por nos levar, posteriormente, movidos pelo mesmo “ideal de simplicidade” de que fala Lacan a respeito de seu ensino<sup>2</sup>, a uma retomada do seminário lacaniano dos quatro conceitos fundamentais da psicanálise. Nunca é demais insistir na importância do lugar ocupado por este seminário no ensino de Lacan, uma vez que ele transcorre precisamente no período em que este ensino era considerado anátema e aquele que o proferia, digno da excomunhão. Sozinho, dilacerado pelas forças que visavam calá-lo, prestes a ser expulso da IPA fundada por Freud – embora paradoxalmente fosse em seu nome que realizava todos seus desenvolvimentos –, Lacan como que colocou para si mesmo a ambiciosa tarefa de retornar aos *fundamentos da psicanálise* (aliás, era este o título original do seminário) e sustentar o seu discurso.

Mas antes de chegarmos a esse ponto, cabe perguntarmo-nos sobre que elemento é esse que torna possível que o próprio Freud torne quase indistintos, ou pelo menos muito parecidos, inconsciente e pulsão, de outro modo dois conceitos bem distintos da teoria psicanalítica. Ao nosso ver, tal elemento é precisamente o *real*, tal qual categorizado por Lacan como sendo aquilo que é *impossível de ser simbolizado*.



Inconsciente e pulsão apresentam um núcleo comum que é constituído pelo real e que se traduz de duas formas distintas, seja no campo da linguagem, seja no campo da sexualidade. No campo da linguagem (ou seja, do inconsciente), o real pode ser denominado pelo  $S(A)$ , ou seja, a falta no simbólico de um significante, falta do significante da diferença sexual no inconsciente; no campo da sexualidade (ou seja, da pulsão), o real tem outro nome: objeto *a*, falta no imaginário do objeto do desejo.

1. Jacques Lacan, *O seminário, Livro 11: Os quatro conceitos fundamentais da psicanálise*, cap.13.

2. *O seminário, Livro 10: A angústia*.

Dito de outro modo, *o inconsciente é um saber*, um saber articulado em torno de uma falta de saber instintual – este bem poderia ser um dos nomes do objeto *a*, objeto faltoso e, por isso mesmo, causa do desejo – mas um saber não-todo que, dessa falta, só faz reconstituir a dimensão de seu enigma.

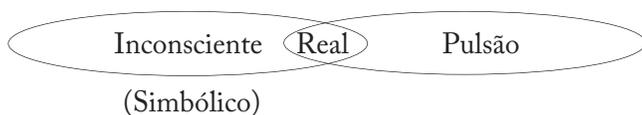
Mas retomemos as coisas desde um ponto ainda anterior, para que elas fiquem melhor precisadas. “O inconsciente é estruturado como uma linguagem”, afirmou Lacan em seu retorno a Freud, lembrando também, numa conferência nos EUA, em Baltimore, em 1966, que falar em termos de “estruturado como uma linguagem” era algo tautológico, posto que a estrutura simplesmente *é* a linguagem:

Para ser mais preciso, há aqui uma redundância, pois para mim “estruturado” e “como uma linguagem” significam exatamente a mesma coisa. Estruturado significa minha fala, meu léxico, etc., etc., que é o mesmo que linguagem. (Lacan 1976: 200)

Mas acredito que é preciso sublinhar igualmente que o inconsciente não é *todo* estruturado como uma linguagem; ele é, poderíamos dizer – utilizando a categoria lacaniana do não-todo–, *não-todo* estruturado como uma linguagem, pois caso contrário o inconsciente seria um equivalente absoluto do recalcado e ele não o é. Sabemos que Freud fez questão de salientar, logo na abertura do texto metapsicológico de 1915 sobre o inconsciente, precisamente que o inconsciente apresenta uma porção que não é da ordem do recalcado. Afirma ele:

Tudo que é recalcado deve permanecer inconsciente; mas, logo de início, declaremos que o recalcado não recobre todo o inconsciente. O alcance do inconsciente é mais amplo: o recalcado é uma parte do inconsciente. (Freud XIV: 161)

Em termos de Lacan, diríamos que o recalcado, “essa idéia que representa uma pulsão”, é da ordem do simbólico, ao passo que esse mais além do simbólico é o que constitui precisamente o real.



Além disso, e mais essencialmente, é preciso acrescentar que se Lacan ressalta que o inconsciente é um saber – e esse é um dos pontos que considero mais inovadores trazidos por Lacan –, trata-se de um *saber que vem preencher a falta de saber instintual*, pois o instinto animal é precisamente uma forma de saber inscrito no organismo vivo<sup>3</sup>. Essa falta é inerente ao sujeito humano desde seu nascimento, por isso Lacan afirma que “o ser humano manifestamente não tem nenhum saber instintual”, e, nesse sentido, pode-se afirmar que “só há o inconsciente para dar corpo ao instinto” (RSI, lição de 15.04.75).

3. “[...] o verdadeiro sentido dado ao que encontramos na noção de instinto, o de implicação de um saber” (Lacan XVII: 16).

Ainda em outra passagem de suas *Conferências norte-americanas*, Lacan esclarece a questão da relação entre o inconsciente e o instinto faltoso para o sujeito humano nos seguintes termos:

[...] o saber constitui a substância fundamental daquilo de que se trata no inconsciente. O inconsciente, nós imaginamos que é alguma coisa como um instinto, mas isto não é verdade. O instinto nos falta inteiramente, e a maneira pela qual reagimos está ligada não a um instinto, mas a um certo saber veiculado não tanto por palavras quanto pelo que eu chamo de significantes. (1975: 50)

Com essa afirmação, Lacan colocou uma pedra sobre os restos mortais da questão – às vezes ainda surpreendentemente presente nos debates dos próprios psicanalistas –, sobre se haveria ou não alguma forma de instinto na espécie humana.

Apenas recorro aqui – o que já desenvolvi amplamente em meu livro acima mencionado <sup>4</sup> – que, segundo a teoria freudiana do *recalque orgânico*, à qual atribuo toda importância, a adoção da postura ereta, da verticalidade, teve como conseqüência a perda do olfato como o elemento unívoco desencadeador das trocas sexuais. Minha conjectura, a partir das premissas freudianas, é de que na passagem que levou, paulatinamente, da perda do predomínio do olfato ao incremento da visão teria se dado, precisamente, a passagem do instinto à pulsão (Jorge 2000: 39).

Contudo, o saber inconsciente – o simbólico –, que vem tentar preencher a falta de saber instintual em nossa espécie, apresenta um *ponto de não-saber* – real – em torno do qual toda a estrutura orbita: trata-se precisamente da *diferença sexual que se recusa ao saber*. O que significa que o inconsciente é um saber que vem tentar preencher a falha instintual, mas não a preenche completamente: em termos freudianos, resta sempre a *não-inscrição da diferença sexual*, o que Lacan traduziu como a falta do significante do Outro sexo e escreveu com o matema  $S(\mathcal{A})$ , considerado por ele como uma verdadeira *matriz da estrutura*. Esse ponto de não-saber que é, portanto, evasivo ao simbólico, é o que devemos considerar como sendo o próprio *núcleo do inconsciente* – o real. Desse modo, tornam-se inteligíveis certas colocações de Lacan que parecem se opor ao axioma do “inconsciente estruturado como uma linguagem”, como, por exemplo, sua afirmação no seminário *A topologia e o tempo*:

O real é o inconsciente... O inconsciente é o simbólico. (1988: 122)

Podemos resumir o que apresentamos até agora da seguinte forma:

Inconsciente estruturado como uma linguagem  $\Rightarrow$  Saber  $\Rightarrow$  Simbólico  $\Rightarrow \mathcal{A}$

Núcleo do inconsciente  $\Rightarrow$  Não-saber instintual  $\Rightarrow$  Real  $\Rightarrow S(\mathcal{A})$

É nesse sentido que Freud menciona, desde seus *Três ensaios*, as chamadas *teorias sexuais infantis*, que são tentativas da criança de produzir um saber

4. Retomei tais desenvolvimentos sinopticamente em Jorge 2004a.

sobre o enigma da diferença sexual, aquilo que precisamente não possui saber inscrito e escapa radicalmente à possibilidade de inscrição.<sup>5</sup>

É bastante surpreendente averiguar que a novidade da idéia lacaniana do inconsciente como um saber já se encontra, contudo, enunciada de modo embrionário na obra de Freud, que utiliza esta expressão numa passagem do primoroso livro sobre *Os Chistes e sua relação com o inconsciente*:

Sabemos de um sonho aquilo que, via de regra, se parece a uma lembrança fragmentária que nos ocorre depois de despertar. Tal lembrança aparece como uma miscelânea de impressões sensoriais, principalmente visuais, mas também de outros tipos, que simula uma experiência e à qual podem ser misturados processos de pensamento (*o “saber” no sonho*) e expressões de afeto. (Freud VIII: 153; ESB VIII: 184 – o grifo é meu)

Ainda em outra passagem de uma das conferências introdutórias sobre os sonhos, Freud apóia sua argumentação sobre a técnica de interpretação dos sonhos baseada nas associações do sonhador na idéia de que o sonhador sabe o que seu sonho significa, “apenas não sabe que sabe, e, por esse motivo, pensa que não sabe” (Freud xv: 92; ESB xv: 126). *O sujeito sabe sem saber que sabe* – e isso constitui o saber mais essencial do psicanalista, o saber de que há sujeito do inconsciente, saber ao qual ele só pode ter tido acesso através de uma experiência de análise pessoal.

Quanto à pulsão, Lacan valorizou enormemente a apreensão freudiana de que há algo no seio mesmo da pulsão que parece fadá-la à insatisfação<sup>6</sup>. Esse *impossível de ser satisfeito* é o real inerente à própria pulsão, essa característica de sempre obter uma satisfação menor do que aquela almejada. Por isso, pode-se afirmar que Freud só conseguiu dar à pulsão seu verdadeiro estatuto em 1920, quando introduziu pela primeira vez a pulsão de morte (Jorge 2003).

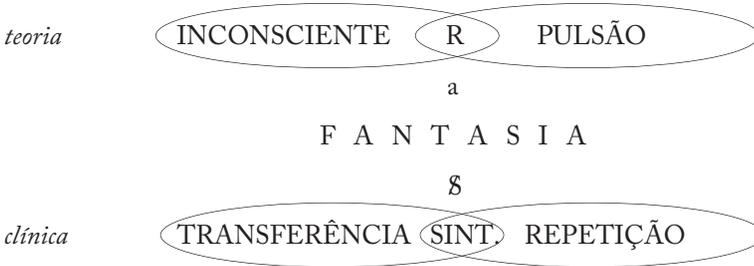
### Os quatro conceitos e a fantasia

No seminário sobre *Os quatro conceitos fundamentais*, podemos observar que Lacan emparelha os quatro conceitos, dois a dois, do seguinte modo: inconsciente e repetição, transferência e pulsão. No trabalho que venho desenvolvendo de retomada dos fundamentos da teoria, construí outro emparelhamento, entre inconsciente e pulsão, por um lado – como dois conceitos fundamentais da *teoria* da psicanálise – e entre transferência e repetição, por outro – como dois conceitos fundamentais da *clínica* da psicanálise –, de

5. Lembremos que o inconsciente – *missing link* – representaria, assim, um saber que veio preencher a falha deixada na espécie pela adoção da postura ereta e a conseqüente perda do vínculo instintual preponderante nos mamíferos, o olfato.

6. Num de seus textos mais fascinantes sobre a psicologia amorosa, Freud menciona *en passant* aquilo que se tornará para Lacan um axioma da teoria das pulsões: “Por mais estranho que pareça, creio que devemos levar em consideração a possibilidade de que haja algo, na própria natureza da pulsão sexual, desfavorável à obtenção da plena satisfação”. (Freud XI: 182)

modo a que se tivesse a possibilidade de destacar dois níveis bastante distintos: um nível teórico (ou metapsicológico) <sup>7</sup>, e um nível clínico, ambos apresentando uma região de interseção primordial: entre inconsciente e pulsão, uma região de interseção na qual situamos o *real*; entre transferência e repetição, uma região de interseção na qual situamos o *sintoma*. Podemos representar esses emparelhamentos através do seguinte esquema:



Tal emparelhamento permite que se depreenda alguns elementos primordiais desses próprios quatro conceitos assim como se observe, com mais clareza, a inter-relação entre eles; e, ainda, que se evidencie a inter-relação entre teoria e clínica, de modo inclusive a poder estabelecer a diferença que está em jogo nas estruturas da neurose e da psicose em suas manifestações clínicas.

Na experiência psicanalítica, nós não temos acesso direto ao primeiro nível, isto é, não temos acesso direto, imediato, ao inconsciente e à pulsão. A esse nível nós só temos acesso indiretamente através do segundo nível, que representa precisamente a tradução do primeiro nível no campo da clínica.

A *transferência*, tal como Lacan a situa no *Seminário 11*, é “a atualização da realidade do inconsciente” (*op. cit.*: 142). Isso significa que não se tem acesso ao inconsciente na experiência analítica *senão através da sua atualização na transferência*. Se o inconsciente é um saber, a transferência é, na verdade, transferência desse saber, *transferência do saber inconsciente*. Foi nessa direção que Lacan nomeou a transferência como o *sujeito suposto saber*, isto é, a suposição de saber no analista é o que permite a emergência do saber inconsciente, a transferência do saber inconsciente, o saber associado à verdade. Se a transferência é possível, isso se dá porque o psicanalista não corresponde a essa suposição que é feita pelo analisando, e, por conseguinte, não ocupa o lugar do sujeito que sabe e não opera pela sugestão, a qual oblitera o processo da transferência. O acesso ao inconsciente de fato só é possível através do desdobramento do saber inconsciente na transferência.

A *pulsão* é uma radical exigência de satisfação exercida pela pressão imperiosa de sua força constante, a libido. A fantasia é uma das formas privilegiadas de satisfação da pulsão. A onipresença da fantasia em nossa vida psíquica, desde os mais banais devaneios (fantasias conscientes) do cotidiano até o

7. Como nos sugeri a colega norte-americana Ona Nierenberg (comunicação pessoal, março de 2002).

sonho – pois o núcleo do sonho é constituído pela fantasia inconsciente (Freud IX: 131) – dá provas da contínua busca de satisfação a que a pulsão impele nosso aparelho psíquico. A fantasia é o efeito mais imediato do fato de haver insatisfação – constante – da pulsão, é a ela que recorreremos continuamente na tentativa de apaziguar um pouco a radical demanda de satisfação da pulsão.

Freud chamou atenção para esse aspecto inúmeras vezes, sobretudo naquele período que podemos qualificar de “ciclo da fantasia”, compreendido entre 1906 e 1911<sup>8</sup>, no qual escreveu como que um único e longo texto sobre a fantasia constituído de inúmeros capítulos: *Gradiva, O Poeta e o fantasiar, Fantasias histéricas e sua relação com a bissexualidade, O Ataque histérico, Teorias sexuais infantis, Formulações sobre os dois princípios do funcionamento mental*, dentre os mais importantes. O que se depreende desses textos é que a fantasia representa a busca de satisfação da pulsão no que esta se acha submetida ao princípio de prazer. Dito de outro modo, temos aí a pulsão em sua face de pulsão sexual (Jorge 2003), ou, dito de outro modo, da pulsão de morte sexualizada.

Como a insatisfação da pulsão é algo que sempre persiste, pois a pulsão não consegue obter o objeto que a satisfaria plenamente – este objeto é um objeto perdido desde sempre, no dizer de Freud –, a repetição será a forma por excelência de comparecimento da pulsão na experiência clínica. Foi por isso que Freud deu a grande virada de 1920 e introduziu a concepção da *pulsão de morte* para compreender precisamente os fenômenos clínicos ligados à compulsão à repetição.

Contrariamente a muitos analistas pós-freudianos, que a consideraram como um elemento anódino que não se coadunava com a totalidade do ensino freudiano, e outorgando a ela uma abrangência muito maior do que a dada por Mélanie Klein que a reduziu sumariamente ao aspecto único da agressividade, Lacan vai valorizar e radicalizar a concepção freudiana da pulsão de morte para ver nela a essência de toda e qualquer pulsão – “toda pulsão é pulsão de morte” (Lacan 1995: 195 e 243)<sup>9</sup>, pois ainda que muitas vezes ela se revele pela faceta da pulsão sexual (que é, em última instância, o verdadeiro nome das pulsões de vida), no fundo, o que a pulsão deseja obter através do objeto sexual é o objeto impossível – *das Ding*.

A insistência da pulsão em se satisfazer acaba por produzir o sintoma, uma forma de gozo onipresente na neurose, que representa o retorno da moção

8. É extremamente significativo que tenha sido após esse longo período em que se debruçou sobre a fantasia que Freud tenha produzido, em 1911, no *Caso Schreber*, a análise do delírio e o destacamento da lógica inerente a ele, e, simultaneamente, tenha encerrado o ciclo da fantasia com o artigo metapsicológico sobre a fantasia “Formulações sobre os dois princípios do funcionamento mental”, no qual introduz pela primeira vez seu dualismo princípio de prazer – princípio de realidade.

9. De fato, tal ênfase já se encontra em Freud, bastando que leiamos sob essa ótica a abertura das três páginas que compõem a parte VII do *Mais-além do princípio de prazer* para que nos certifiquemos disso.

pulsional recalçada. Já na perversão, negativo da neurose, o gozo se realiza diretamente pela colocação em ato da fantasia.

Outro ponto que merece ser destacado é a homogeneização estabelecida pelos analistas pós-freudianos entre transferência e repetição. No *Seminário 11*, Lacan se empenha precisamente em demonstrar que transferência e repetição são dois conceitos distintos, e tal distinção fica mais bem explicitada se nós evidenciarmos, com nosso esquema, que *a repetição é o fenômeno clínico que dá acesso à dimensão da pulsão, do mesmo modo que a transferência é o fenômeno clínico que dá acesso à dimensão do inconsciente*.

Os pós-freudianos haviam desconsiderado a repetição como um conceito fundamental e a subsumiram inteiramente sob a égide da transferência. Isto porque o sintoma favorece a homogeneização entre transferência e repetição. Pois o sintoma é *o que se repete na transferência*. Daí o seu valor fundamental na psicanálise, uma vez que ele presentifica, na clínica, o real da estrutura, uma das formas de se entender a afirmação de Lacan de que “a clínica é o real na medida em que ele é o real impossível de suportar” (Lacan 1977b: 11).

A entrada na análise se dá pela via do sintoma e a análise do sintoma revela sempre, como nos mostrou Freud, a fantasia a ele subjacente. Se a análise opera, por si mesma, a travessia da fantasia, ela desemboca no real que sustenta a estrutura psíquica, não-toda estruturada como uma linguagem pelo simbólico. Esta é igualmente uma das maneiras de se entender a castração simbólica, a revelação da falta real no Outro.

Esse esquema pode ser complexificado para permitir visualizar igualmente o lugar matricial da fantasia no psiquismo que, na psicose – não se instaurando como fantasia fundamental que mediatiza o encontro com o real e constitui a realidade psíquica –, dá lugar ao *delírio* que vem precisamente tentar preencher a falha deixada pela ausência da fantasia. A grande revolução freudiana sobre as psicoses foi, de fato, a postulação de que a psicose não consiste no delírio, sendo este, ao contrário, a tentativa de cura da psicose:

*O que nós consideramos a produção patológica, a formação delirante, é, na realidade, a tentativa de restabelecimento, a reconstrução.* (Freud XII: 65, o grifo é de Freud)

Na psicose, a ausência de entronização da fantasia – de realidade psíquica – é o que está na base da irrupção avassaladora do real <sup>10</sup>.

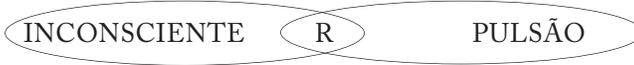
É essa dimensão do real que constitui essencialmente a psicose, e não o delírio, que já representa uma tentativa de reconstituir a matriz simbólica da fantasia. O real implica, no fundo, uma dimensão de autismo <sup>11</sup>, elemento característico de todo delírio (classicamente denominado de *autístico*) na esquizofrenia. Já na paranóia, o delírio se constrói pelo imaginário e seus diferentes desdobramentos.

10. Sobre a essencial distinção conceitual operada por Lacan entre *real* e *realidade*, consultar Faladé 1999 e Jorge 2000: 96-97.

11. É digno de nota que o termo *autismo* tenha sido criado em 1907, para designar a perda do contato do esquizofrênico com a realidade, pelo psiquiatra Eugen Bleuler, primeiro a tentar

*Fim da análise**1. Recalque orgânico*

INSTINTO

*teoria**psicose**2. Recalque originário**a*F A N T A S I A  
(DELÍRIO)*perversão**3. Recalque secundário**§**clínica**neurose**4. Retorno do recalado**Entrada em análise**Neurose de transferência*

Na perversão, o não recalque da fantasia é o responsável por essa estrutura ser, para Freud, o negativo da neurose. A fantasia ocupa na perversão o mesmo lugar que o sintoma ocupa na neurose e o delírio na psicose. A diferença entre fantasia e delírio, que nem sempre é fácil de ser estabelecida – e que tenderíamos a colocar na conta do acesso à realidade que a primeira proporciona e o segundo não –, talvez possa ser introduzida na relação que ambos mantêm com o real. Sabemos da grande dificuldade que Freud teve, na seqüência dos célebres textos de 1924, “Neurose e psicose” e “A perda da realidade na neurose e na psicose”, em tentar distinguir neurose e psicose a partir da referência à realidade. Se, num primeiro momento, ele as distingue afirmando que na psicose há a perda da realidade e na neurose não, logo em seguida ele se corrige e passa a falar da perda da realidade em ambas as estruturas.

A fantasia e o delírio constituem, ambos, modos de defesa em relação ao não-senso do real. Apenas que a fantasia, sendo efeito da operação simbólica do recalque originário, preserva a capacidade de dialetização própria ao simbólico: na fantasia, o sentido se manterá em sua dimensão eminentemente

introduzir as teses freudianas na psiquiatria, pela contração do termo auto-erotismo, do qual a partícula eros foi suprimida, numa manifesta resistência às concepções freudianas sobre a sexualidade.

simbólica de *duplo sentido*. Já o delírio apresenta um simbólico amputado desse poder de dialetização, o que o torna altamente imaginarizado: o sentido, no delírio, será *rígido* e sem brechas<sup>12</sup>. La Rochefoucauld, uma das mais importantes referências literárias de Lacan em seu ensino, especialmente pelo clarão que ele oferece, em suas *Máximas e reflexões*, do eu enquanto miragem imaginária, expressou isso ao dizer: “Os loucos e os tolos vêm tudo através do próprio humor” (La Rochefoucauld (1678) 1994: 77), isto é – diríamos nós – através da própria fantasia... E acrescentaríamos com Lacan: e os não-tolos (*les non-dupes*) também!

Para concluir, tomando-se sinopticamente as diferentes fases do recalque estabelecidas por Freud em 1911, no Caso Schreber<sup>13</sup>, pode-se depreender que o *recalque orgânico* funda o real do inconsciente e da pulsão, e, portanto, funda a espécie humana; o *recalque primário ou originário*, ao fundar o simbólico do inconsciente e da pulsão, instaura a fantasia inconsciente fundamental e funda o sujeito (o indivíduo da espécie); o *recalque secundário* é, em última instância, o recalque da fantasia que foi instaurada pelo recalque primário; o *retorno do recalado* é o retorno da fantasia através do seu derivado mais ilustre, o sintoma.

Vê-se aqui o lugar do psicanalista na direção do tratamento: enquanto objeto a, ele dirige a análise do sintoma na direção da travessia da fantasia que o sustenta, para dar acesso ao real que ele vem recobrir. Pois, como afirma Lacan,

O sintoma é o que muitas pessoas têm de mais real; para certas pessoas poderíamos dizer: o simbólico, o imaginário e o sintoma. (Lacan 1975: 41)<sup>14</sup>

## Referências bibliográficas

- FALADÉ Solange, 1999, “Sobre lo real”, *Documentos* 10, Rio de Janeiro, Corpo Freudiano do Rio de Janeiro.
- FREUD Sigmund, 1969, *Os chistes e sua relação com o inconsciente*, *Obras completas* t. VIII, Rio de Janeiro, Imago.
- FREUD Sigmund, 1970, *Sobre a tendência universal à depreciação na esfera do amor*, *Obras completas* t. XI, Rio de Janeiro, Imago: 159 e ss.

12. Nessa direção, proponho que quanto mais o delírio se estrutura, seja ele qual for, mais ele se imaginariza (na direção da crença delirante) e mais ele revela a sua essência: a de ser, no fundo, delírio de interpretação (cf. Jorge 2004b).

13. Apenas acrescentamos às três fases ali descritas por Freud uma quarta, aquela que diz respeito ao recalque orgânico (cf. Jorge 2000: 44).

14. Um outro aspecto importante que esse esquema permite igualmente evidenciar é quanto os matemas introduzidos por Lacan na psicanálise se referem ao núcleo da estrutura psíquica e àquilo que a sustenta:  $S(\mathcal{A})$ , a,  $\mathcal{S}$ . Creio ser importante frisar isso para se poder depreender com precisão o lugar dos matemas na teorização da psicanálise – um lugar limítrofe entre o simbólico e o real.

- FREUD Sigmund, 1976a, *Conferências introdutórias sobre psicanálise, Obras completas* t. xv, Rio de Janeiro, Imago.
- FREUD Sigmund, 1976b, *Notas psicanalíticas sobre um relato autobiográfico de um caso de paranóia* (Dementia Paranoides), *Obras completas* t. XIV, Rio de Janeiro, Imago.
- FREUD Sigmund, 1976c, *O Inconsciente, Obras completas* t. XIV, Rio de Janeiro, Imago: 245-285.
- FREUD Sigmund, 1982, “Carta a Georg Groddeck de 05.06.1917”, *Correspondência de amor e outras cartas (1873-1939)*, Rio de Janeiro, Nova Fronteira.
- FREUD Sigmund, 1986, *El creador literario y el fantaseo, Obras completas* vol. IX, Buenos Aires, Amorrortu Editores: 123-136.
- FREUD Sigmund, 1996, “A história do movimento psicanalítico”, *Obras completas* vol. 14, Buenos Aires, Amorrortu Editores.
- JORGE Marco Antonio Coutinho, 2000, *Fundamentos da psicanálise de Freud a Lacan, t. I: As bases conceituais*, Rio de Janeiro, Jorge Zahar.
- JORGE Marco Antonio Coutinho, 2003, “A pulsão de morte”, in *Estudos de psicanálise*, Belo Horizonte, Círculo Brasileiro de Psicanálise nº26: 23-39.
- JORGE Marco Antonio Coutinho, 2004a, “Do instinto à pulsão: Freud e o recalque orgânico”, in ALBERTI Sonia e RIBEIRO Maria Anita Carneiro (eds.), *Retorno do exílio: O corpo entre a psicanálise e a ciência*, Rio de Janeiro, Contracapa: 103-111.
- JORGE Marco Antonio Coutinho, 2004b, « Les quatre dimensions du réveil: rêve, fantasme, délire, illusion » in DIDIER-WEILL Alain (éd.), *Freud et Vienne*, Ramonville-Saint-Agne, Erès: 151-171.
- LA ROCHEFOUCAULD François de, [1678] 1994, *Máximas e reflexões*, Rio de Janeiro, Imago.
- LACAN Jacques, 2005, *O Seminário, Livro 10: A angústia*, Rio de Janeiro, Jorge Zahar.
- LACAN Jacques, [inédito], *RSI*, lição de 15.04.75.
- LACAN Jacques, 1975, “Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines”, *Scilicet* 6/7 [Paris, Seuil].
- LACAN Jacques, 1976, “Da estrutura como intromistura de um pré-requisito de alteridade e um sujeito qualquer”, in DONATO Eugenio e MACKSEY Richard (eds.), *A controvérsia estruturalista*, São Paulo, Cultrix.
- LACAN Jacques, 1977a, « C'est à la lecture de Freud... », in GEORGIN Robert (éd.), *Lacan, Cahiers Cistre* 3 [Lausanne, L'Age d'Homme].
- LACAN Jacques, 1977b, « Ouverture de la section clinique », *Ornicar* ? 9.
- LACAN Jacques, 1988, “Abertura do seminário”, 10.11.1978, Sainte-Anne, in OGILVIE B., *Lacan: A formação do conceito de sujeito*, Rio de Janeiro, Jorge Zahar.
- LACAN Jacques, 1992, *O Seminário, Livro 17: O avesso da psicanálise*, Rio de Janeiro, Jorge Zahar.
- LACAN Jacques, 1995, *O Seminário, Livro 11: Os quatro conceitos fundamentais da psicanálise*, Rio de Janeiro, Jorge Zahar.

## LA NOTION D'INCONSCIENT DANS LA RÉFLEXION LINGUISTIQUE DE JACQUES DAMOURETTE ET D'ÉDOUARD PICHON : L'EXEMPLE DE LA SYSEMIE HOMOPHONIQUE

### Introduction

Dire que toute théorie linguistique s'inscrit dans un contexte socioculturel, c'est sans doute énoncer une évidence : « *a concept of language cannot stand isolated in an intellectual no-man's land* », pour reprendre les mots de Roy Harris (1980 : 54). Le cas de l'œuvre de Damourette et Pichon pose, de ce point de vue, des difficultés toutes particulières. Le paradoxe semble la figure la plus appropriée pour qualifier à la fois les auteurs de l'*Essai de grammaire de la langue française* (désormais *EGLF*)<sup>1</sup> et leur projet scientifique. Maurrassien convaincu, nourri donc à tout le moins d'un nationalisme mâtiné d'antisémitisme, héraut de thèses aisément qualifiables de misogynes<sup>2</sup>, Edouard Pichon est également ce psychiatre qui choisit pour analyste Eugénie Sockolnicka<sup>3</sup>, polonaise, assurément et femme et juive. De la même manière, la réflexion linguistique du tandem formé par l'oncle et son neveu, explicitement présentée comme scientifique, objective, tombe parfois dans la critique normative la plus primaire. Du paradoxe à la contradiction, un pas, aisément franchi parfois, par la pensée de Damourette et Pichon (désormais DP).

L'originalité de l'*EGLF* est sans conteste d'avoir été écrit à deux voix. Damourette, l'oncle, linguiste amateur, est l'instigateur du projet, mais c'est la présence de Pichon, médecin, qui permet la naissance d'une entreprise qui n'eut jamais d'exemple (et jusqu'à preuve du contraire n'a toujours pas d'imitateur) : le croisement de deux champs disciplinaires, la linguistique et la psychanalyse, dans la description grammaticale détaillée d'une langue dans son ensemble.

La rédaction de l'*EGLF* commence en 1911, la publication en 1930<sup>4</sup>. Ces années sont celles de l'épanouissement de préoccupations mentalistes (en la personne de Guillaume par exemple) mais aussi de la naissance de théories de l'énonciation, et DP sont de ce double point de vue solidement ancrés dans

1. Les références indiquent le numéro du paragraphe cité; toutes renvoient au premier volume.

2. Voir par exemple Pichon (1938).

3. Sur les relations de Pichon et Sokolnicka, v. Roudinesco (1994 : 286-289).

4. Le septième et dernier volume paraît en 1950.

leur temps. Il n'est pas question ici de discuter la pertinence d'une notion telle que celle de « précurseur »<sup>5</sup> : notons simplement que DP ont produit des analyses reconnues comme originales et qu'ils sont en particulier les créateurs injustement oubliés du terme « locuteur », qui a connu la fortune que l'on sait (Pohl 1982-1983 : 21-23). Le concept de « locuteur » tient une place centrale dans l'*EGLF* : le locuteur de l'« idiome national » est celui dont on étudie la production langagière, en particulier dans ses liens à la notion d'inconscient.

Néanmoins, le lecteur qui penserait trouver dans l'*EGLF* une parfaite synthèse des théories freudiennes et de la réflexion linguistique du début du XX<sup>e</sup> siècle risque une forte déception. Si la formation psychanalytique d'Edouard Pichon influence son travail de linguiste, c'est de façon subtile, en quelques passages de l'*EGLF*<sup>6</sup>. Les rapports de Pichon et de Freud n'étaient d'ailleurs pas vraiment chaleureux, Freud ayant compris assez tôt que le médecin français opérait une réinterprétation toute personnelle des idées élaborées à Vienne<sup>7</sup>. Il ne faut donc pas chercher dans l'*EGLF* un exposé de théories psychanalytiques représentatives d'un quelconque consensus, mais plutôt l'utilisation radicalement originale de la notion d'*inconscient*.

La caractérisation des liens entre langage et inconscient dans la réflexion de DP peut dès lors s'esquisser à partir des différences entre leur théorie linguistique et les travaux du linguiste Saussure d'une part, et du psychanalyste Freud d'autre part. C'est à cet effet que nous commencerons par montrer que DP, lecteurs de Saussure, célèbrent la grandeur du maître<sup>8</sup> tout en rejetant les principes fondateurs du *Cours de linguistique générale* (désormais *CLG*)<sup>9</sup>, à savoir la dichotomie langue / parole<sup>10</sup> et l'arbitraire du signe. A partir de cette double réfutation peut se comprendre l'idée que

Le langage est pour celui qui sait en déchiffrer les images un merveilleux miroir des profondeurs de l'inconscient. (*EGLF* : § 116)

Cette possible iconicité du langage comme « miroir » ne sera ici abordée que dans le cadre restreint d'un exemple : nous nous attacherons particulièrement à un des « points de doctrine [...] peu mis en valeur par les lecteurs de *l'Essai* » (Arrivé 1994 : 177), la *sysémie homophonique*. La réflexion de DP sur les homophones est en effet doublement intéressante pour notre sujet : d'une

5. Employé par Fuchs (1982-1983), à propos de leur travail sur l'énonciation.

6. L'analyse du fonctionnement de la négation en français en est l'exemple le plus célèbre.

7. Voir Roudinesco (1994 : 299-300) : « Freud le considère comme l'homme à abattre mais ne l'attaque jamais directement. [...] Tous les thèmes pichoniens se tiennent : franciser la conceptualité freudienne, c'est lui donner une assise solide à l'intérieur d'une "race" ou d'une mentalité. » Pichon était également le gendre de Janet, que Freud méprisait. Voir Jones (1975 : 244).

8. Pichon (1937 : 25) : « Ferdinand de Saussure, le solide et brillant maître genevois qui a marqué d'une si forte empreinte la science linguistique. »

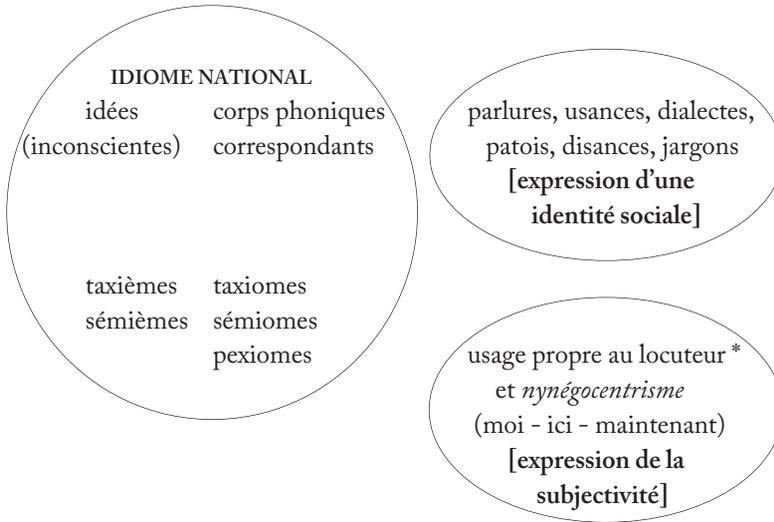
9. Les références indiquent le numéro des pages.

10. A laquelle on peut ajouter, *mutatis mutandis*, la dichotomie synchronie / diachronie.

part, elle s'inscrit dans la lignée des réflexions sur le lien entre matériau phonique et matériau sémantique (mais pas exactement de façon cratylienne, comme on essaiera de le montrer) ; d'autre part, elle est explicitement liée à une notion importante de l'*EGLF* : la *sexuisemblance*. Constatant que tout élément du lexique français se trouve nécessairement sexué, de façon métaphorique, par son genre grammatical, DP placent au cœur de leur théorie la perception individuelle et le sentiment linguistique. Dans ces pages, la réflexion psychanalytique ne semble jamais loin.

### [expression d'une identité nationale]

*Un idiome peut donc se définir : un mode de pensée spécifique. (EGLF : § 6)*



\* DP n'utilisent pas, sauf erreur, la formule « locuteur natif » mais plutôt « Français », « les nationaux », « parlours d'une langue donnée ». Voir *EGLF* : § 73 par exemple.

### L'idiome national ou le rejet des postulats saussuriens

#### • Réfutation de la dichotomie langue / parole

L'évidente valeur qu'il faut attacher à tous les faits oblige le grammairien à renoncer à la distinction que Saussure avait voulu faire (*CLG* : 39) entre les *faits de langue* et les *faits de parole*. (Pichon 1937 : 35)

La réfutation explicite de la dichotomie saussurienne n'apparaît pas dans l'*EGLF* mais dans un article de Pichon paru en 1937 : « La linguistique en France : problèmes et méthodes ». Elle semble parfaitement cohérente avec

une autre idée forte de DP, à savoir le *nynégocentrisme*. Ce néologisme renvoie au « moi-ici-maintenant » qui marquerait toute production langagière. Poser la subjectivité comme consubstantielle au langage – entièrement pensé comme expressif donc toujours tourné vers un allocutaire <sup>11</sup> – c'est effectivement remettre en question la distinction langue / parole en ce que la présence de l'énonciateur n'a plus besoin d'être actualisée par l'acte de discours pour être effective puisqu'elle subsiste, latente, dans les structures de la langue elle-même. L'idiome ainsi défini est donc une tension permanente entre bien collectif (le trésor de la langue chez Saussure), usage individuel (la parole saussurienne) et locuteur. Trois pôles peuvent donc être distingués : à partir de l'identité nationale, centrale, peuvent se comprendre l'identité sociale et la subjectivité.

L'idiome national de DP (schéma ci-contre) est d'abord un ensemble d'idées inconscientes (taxièmes et sémièmes) et de moyens d'expression correspondants (taxiomes, sémiomes, pexiomes <sup>12</sup>). La thématique nationaliste est dans cette perspective le support constant de la recherche d'un « génie de la langue ». On ne peut dès lors rapprocher l'« idiome national » d'un système abstrait structuré par des oppositions qui font la valeur de ses éléments : Saussure pense la langue comme résultat de la faculté de langage, dépassant de ce fait les idiomes, alors que DP font de l'idiomatique les tenants et les aboutissants de leur recherche. L'objet d'investigation du grammairien est dès lors limité aux « taxièmes », charpente inconsciente d'un idiome particulier.

C'est dans ce cadre que se fait jour la problématique de l'articulation individuel / collectif. Saussure, qui distingue langue et parole, est amené à poser

11. « Le couple locuteur-allocutaire existe toujours et dans tout langage » (*EGLF* : § 50).

12. La structure de l'idiome se confond avec la « charpente » que forment les taxièmes : on peut l'assimiler à l'ensemble des idées grammaticales, les sémièmes renvoyant au lexique. DP envisagent la grammaticalisation comme lien entre les deux ensembles : « Nous désignons par cette appellation [struments] les taxiomes formant vocables indépendants [...] Ces taxiomes proviennent d'ailleurs souvent d'anciens sémiomes, dont le sémième propre s'est effacé » (*EGLF* : § 60). Ils placent les pexiomes et dans une certaine mesure les auxiliaires à part, comme lieu d'une possible jointure :

(a) « Il y enfin un certain nombre d'idées qui, nécessairement, ne sont pas indépendantes, mais qui, cependant, sont trop particulières pour trouver leur place dans les éléments taxiématiques de la langue. Ce sont les pexièmes, dont le mode d'expression ou pexiome est représenté par ceux des affixes qui sont formatifs de nouveaux vocables jusque dans la langue actuelle, et qu'on peut désigner sous le nom d'affixes vivants. L'affixe vivant est comparable à la flexion en ce qu'il n'existe pas à l'état libre : c'est une flexion sémiématique. » (*EGLF* 60). Les pexiomes semblent donc assimilables à des dérivatèmes. Voir Melcuk (1993 : 288) : « Une signification est appelée *signification dérivationnelle*, ou *dérivatème*, si et seulement si, sans être flexionnelle (c.-à-d. sans être un grammème), elle est exprimée par des signes linguistiques similaires à ceux qui expriment les significations flexionnelles ».

(b) « L'auxiliaire est un sémiome ayant une pleine existence sémiématique en général, mais qui se trouve temporairement dégradé, parce que, vu sous un certain aspect, son sémième devient taxième. »

l'équation suivante : « 1 + 1 + 1 + 1 + 1... = modèle collectif » (*CLG* : 38). Le « modèle » dont il est ici question est celui de la parole :

De quelle manière la parole est-elle présente dans [la] collectivité ? Elle est la somme de ce que les gens disent, elle comprend : (a) des combinaisons individuelles, dépendant de la volonté de ceux qui parlent, (b) des actes de phonation volontaires, nécessaires pour l'exécution de ces combinaisons. (*CLG* : 38)

Cette proposition est presque superposable à ce qu'affirment DP :

[...] encore qu'il soit légitime de la considérer scientifiquement comme absolument une, la langue française peut cependant, à un point de vue plus particulier, être envisagée comme formée par l'enchevêtrement d'habitudes personnelles différentes. (*EGLF* : § 30)

L'idiome de DP semble donc plus proche de la parole saussurienne que de la langue<sup>13</sup> : l'actualisation l'emporte sur l'abstraction. Saussure est donc critiqué pour son idéalisme : DP rejettent implicitement la métaphore d'un « trésor commun », « commun » étant entendu comme « également partagé » :

La langue française [...] a une unité réelle, en ce que les divers éléments qui la composent sont à chaque moment à la disposition d'un Français quelconque idéalement conçu comme ayant la connaissance parfaite des ressources de sa langue et désirant les mettre en œuvre toutes. Mais ce Français est une identité imaginaire. (*EGLF* : § 30)

La langue de Saussure est bien un objet social, manipulé par des sujets parlants, mais l'étude saussurienne vise à construire un « modèle » (la langue est donc étudiée « en elle-même et pour elle-même »), non à retrouver le psychisme des locuteurs dans les structures dudit système. À l'inverse donc, l'idiome national dont DP entendent révéler les motivations latentes ne sera que progressivement appréhendé, par le biais des usages individuels.

Ainsi, la « langue nationale [est] une collection de parlars personnels » (*EGLF* : § 30). La place que l'*EGLF* fait au sujet parlant explique sans doute ce constat : nynégocentrique par essence, la fonction langagière ne peut être étudiée que du point de vue de la mise en discours, et non dans la spéculation d'un modèle abstrait et autarcique, dont la régulation échapperait au sujet.

- Remise en question de la dichotomie synchronie / diachronie

Les termes synchronie / diachronie sont employés par DP et cette dichotomie saussurienne ne fait pas l'objet d'une réfutation à proprement parler. DP proposent néanmoins un fil directeur propre à déjouer la diachronie : le *génie national*. Même si les individus changent et disparaissent, l'« esprit français » se transmet ; DP ne pourraient sans doute pas suivre totalement Saussure sur

13. C'est là le reproche que leur contemporain Gustave Guillaume faisait à DP : en prétendant abolir les frontières entre langue et discours, on ne peut étudier que ce dernier. On manque ainsi, irrémédiablement, le plan de la langue, qui est celui de la puissance. Voir Joly (1982-1983).

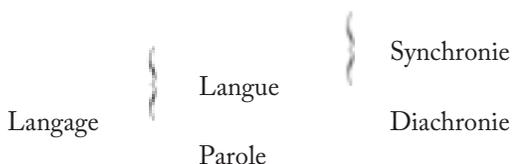
le point suivant :

La *linguistique synchronique* s'occupera des rapports logiques et psychologiques reliant les termes coexistants et formant système, tels qu'ils sont aperçus par la même conscience collective. La *linguistique diachronique* étudiera au contraire les rapports reliant des termes successifs non aperçus par une même conscience collective, et qui se substituent les uns aux autres sans former système entre eux. (CLG : 140)

Ce qui est « conscient » disparaît logiquement avec les individus qui le perçoivent. On pourrait donc voir ici une différence supplémentaire entre Saussure et DP : l'un admet une « conscience collective » contingente quand les autres cherchent un « inconscient national » qui semble partiellement transgénérationnel. Les exemples analysés par DP relèvent d'ailleurs pour partie de l'ancien et du moyen français : la « grammaire nationale » (EGLF : § 7) ne néglige pas les premiers temps de la nation française et de sa langue. Le but est cependant de dresser un tableau de la langue contemporaine, puisque le système taximématique a tout de même évolué depuis les origines. Le problème du temps est dès lors mollement écarté <sup>14</sup> :

Le facteur temps nous intéresse moins directement que les autres. [...] Aussi avons-nous décidé de prendre pour sujet de notre Essai la tranche temporelle de la langue française qui s'étend de 1911 jusqu'aujourd'hui. (EGLF : § 31)

Mais il est sans doute logique, qu'à partir du moment où on rapproche idiome national et parole saussurienne, on trouve une utilité moindre à la distinction diachronie / synchronie, brouillée par l'actualisation qu'opère le discours. Saussure n'envisageait d'appliquer sa dichotomie qu'à l'étude du système (CLG : 139) :



Dans l'EGLF, le postulat d'une « continuité des langages à travers les temps » (EGLF : § 46) <sup>15</sup>, dans lequel on peut donc lire une remise en question de la dichotomie saussurienne synchronie / diachronie, se révèle plus intéressante comme support du rejet de la notion d'arbitraire :

Loin que le langage ait un caractère artificiel, arbitraire, et conventionnel, on y voit les formes et les conceptions de chaque parler et de chaque époque n'être que

14. Pour Saussure (CLG : 119) au contraire, l'« opposition entre les deux points de vue – synchronique et diachronique – est absolue et ne souffre pas de compromis. »

15. Cette idée est à rapprocher de leur critique sévère des langues artificielles, inintéressantes parce qu'échappant à la diachronie comme à l'élaboration inconsciente du sujet parlant.

les résultats de l'évolution naturelle des formes et des conceptions du parler et de

l'époque antérieurs. (*EGLF* : § 46)

16. Pour une synthèse des débats : Engler (1962) et (1964), Coseriu (1977), Puech (2005).

17. Il serait faux de faire de Saussure le chantre d'un arbitraire absolu :

« Tout ce qui a trait à la langue en tant que système demande, c'est notre conviction, à être abordé de ce point de vue, qui ne retient guère les linguistes : la limitation de l'arbitraire. C'est la meilleure base possible. En effet tout le système de la langue repose sur le principe irrationnel de l'arbitraire du signe qui, appliqué sans restriction, aboutirait à la complication suprême ; mais l'esprit réussit à introduire un principe d'ordre et de régularité dans certaines parties de la masse des signes, et c'est là le rôle du relativement motivé. [...] Il n'existe pas de langue où rien ne soit motivé ; quant à en concevoir une où tout le serait, cela serait impossible par définition. [...] on pourrait dire que les langues où l'immotivité atteint son maximum sont plus lexicologiques, et celles où il s'abaisse au minimum, plus grammaticales. » (*CLG* : 182-183). Voir Joseph (2000).

18. Pichon voyait dans le bilinguisme un danger pour le développement de la pensée et du langage chez l'enfant. Voir Pichon, 1936, *Le développement psychique de l'enfant et de l'adolescent*, Paris, Masson.

• Réfutation de l'arbitraire

En critiquant l'arbitraire du signe, DP ne font que s'inscrire dans une longue série de commentaires plus ou moins sévères pour Saussure <sup>16</sup>. Ils rejoignent la critique de Benveniste (1966) en établissant « le lien de nécessité entre signifié et signifiant » (Engler 1962 : 39) ou « coalescence du signe » (*ibid.* : 57). Le raisonnement de Saussure faisait intervenir subrepticement un troisième terme, la réalité extralinguistique, et le confondait avec le signifié : il n'y a au contraire pas de lien d'équivalence possible, pour DP comme pour Benveniste, entre Ochs et bœuf. Il s'agit, disent DP, de deux perceptions différentes de la réalité.

La conciliation possible entre Benveniste et DP est fragile. Quand Benveniste réassigne une place à l'arbitraire (dans le lien du signe au référent), DP lui donnent définitivement congé. A eux donc, l'iconicité du langage, « merveilleux miroir des profondeurs de l'inconscient » (*EGLF* : § 116). La limitation de l'arbitraire s'exerce dès lors sur deux plans : le plan des structures grammaticales (taxièmes) et le plan du lexique (sémièmes). Le mouvement mimétique n'est pas identique dans les deux cas : les taxièmes sont une le reflet des structures de l'inconscient, tandis que ce sont les sémièmes qui illustrent l'indissolubilité du lien signifié / signifiant.

La disqualification de la pensée de Saussure sur l'arbitraire <sup>17</sup> s'appuie comme on peut s'y attendre sur la conception d'« idiome national » :

Ne faut-il pas craindre que Saussure, malgré sa qualité de romand et la clarté pénétrante, indéniablement toute française, de son esprit, n'ait jusqu'à un certain point subi les inconvénients du bilinguisme <sup>18</sup> : porter en soi une sorte de système de pensée en cote mal taillée, intermédiaire entre ceux des deux idiomes que l'on parle usuellement et forcer ces deux idiomes à entrer bon gré mal gré dans ce même système, de sorte qu'on leur prête forme à forme et signe à signe une identité sémantique qu'ils n'ont en réalité pas chez la masse des indigènes unilingues qui parlent chacun d'eux ? (*EGLF* : § 74)

Qu'on se le dise :

Seuls, les nationaux peuvent faire une bonne grammaire nationale » (*EGLF* : § 7)

Pour être apte à comprendre la « signification psychologique » des « phénomènes linguistiques » (Pichon 1937 : 34), il faut être locuteur de l'idiome considéré :

Un idiome peut donc se définir : un mode de pensée spécifique. (*EGLF* : § 6)

On ne peut accéder aux mécanismes de pensée qui sous-tendent un idiome que si on pense soi-même avec ces mécanismes : c'est le postulat de l'*EGLF*. On pourrait justement objecter qu'une implication aussi intime dans l'objet d'étude altère l'observation scientifique et son idéal de neutralité : pour

19. DP eux-mêmes, dans leurs publications parallèles, utilisent l'abréviation *EGLF*.

20. Date de naissance, origine géographique, profession, etc., sont répertoriées.

DP au contraire, le locuteur de l'idiome national est détenteur d'un savoir particulier qui garantit la validité de son discours métalinguistique.

### L'inconscient et l'idiome national

#### • Des mots à la pensée

*Des mots à la pensée* : le titre principal de l'ouvrage de DP est dans l'usage<sup>19</sup> oublié au profit du sous-titre *Essai de grammaire de la langue française*. Il a pourtant pour avantage d'exposer explicitement le programme sémasiologique de DP, ouvertement opposés à Ferdinand Brunot qui, dans *La pensée et la langue*, adopte une démarche inverse. Pichon déclare :

en tant que méthode d'investigation scientifique, la méthode descendante ne me paraît pas pouvoir se défendre. Elle escamote en effet l'objet propre de la linguistique synchronique. [...] peu importe au linguiste de retrouver les *membra disjecta* de l'imparfait sous [...] différentes rubriques ; ce qui est pour lui un objet de science linguistique, c'est précisément l'« imparfait » lui-même ; il a à retrouver le signifié de ce signifiant, ce qu'il ne peut faire qu'en confrontant tous les emplois de l'« imparfait » et non pas en les répartissant dans des cadres rationnels tracés *a priori*.

C'est donc à la *méthode ascendante* que M. Damourette et moi avons eu recours dans nos travaux ; ces travaux mêmes, en nous la faisant exercer, nous ont amenés à la mettre au point et à la définir.

Elle postule essentiellement que tous les phénomènes linguistiques ont une signification psychologique. Mais j'avoue ouvertement que ce postulat est pour moi une évidence : je ne comprendrais pas [...] qu'il vint jamais à l'esprit d'un Français d'employer l'imparfait si ce « temps » n'était pas le signifiant d'un signifié de la vie psychique. (Pichon 1937 : 33-34)

La scientificité revendiquée de DP passe dès lors par la prise en compte de la variation : l'*EGLF* analyse plus de 34000 exemples. Il s'agit d'énoncés pris sur le vif (les témoins oraux sont soigneusement immatriculés<sup>20</sup>) la plupart du temps, et aucune place particulière n'est faite à la littérature : DP cherchent à accumuler les données les plus représentatives qui soient, ne négligent ni l'oral, ni la « parlure vulgaire » (*EGLF* : § 36), ni les lapsus :

Pour retrouver l'unité profonde et la signification psychologique de chaque entité grammaticale, le linguiste devra la remembrer au moyen des phrases les plus diverses où elle figurera. A cette tâche, les tours singuliers, les phrases négligées, les lapsus seront appelés à concourir, à côté des emplois littéraires. En effet, c'est dans ces aberrances que se révéleront, sans freins rationnels ni normatifs, les tendances profondes du sentiment linguistique. Je n'ai pas attendu d'être initié à la psychanalyse, dans laquelle on sait la signification attribuée si justement aux lapsus par M. Freud,

21. Nous opérons là une sélection dans la liste des propriétés que Freud énumère. Il faudrait en particulier commenter la fameuse « absence de contradiction » et la mettre en lien avec l'analyse de la négation chez DP.

pour sentir, en grammaire, la valeur précieuse du moindre fait, fût-il méprisé et anathématisé par les législateurs de la langue « correcte ». (Pichon 1937 : 35)

La psychanalyse apparaît ici du côté de la science linguistique, comme discipline prenant en compte le réel sous toutes ses formes, sans filtre normatif. Prenant à contre-pied la démarche prescriptive, Pichon refuse l'exclusion arbitraire de prétendues scories qui n'entreraient pas dans un cadre conceptuel *a priori*. Il s'agit de se distinguer du « rationalisme apriorique » (Pichon 1937 : 29) qui caractériserait Saussure. C'est donc à double titre que l'inconscient est pris en compte par la méthodologie de DP : comme instance psychique susceptible de participer à la production langagière individuelle (on retrouve là le sens freudien), et comme composante de l'idiome national (les structures latentes de ce dernier sont en effet celles qu'il s'agit de révéler par une étude de formes attestées).

• L'idiome comme réalité psychique

L'idiome décrit par DP est donc avant tout l'expression d'une identité nationale, d'une façon singulière d'envisager le réel. C'est là sans doute le fondement même de leur réflexion, et ce qu'elle a paradoxalement de plus psychanalytique. Certes, si on veut retrouver l'individu chez DP, il faut le considérer essentiellement comme élément constitutif d'une nation ; on est vraiment fondé à remplacer « perception individuelle » par « perception nationale ». Reste qu'il est tout de même question de subjectivité, et que la description de cette subjectivité prime sur la recherche d'une vérité absolue : peu importe que les signes soient réellement arbitraires. Cette réalité-là n'est pas accessible. Si les locuteurs de l'idiome national perçoivent un lien indissoluble entre les deux faces du signe linguistique, alors ce lien existe : la réalité psychique a une valeur de vérité. En ce sens, la primauté de la subjectivité dans la théorie linguistique de DP nous semble renvoyer à la distinction établie par Freud entre réalité et réalité psychique :

[...] *intemporalité* et *substitution à la réalité extérieure de la réalité psychique*, tels les caractères que nous devons nous attendre à trouver aux processus appartenant au système *Ics*. (Freud 1968 : 97 – nous soulignons) <sup>21</sup>

Il y a bien intemporalité dans l'inconscient de DP au sens où ils ne s'appuient pas sur la partition saussurienne synchronie / diachronie ; l'état stable de langue coïncide chez eux avec la période de vie de la nation. Les variations observées en surface sont quantité négligeable puisque seule compte la stabilité des structures inconscientes. Tout le projet scientifique de DP part donc

22. DP notent (*EGLF* : § 368) que le terme « migraine » désigne le « sentiment linguistique d'un symptôme plutôt que la maladie que les médecins appellent migraine ». La réalité du sujet n'est autre que celle de sa langue.

23. A distinguer de la notion courante d'« esprit populaire » telle qu'elle apparaît par exemple dans Bréal (1897). Ce dernier affirme bien que la « question du linguistique est au fond une question sociale ou nationale » (*ibid.*), mais ne fait pas reposer entièrement sa théorie sémantique sur cette dimension.

de cette idée : la description d'une langue revient à celle de la perception subjective de la réalité par une nation. Peu importe que cette réalité ne soit pas l'équivalent du réel en soi. <sup>22</sup>

L'objet d'étude de DP, l'idiome national, peut donc être compris comme la somme d'usages individuels dont les dimensions psychologique et sociale ne s'entendent que dans le cadre de la nation. Ce dernier point est ce qui distingue clairement DP des autres théoriciens du langage, puisque ce n'est pas tant l'existence d'une dépendance serrée et réciproque entre langue et pensée que les modalités de ces rapports qui posent problème. On trouve par exemple chez Bally :

Si la pensée agit sur la langue, la langue façonne, elle aussi, la pensée à sa mesure. (Bally 1933 : 5)

Énoncée ainsi, la proposition a tout du lieu commun (au moins pour quiconque ne rejette pas en bloc toute approche mentaliste) ; l'originalité de DP est donc de ne jamais perdre de vue le but de leur recherche : le tableau – plus apologétique que scientifique sans doute – d'une langue et surtout, à travers elle, du « génie » d'une nation <sup>23</sup>. En effet,

Le langage est le produit d'une pensée vivante et en mouvement. Tout s'y passe selon les lois du psychisme. (EGLF : § 74)

La position de DP correspond donc, en dernière analyse, exactement à ce que Saussure rejette ici :

C'est une opinion généralement admise qu'une langue reflète le caractère psychologique d'une nation : mais une objection très grave s'oppose à cette vue : un procédé linguistique n'est pas nécessairement déterminé par des causes psychiques. (CLG : 310)

L'étude patiente de la langue permettrait alors de reconstituer le psychisme d'une communauté linguistique :

En effet, les notions générales charpente du langage sont loin d'être toutes conscientes. Nous nous sommes précisément efforcés, depuis 1911, d'extraire du grand nombre des faits que nous avons colligés, l'essence de ces notions générales

24. Nous utilisons pour ce passage la récente traduction des PUF, la traduction Jankélévitch étant ici franchement défaillante : « Il s'agit de savoir, en outre, si et dans quelle mesure le penseur ou le poète travaillent vraiment en isolés, s'ils ne sont vraiment redevables en rien à la masse, s'ils n'empruntent pas à celle-ci les matériaux de leurs créations, pour leur donner une expression consciente et une forme achevée. » pour « *Und überdies bleibt es dahingestellt, wieviel der einzelne Denker oder Dichter den Anregungen der Masse, in welcher er lebt, verdankt, ob er mehr als der Vollender einer seelischen Arbeit ist, an der gleichzeitig die anderen mitgetan haben.* » La récente version des PUF est parfois tout aussi déroutante : « travail animique » reste très peu clair et prête à de fâcheuses confusions. De plus, dans cet essai, Freud s'appuie constamment sur un Français, Michel Le Bon, dont il a lu la *Psychologie des foules* dans une traduction intitulée *Psychologie der Massen*. Les traducteurs des PUF choisissent de rendre « Massen » par « masses », au mépris du texte original de Le Bon. Étrange préservation du signifiant, dès lors paré de vertus inquiétantes : [mas] fonderait-il la cohérence de l'essai au point que la suite phonétique [ful] en brise l'existence ? Le texte de Freud y joue son identité générique.

inconscientes sur lesquelles repose toute la texture du français ; et nous pouvons dire en somme que, pour nous, le principal travail du grammairien est d'amener à la conscience les notions directrices d'après lesquelles une nation ordonne et règle inconsciemment sa pensée. (*EGLF* : § 5)

Le terme « inconsciemment » est ici pris dans un sens tout à fait lâche, sans implication psychanalytique, lorsqu'il désigne le rapport du sujet au fonctionnement de sa langue. « Inconsciemment » équivaut en ce cas à « sans intellectualisation ». Mais il y a bien dans l'analyse des taxèmes une place pour un *inconscient* plus spécifique d'un point de vue conceptuel.

• Un lien possible avec l'inconscient freudien ?

La notion d'inconscient national telle qu'elle apparaît chez DP semble à première vue incompatible avec l'idée d'individualité attachée à l'inconscient freudien. Que l'utilisation de la langue révèle des mécanismes inconscients, c'est ce que suppose la thérapie psychanalytique ; mais là où l'analyste pense avant tout à l'écoute du discours individuel, il s'agit pour DP de mettre au jour des mécanismes inconscients valables pour tout locuteur français.

Dans *Psychologie des masses et analyse du moi*, Freud envisage explicitement la tension entre création collective (la langue par exemple) et variation individuelle :

Mais l'âme de la masse, elle aussi, est capable de géniales créations de l'esprit, comme le prouvent d'abord la langue elle-même, ensuite le chant populaire, le folklore et autres. Et il reste en outre à savoir combien le poète ou le penseur pris isolément doit aux incitations de la masse dans laquelle il vit, et s'il est davantage que celui qui parachève un travail animique auquel les autres ont simultanément collaboré. Freud (1991 : 21) <sup>24</sup>

L'expression de l'individualité serait contrainte par des instruments forgés collectivement (la langue par exemple). La méthode psychanalytique se verrait dès lors assigner comme tâche de retrouver l'inconscient – c'est-à-dire en dernière analyse, le désir du sujet – derrière ce qui est emprunté à un fonds commun. Or, la difficulté vient précisément de la nature du fonds commun considéré. Freud rappelle en effet :

Chaque individu fait partie de plusieurs foules, présente les identifications les plus variées, est orienté par ses attaches dans des directions multiples et a construit son *idéal du moi* d'après les modèles les plus divers. Chaque individu participe ainsi de plusieurs âmes collectives, ce celles de sa race, de sa classe, de sa communauté professionnelle, de son état, etc., et peut de plus, s'élever à un certain degré d'indépendance et d'originalité. Ces formations collectives permanentes et durables ont des effets uniformes qui s'imposent à l'observateur avec moins de force que les mani-

25. Pichon (1937 : 37) : « la pensée de tout homme, en tant qu'elle dépasse les combinaisons de souvenirs sensoriels et de représentation d'actes moteurs, est directement fonction de l'idiome dans lequel elle se formule, cristallise et prend corps. L'idiome qui nous sert à parler nous sert de ce fait même à penser. »

festations des foules passagères, se formant et se désagrégeant rapidement [...] et c'est dans ces foules bruyantes, éphémères, superposées pour ainsi dire aux autres, qu'on observe le miracle de la disparition complète, quoique peut-être passagère, de toute particularité individuelle. (Freud 1950 : 93)

En d'autres termes, l'étude de « formations collectives permanentes et durables » est facilitée par les « effets uniformes » qu'elles produisent : il suffirait de faire abstraction de ces constantes supposées pour retrouver la singularité de l'individu. Le projet linguistique de DP semble reposer sur des présupposés semblables : la nation offre un cadre stable à l'expression de l'individualité. Lorsque le grammairien met à jour les motivations inconscientes de l'idiome national, il isole une constante qu'il faudrait retirer au discours pour en révéler la subjectivité. Tout locuteur aurait donc été façonné par sa langue au point que l'emploi d'une structure relève pour tout un chacun d'un même mécanisme psychique. Le choix du locuteur ne se porte sur ledit moyen d'expression que lorsqu'il y a adéquation entre son intentionnalité et les possibilités offertes par l'idiome national <sup>25</sup> :

En somme, si par d'autres méthodes on peut espérer connaître ce qu'il y a d'individuel dans l'inconscient, la grammaire, seule, paraît pouvoir nous éclairer sur *cet inconscient national collectif qui s'appelle le génie d'un peuple*. Et même peut-être, comme en réalité il n'y a pas deux personnes dont le parler soit rigoureusement identique, peut-on espérer que le jour où sera suffisamment avancé ce qu'on pourrait appeler la grammaire nationale moyenne, les particularités spéciales observées chez tel ou tel individu pourront contribuer à éclairer son *inconscient individuel*. De sorte que les écrivains arriveraient à nous livrer, par leur style même, l'histoire de leur âme. (DP 1925 : 256 – nous soulignons)

L'usage que fait le locuteur de sa langue est donc doublement révélateur : de l'inconscient de la nation auquel il appartient d'abord, et de son inconscient individuel ensuite. Sans doute certaines réflexions de Freud vont-elles partiellement dans ce sens : on pense en particulier à l'analyse qu'il fait du terme allemand *unheimlich*, décrit comme porteur de significations latentes pour tout locuteur allemand <sup>26</sup>. La recherche freudienne pourtant ne s'attache pas tant à proposer un contenu, le résultat d'une interprétation, que des outils

26. Sans compter le fait que la réflexion sur ce terme ne peut concerner que la langue allemande : autre point commun avec la démarche de DP, qui partent des particularités de leur idiome (l'analyse de la négation en forclusif et discordantiel est donc aussi difficilement transposable que celle du préfixe *un-*).

27. Sur la critique jungienne de l'idée d'individualité chez Freud : voir Pariente (1973). Pour Jung, « la valeur du contenu [du rêve] ne se rapporte certes pas au seul rêveur, elle est liée à l'attitude qu'a collectivement prise l'humanité vis-à-vis de la sexualité. Cette attitude ne fait pas partie de l'inconscient personnel du sujet, elle est déposée en lui par l'entremise de l'inconscient collectif auquel il participe [...] *L'interprétation jungienne ne se centre pas sur une vie effectivement vécue, mais sur des contenus supra-individuels* ». (Pariente 1973 : 190-193).

28. Une présentation limpide de ces phénomènes et de leurs ressemblances avec les figures que sont la métaphore et la métonymie : Laplanche (2003).

interprétatifs. Il n'est pas possible par exemple de trouver dans *L'Interprétation du rêve* une liste d'équivalences qui associerait des rêves (détachés de l'histoire personnelle du rêveur) et des significations figées (valables pour tous). Toute la théorie psychanalytique repose précisément sur la subjectivité radicale du rêve, l'individualité irréductible de l'inconscient. Freud affirme :

Mon procédé [d'interprétation du rêve] n'est certes pas aussi commode que celui de la méthode populaire du chiffre, qui traduit le contenu du rêve d'après une clé qui a été fixée ; je m'attends bien plutôt à ce que chez des personnes différentes, et dans un contexte différent, le même contenu de rêve puisse cacher aussi un autre sens. (Freud 2003 : 140)

Les signes qu'utilise la langue du rêve restent donc insignifiants s'ils ne sont pas remis en jeu dans des chaînes d'associations libres, significantes par et pour le sujet : le seul interprète autorisé du rêve n'est autre que le sujet lui-même<sup>27</sup>. Le matériau du travail psychanalytique est en effet entièrement réductible au récit du rêve par le rêveur, ce qui semble lier définitivement manifestation de l'inconscient et langage chez Freud : il y a, comme le signale Michel Arrivé,

identité entre le « rêve » – le rêve tel qu'il est rêvé, le rêve-objet, en somme – et « le rêve raconté » – le récit du rêve, le métarêve, pourquoi pas ? – car en même temps qu'il se raconte, il se commente. (Arrivé 2005 : 185)

La relation irréductiblement singulière du rêveur à son rêve est peut-être à rapprocher du fait précédemment évoqué, à savoir que chez DP le *locuteur de l'idiome national* est le seul commentateur autorisé de sa propre langue. Là où l'inconscient est susceptible de se manifester, seule une implication intime dans le processus garantit l'accès au sens. Pour le rêveur, il s'agira de retrouver la chaîne des déplacements et condensations<sup>28</sup> interdisant l'expression directe d'un contenu qui reste latent ; pour le locuteur-grammairien, il s'agira de révéler les taxèmes qui sous-tendent toute expression langagière.

C'est la place du sujet parlant qui est dès lors en question. Comment décrire l'utilisation singulière qu'il fait du matériau qui lui est imposé - sa

29. Par un mouvement de sysémie homophonique, semble-t-il.

30. Ce qui fait la nouveauté de cette idée, c'est le lien à la psychanalyse et au nationalisme. La permanence dans la langue d'éléments inconscients, hérités d'étymons divers, a été formulée ailleurs : v. par exemple Bréal (*ibid.*, chap. IV), « Il n'est point permis de dire, par exemple : "Vous savez que je vous ai toujours respecté et porté une vive affection." D'où vient cette défense ? Elle vient de la *survivance*, au fond de notre esprit, d'une déclinaison matériellement abolie. L'idée du datif, qui continue d'exister chez nous, ne permet pas le mélange avec l'accusatif, quoique, dans l'exemple présent, celui-ci soit le même. La règle, je le répète, n'est point artificielle : nous le sentons tous, en lisant la phrase fautive. C'est qu'il y a une *réminiscence* qui nous sert de guide. » (Nous soulignons.)

31. Freud au contraire pense la simultanéité, au plan phylogénétique, de la « psychologie collective » et de la « psychologie individuelle », puisqu'il envisage une horde primitive rassemblée autour d'un chef, personnalité singulière dont le narcissisme plus fort lui assure son statut de père. Voir Freud (1950).

langue par exemple ? Entre créativité et contrainte, conscient et inconscient, le lexique semble assez propre à illustrer la tension dont le sujet parlant est le lieu. Chez DP, on s'intéressera donc au problème de la *sysémie homophonique*. Le traitement des homophones dans l'*EGLF* pourrait en effet être à la croisée d'au moins deux recherches : les axes associatifs de Saussure et les créations lexicales (en particulier les lapsus) telles qu'elles sont envisagées par Freud.

### L'exemple de la sysémie homophonique

- Un phénomène inconscient : du phonique au sémantique

La forme phonique du mot, l'équivalent du signifiant saussurien, est désignée chez DP par l'expression « corps mémoriel du mot ». Il est tentant de voir dans cette périphrase une métaphore d'inspiration psychanalytique. Notons d'abord qu'elle s'inscrit, par l'utilisation de l'image du « corps » qui contiendrait une « âme » sémantique, dans la tradition platonicienne du *séma / sôma*, où le corps et le signe se retrouvent <sup>29</sup>. Mais l'adjectif « mémoriel » semble inviter à une lecture d'un autre type : pour DP, la langue est dépositaire d'une mémoire collective, de l'inconscient commun à la nation <sup>30</sup>.

Ces hypothèses trouvent-elles leur source dans les écrits freudiens ? L'idée d'une mémoire collective, portée inconsciemment par chacun, semble plutôt se rapprocher des visions jungiennes dans lesquelles

Premier sur le plan phylogénétique, l'inconscient collectif résulte de la sédimentation de toute l'histoire de l'humanité comme espèce, de sorte que ses contenus, images ou idées, sont également présents en chacun. (Pariente 1973 : 208-209) <sup>31</sup>

Freud n'aborde qu'indirectement la question de la communauté linguistique : soit les exemples langagiers donnés n'ont de valeur que relativement à un individu donné (récits de rêves, oublis de mots), soit ils sont, de façon assez vague, valables pour tout locuteur de la langue considérée (le préfixe *un-* dans *unheimlich* par exemple (Freud 2001)). Les ressources du matériau commun qu'est la langue semblent néanmoins devoir faire l'objet d'un apprentissage par le locuteur pour être utilisées. Dans le récit qu'il fait du cas Dora par exemple, Freud rapporte le rêve des « nymphes » des bois. Il interprète cette image comme un équivalent du sexe féminin (1967 : 74) et en déduit immédiatement que Dora a lu des ouvrages savants sur la sexualité, puisque le terme « nymphes » appartient à l'usage médical. A aucun moment il n'est question d'un symbolisme universel ou d'un inconscient sémantique qui aurait permis à Dora d'utiliser de façon pertinente (par rapport à son désir inconscient) un terme dont la polysémie lui était inconnue.

L'inconscient sémantique dont il est question chez DP n'est de toute façon pas à comprendre en ces termes. Il est certes directement lié à la moti-

32. Voir par exemple Charles Nodier, (1808) 1984, *Dictionnaire des onomatopées*, Trans-Europ-Repress.

vation du signe : le signifiant est toujours déterminé par son étymologie, le sémantisme attaché aux formes phoniques restant latent ; mais le locuteur n'est pas pour autant réduit à la passivité :

De ce que la sysémie ou la tendance sysémique n'appartiennent pas proprement au conscient, il n'en faudrait pas conclure qu'elles soient étrangères à l'utilisation esthétique de la langue. Tous les grands poètes français ont ignoré les lois du rythme du vers français, au moins sous leur forme scientifique, ce qui ne les a pas empêchés de les appliquer génialement. De même, tout le *pouvoir évocateur des suites phonétiques* entre en jeu dans la poésie, et à ce point de vue, on ne doit même plus se restreindre à la trop étroite loi de sysémie homophonique. Les suites phonétiques, les syllabes, les phonèmes même, ont, outre leur valeur onomatopéique éventuelle, une *valeur mnésique* provenant de tous les mots desquels ils ont fait partie, et nous sommes persuadés que cette *charge sémantique* est constamment présente dans le subconscient du sujet parlant. (EGLF : § 133 – nous soulignons)

Le « pouvoir évocateur des suites phonétiques » est une manifestation finalement assez communément admise de l'iconicité dans la langue, et DP font ici appel à l'idée littéraire des harmonies imitatives<sup>32</sup>. L'originalité de leur théorie tient à cette « valeur mnésique » qui circulerait de forme en forme à l'insu des locuteurs – même si certains d'entre eux, les poètes par exemple, utilisent volontairement les ressources à la fois phoniques et sémantiques de la langue. Mais c'est le lieu de cette « charge sémantique » qui est important : il s'agit du « subconscient du sujet parlant », non du signifiant en soi. Il s'agit donc bien plus d'une théorie cognitive que d'une vision organiciste dans laquelle la langue aurait un inconscient.

DP entendent décrire une tendance naturelle, d'où le choix du terme « loi » sur le modèle des biologistes :

Les sens des vocables homophones ont une irrésistible tendance à se confondre pour créer une idée nouvelle plus générale : c'est la *sysémie homophonique*. (EGLF : § 131)

Ils ne sont pourtant pas les premiers à remarquer la possibilité rapprochement sémantique lié au matériau phonique<sup>33</sup>. Nyrop, par exemple, l'évoque dans un chapitre intitulé « Confusion et absorption » :

Les mots qui se ressemblent phonétiquement se confondent facilement, surtout s'ils offrent quelques similitudes de sens. Les exemples se présentent à tout moment dans la langue parlée : *amener / emmener, anoblir / ennoblir, avènement / événement, conjecture / conjoncture, émersion / immersion, éminent / imminent, éruption / irruption, flairer / fleurir, vénéneux / venimeux*. (Nyrop 1979 : 337, § 462)

33. Pour une désignation contemporaine : Arrivé, Gadet et Galmiche (1986 : 83 – nous soulignons) : « *L'attraction paronymique* est le phénomène qui a pour effet de rapprocher et, éventuellement, de confondre au niveau du signifié deux mots paronymes. »

La précision « dans la langue parlée » est particulièrement intéressante dans la mesure où elle tend à rattacher ces phénomènes à la spontanéité du sujet parlant.

Saussure envisage quant à lui la possibilité que l'analogie phonique seule construise un axe associatif :

Les groupes formés par association mentale ne se bornent pas à rapprocher les termes qui présentent quelque chose de commun ; *l'esprit* saisit aussi la nature des rapports qui les relient dans chaque cas et *crée* par là *autant de séries associatives qu'il y a de rapports divers*. Ainsi dans *enseignement, enseigner, enseignons*, etc., il y a un élément commun à tous les termes, le radical ; mais le mot *enseignement* peut se trouver impliqué dans une série basée sur un autre élément commun, le suffixe (cf. *enseignement, armement, changement*, etc.) ; l'association peut reposer aussi sur la seule analogie des signifiés (*enseignement, instruction, apprentissage, éducation*, etc.), ou, au contraire, *sur la simple communauté des images acoustiques*. (CLG : 173-175 – nous soulignons)

Mais les éditeurs du *CLG* prennent aussitôt le soin de préciser :

Ce dernier cas est rare et peut passer pour anormal, car l'esprit écarte naturellement les associations propres à troubler l'intelligence du discours ; mais son existence est prouvée par une catégorie inférieure de jeux de mots reposant sur les confusions absurdes qui peuvent résulter de l'homonymie pure et simple, comme lorsqu'on dit : « Les musiciens produisent les *sons* et les grainetiers les vendent. » Ce cas doit être distingué de celui où une association, tout en étant fortuite, peut s'appuyer sur un rapprochement d'idées (cf. franç. *ergot* : *ergoter*, et all. *blau* : *durchbläuen*, « rouer de coups » ; ce sont des cas d'étymologie populaire [...]) ; le fait est intéressant pour l'évolution sémantique, mais au point de vue synchronique il tombe tout simplement dans la catégorie : *enseigner* : *enseignement*, mentionnée plus haut. (*ibid.*)

Le second cas, qui est celui où l'homophonie « peut s'appuyer sur un rapprochement d'idées » relève de la sysémie homophonique décrite par DP. Quant au terme « absurde », qui qualifie le cas d'une association purement phonique, il marque assez le mépris des éditeurs pour ce qu'ils considèrent comme des exceptions inutilisables par l'économie générale du système saussurien<sup>34</sup>. DP récuseraient sans doute ici l'idée même d'« homonymie pure et simple », tant le matériau phonique détermine, de leur point de vue, la charge sémantique. Mais force est de constater qu'ils restreignent eux aussi la sysémie homophonique.

34. Les recherches menées sur les anagrammes, parallèlement à la rédaction du *CLG*, auraient au contraire tendance à prouver que Saussure avait une vision tout à fait complexe des propriétés du signifiant.

35. « La sexuisemblance n'étant *pas une notion scientifique, mais intuitive et poétique*, n'a pas pour base la notion scientifique de sexe, dans toute son extension biologique, mais bien uniquement les réactions impressives différentes provoquées par l'un ou l'autre sexe. Ce sont donc avant tout les sexes de l'espèce humaine qui sont le point de départ de la métaphore sexuisemblantelle. » (*EGLF* : § 337 – nous soulignons.)

- A l'inverse de la loi de sysémie homophonique :  
la diasémie hétérophonique et la diasémie sexuisemblantielle

Les facteurs susceptibles d'enrayer la tendance naturelle au rapprochement sémantique des homophones sont au nombre de deux : les différences taxiématique et sexuisemblantielle.

Les taxièmes influencent l'usage des éléments du lexique, qui ne sont donc pas équivalents, pas disponibles de façon égale :

Les idées taxiématiques perpétuellement présentes dans l'esprit du locuteur y demeurent comme des questions implicites posées à propos de tout ce qu'il énonce. (*EGLF* : § 64)

La notion de « charge sémantique » intègre les « idées taxiématiques », marques inconscientes des classes grammaticales et donc des propriétés syntaxiques des éléments linguistiques considérés. L'emploi d'un élément lexical est alors entendu comme un processus cognitif complexe, fortement contraint : les homophones n'entrent pas de façon entièrement libre dans des chaînes associatives, parce qu'ils ne participent pas de la même manière à « l'intelligence du discours » pour reprendre l'expression des éditeurs du *CLG*. C'est ainsi que la « diasémie hétérophonique » permet de distinguer deux unités homophoniques : DP donnent l'exemple de « plus », dont les valeurs sémantiques varient avec les prononciations possibles, [ply] et [plys].

De même, la sexuisemblance <sup>35</sup>, c'est-à-dire le genre grammatical des noms, est susceptible d'enrayer le mécanisme de la sysémie homophonique. Gérard Genette (1976 : 430, n. 2) voit chez DP l'affirmation d'une « motivation *a priori* du genre grammatical » quand la raison amènerait à considérer une « sexualisation métaphorique induite *a posteriori* du genre grammatical des noms, lui-même en général hérité d'une évolution toute mécanique ». Certes, DP refusent l'approche de Brugmann :

Basée sur quelque analogie que ce soit, la quantité et la diversité des ces classifications exclut, à l'origine, toute explication d'origine phonétique. (*EGLF* : § 304)

DP suggèrent alors, une fois n'est pas coutume, l'existence d'un substrat universel, en alléguant une parole psychanalytique plus jungienne que freudienne :

Les psychanalystes nous assurent d'ailleurs que, chez tous les peuples sur lesquels ont porté leur investigation, la *mer* est dans le rêve un symbole fréquent pour représenter la *mère*. Ceci n'implique-t-il pas une tendance métaphorique à donner à la mer la sexuisemblance féminine ? Cette tendance a dû être renforcée en français par l'homophonie [...] (*EGLF* : § 311)

Mais leur position n'est pas cependant celle d'un Cratyle : il n'est pas question de postuler, en réalité, l'adéquation du nom à l'objet, mais celle de l'idiome au génie du peuple. L'idiome, en tant qu'image d'une perception tout à fait singulière du réel, se distingue donc par son caractère non arbitraire ; ce

36. On se souvient de la déclaration de Pichon (1937 : 35).

ne sont pas les fondements de cette motivation que le grammairien recherche, mais ses conséquences psychiques :

La sexuisemblance existe en français. Elle a dans le parler, donc dans la pensée, de chaque Français un rôle de tout instant. Savoir comment tel ou tel substantif se trouve être féminin ou masculin est un problème secondaire. *Le problème essentiel, le problème sémantique est de savoir ce qu'est pour le psychisme du locuteur français la sexuisemblance*, pourquoi son langage comporte du masculin et du féminin, et ne comporte pas d'autre classement général des substances prises en soi. (*EGLF* : § 306 – nous soulignons)

C'est ainsi que, parce qu'ils sont différents sur le plan sexuisemblantiel, les homophones « mousse » et « moussé » par exemple (*EGLF* : § 335), ne peuvent être concernés par la sysémie homophonique.

La réflexion de DP sur les homophones concerne-t-elle les créations lexicales envisagées par Freud, à savoir les mots d'esprit, rêves de mots et certains lapsus ? Sans doute l'analyse de l'individualité revient-elle au psychanalyste, le but de l'*EGLF* étant de la faciliter en faisant apparaître ce qui, finalement, n'appartient pas en propre au sujet. La loi de sysémie homophonique est donc un point de départ commun à tous les locuteurs : le lapsus qui prendrait racine sur ce substrat collectif ne perdrait pas pour autant son sens subjectif. La manifestation de l'inconscient se trouve contrainte par un matériau dont le sujet explore, souvent à son insu, les possibilités.

On ne peut cependant qu'être étonné de voir ressurgir parfois, là où on s'attendrait à un lien avec le travail freudien, l'approche normative<sup>36</sup>. Dans l'exemple suivant, non seulement DP ne trouvent pas l'occasion d'appliquer leur théorie sur le statut cognitif des homophones, mais ils font en plus abstraction des possibilités d'interprétations psychanalytiques pour le sujet parlant concerné :

La pauvreté du vocabulaire est un signe certain d'insuffisance de culture. Le vulgaire va même quelquefois jusqu'à identifier des vocables tout à fait différents, mais que sa paresse d'articulation et son ignorance étymologique l'amènent à confondre, *amnistie* et *armistice* sont par exemple confondus en un vocable *armistie* auquel s'attache l'idée vague de cessation de tourments. (*EGLF* : § 36)

Mais plus loin, « l'ignorance étymologique » du vulgaire – entre autres termes, le fait de subir pleinement, sans en saisir les enjeux, la « charge mnésique » de l'idiome – est perçue non plus comme un défaut mais au contraire comme un avantage, justement parce qu'elle permet une créativité plus grande :

Il est tout naturel que [...] la parlure vulgaire, ignorante des étymologies et des règles, plus facilement accessible aux *suggestions de l'instinct linguistique*, soit en avance sur la parlure bourgeoise, plus érudite, plus respectueuse de la tradition.

37. A laquelle il faut bien entendu rajouter une terminologie complexe. Voir Pohl (1982-1983).

En fait, c'est bien ainsi que les choses se passent et le peuple donne souvent à des vocables des sexuisemblances. (*EGLF*: § 311 – nous soulignons)

Le fait d'être inconscient, en tant que sujet parlant, travaille donc dans ce cas l'inconscient national : l'individuel rejoint le collectif. L'exemple de l'appropriation du lexique par le sujet parlant illustre donc les problèmes que pose, dans la réflexion de DP, l'articulation d'un inconscient national et d'un idiome. Entre nationalisme et neutralité scientifique, psychanalyse et poésie (*EGLF*: § 133 et 337), l'œuvre de DP élabore une théorie singulière et résiste aux catégorisations hâtives.

## Conclusion

L'inconscient, dans la réflexion linguistique de DP, joue donc à plusieurs niveaux : national, il correspond à une vision subjective du réel, au *génie d'un peuple* ; idiomatique, assimilable aux « idées taxiématiques », il sous-tend l'usage de tout élément linguistique ; individuel, il trouve son expression dans les possibilités ouvertes par la « charge mnésique » véhiculée par les signifiants et manipulée par les locuteurs. L'oubli relatif dans lequel est tombé l'*EGLF* s'explique sans doute par la prégnance de l'idée de nation<sup>37</sup>. Il reste néanmoins possible de confronter la théorie mentaliste de DP à celle de leur contemporain Guillaume, et à celles, plus récentes, qui proposent la modélisation des processus cognitifs à l'œuvre chez le sujet parlant. De ce point de vue, la prise en compte d'un inconscient plus complexe que la simple absence d'intellectualisation garantit à DP une place à part dans l'histoire des théories linguistiques.

## Références bibliographiques

- ARRIVÉ Michel, (1994) 2005, *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient*, Limoges, Lambert Lucas [1<sup>re</sup> éd. Paris, PUF].
- ARRIVÉ Michel, GADET Françoise et GALMICHE Michel, 1986, *La grammaire d'aujourd'hui*, Paris, Flammarion.
- BALLY Charles, 1933, *Linguistique générale et linguistique française*, Paris, Ernest Leroux.
- BENVENISTE Émile, (1939) 1966, « Nature du signe linguistique », *Acta linguistica* 1, Copenhague, repris dans *Problèmes de linguistique générale*, t. 1, Paris, Gallimard, collection « Tel » : 49-55.
- BRÉAL Michel, (1897) 2005, *Essai de sémantique*, Limoges, Lambert-Lucas [1<sup>re</sup> éd. Paris, Hachette].
- COSERIU Eugenio, 1977, « *L'arbitraire du signe* : Sobre la historia tardia de un concepto aristotélico », *Tradición y novedad en la ciencia del lenguaje*, Madrid, Gredos, colección « Biblioteca Románica Hispánica » : 13-61.
- DAMOURETTE Jacques et PICHON Edouard, 1925, « La Grammaire en tant que mode d'exploration de l'inconscient », *L'Evolution psychiatrique* 1 : 237-257.

- DAMOURETTE Jacques et PICHON Edouard, 1930, *Des mots à la pensée : Essai de grammaire de la langue française*, t. I, Paris, Editions d'Arthey.
- ENGLER Rudolf, 1962, « Théorie et critique d'un principe saussurien : l'arbitraire », *Cahiers Ferdinand de Saussure* 19 : 5-66.
- ENGLER Rudolf, 1964, « Compléments à l'arbitraire », *Cahiers Ferdinand de Saussure* 21 : 25-32.
- FREUD Sigmund, 1950, *Psychologie collective et analyse du moi*, trad. W. Jankélévitch, Paris, Payot.
- FREUD Sigmund, (1954) 1967, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF.
- FREUD Sigmund, 1991, *Psychologie des masses*, in *Œuvres complètes, Psychanalyse*, t. XVI, Paris, PUF : 1-84.
- FREUD Sigmund, 2001, « L'inquiétante étrangeté », in *L'inquiétante étrangeté et autres textes*, trad. Fernand Cambon, Paris, Gallimard, collection « Folio bilingue ».
- FREUD Sigmund, 2003, *L'interprétation du rêve*, trad. Janine Altounian et alii, in *Œuvres complètes, Psychanalyse*, t. IV, Paris, PUF.
- FUCHS Catherine, 1982-1983, « Damourette et Pichon précurseurs de l'énonciation », *Travaux de linguistique* 9-10 [publication du service de linguistique française de l'Université de l'État à Gand] : 53-66.
- GENETTE Gérard, 1976, *Mimologiques : Voyage en Cratylie*, Paris, Seuil, collection « Points ».
- HARRIS Roy, 1980, *The Language-makers*, London, Duckworth.
- JOLY André, 1982-1983, « Damourette et Pichon : Linguistes de langue ou linguistes de discours ? », *Travaux de linguistique* 9-10 [publication du service de linguistique française de l'Université de l'État à Gand] : 35-52.
- JONES Ernest, (1969) 1975, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud, 3. Les dernières années 1919-1939*, traduction française Liliane Flourney, Paris, PUF, collection « Bibliothèque de psychanalyse ».
- JOSEPH John E., 2000, *Limiting the arbitrary: linguistic naturalism and its opposites in Plato's Cratylus and the modern theories of language*, Amsterdam and Philadelphia, John Benjamins.
- LAPLANCHE Jean, 2003, « Préface » de COSTES Alain, *Lacan : le fourvoisement linguistique*, Paris, PUF, collection « Voix nouvelles en psychanalyse » : 11-14.
- MELCUK Igor (éd.), 1993-, *Dictionnaire explicatif et combinatoire du français contemporain*, t. I sv., Paris, Klincksieck.
- NYROP Kristoffer, (1913) 1979, *Grammaire historique de la langue française, IV : Sémantique*, Genève, Slatkine Reprints.
- PARIENTE Jean-Claude, 1973, « Systèmes et modèles », *Le langage et l'individuel*, Paris, Armand Colin : 180-223.
- PICHON Edouard, 1937, « La linguistique en France : Problèmes et méthodes », *Journal de psychologie normale et pathologique*, janvier - février : 25-48.
- PICHON Edouard, 1938, *A l'aise dans la civilisation : Trois conférences pour l'Institut de Psychanalyse de Paris*, Paris, Denoël, collection « Bibliothèque psychanaly-

## LE NŒUD DU SYMPTÔME

Dans la pratique quotidienne du psychiatre, la confrontation aux phénomènes psychotiques multiformes est de règle. Les grandes psychoses sont le plus souvent le lot des hôpitaux et cliniques spécialisées qui doivent traiter les paroxysmes de ces manifestations parfois extrêmes (passage à l'acte meurtrier pour les plus terrifiants, troubles du comportement plus banalement). Ces épisodes aigus ont en commun une perturbation de la perception de la réalité dans sa normalité, qui porte soit sur le monde sensoriel (hallucinations auditives, ou visuelles, cénesthésiques, olfactives, sur les cinq sens), soit sur le monde symbolique avec trouble du jugement, et de l'effet de sens, les signes normalement insignifiants devenant tout à coup porteurs d'un sens n'existant que pour le sujet en proie à ces perturbations. C'est une association de l'ensemble de ces troubles qui se manifeste dans une bouffée délirante.

Nous sommes donc en présence de deux grands dysfonctionnements psychiques : dysfonctionnement du monde perceptif, de la perception dans sa globalité, et dysfonctionnement du système symbolique dans son effet de sens, sa signifiante.

Le trouble le plus fréquent et le plus tenace du domaine perceptif est l'hallucination auditive : « entendre des voix ». Ces voix sont en général d'une telle réalité qu'elles sont sans hésitation attribuées à un ou à des personnages extérieurs. Le sujet peut également entendre des bruits : porte qui claque, détonations ou vacarmes qui lui font croire à une présence étrangère, etc.

Les hallucinations visuelles sont rencontrées dans les syndromes aigus : bouffées délirantes, ou délire induit par une substance toxique.

Plus les phénomènes psychotiques sont anciens, forts et tenaces, plus l'adhésion du sujet à leur réalité est difficile à ébranler.

Nous allons essayer de proposer un système d'élaboration de la façon dont ces phénomènes énigmatiques et étonnants peuvent apparaître chez un sujet, avec ou sans une intervention extérieure, en nous aidant de l'appareil psychique schématisé par Jacques Lacan sous le nom de *nœud borroméen*.

Le nœud borroméen est venu à Lacan « comme bague au doigt » (selon son expression), dans l'élaboration théorique sur les rapports, plus précisément les nouages des trois catégories fonctionnelles définies par l'auteur – Réel, Symbolique et Imaginaire – dans l'ordre inverse de leur étude. Il s'était d'abord mesuré, si je puis dire, à l'Imaginaire en partant des complexes fami-

liaux et du stade du miroir, puis s'était longuement attardé sur le Symbolique au travers de sa « linguisterie » pour buter sur l'Impossible qu'il finit par sortir sous la forme du Réel.

Cet extraordinaire parcours intellectuel qui ne s'est pas fait sans hésitation, ni même sans souffrance, sans peine – il le dit plusieurs fois dans ses séminaires, surtout dans les derniers, de toute façon « avec le temps et sans doute la patience » – s'est réalisé, épanoui dans cette construction du nœud. La nécessité de lier ces fonctions de telles façons qu'elles puissent répondre à la diversité des « êtres parlants », à la multitude des formations de l'inconscient, s'est probablement imposée à Lacan. N'a-t-il pas d'ailleurs souligné que Freud, qui n'avait pas dégagé lui-même ces catégories, mais en avait usé dans ses propres élaborations théoriques, avait dû inventer « la réalité psychique », un quatrième lien, pour nouer ce que celui-ci a décrit sous le terme de topique ?

Pour la petite histoire, le nœud borroméen, qui vient du blason de la famille des princes Borromée, représente l'union des trois grandes familles de l'époque du *quattrocento* (XV<sup>e</sup> siècle) : les Sforza, les Visconti, et les Borromeo.

La définition donnée par Lacan est celle admise généralement :

La définition du nœud borroméen part de trois, c'est à savoir que si de trois vous rompez un des anneaux, ils sont libres tous les trois, c'est-à-dire que les deux autres anneaux sont libérés. (Séminaire du 10.10.1974)

Pourquoi se donner tant de peine ? Évidemment, le nœud, les nouages nous demandent un effort intellectuel particulier (pensez à ces casse-tête chinois où l'on doit justement libérer un élément d'un ensemble pour libérer l'ensemble). Le nœud est un casse-tête. Mais l'idée géniale réside en sa fonction, qui permet de rendre solidaires ces trois catégories de consistance équivalente, sans les lier, de permettre aussi d'infinis nouages entre ses éléments, qui peuvent être multipliés selon les besoins de la complexité d'une structure.

Le 13 janvier 1975, il y a trente ans, Lacan expliquait :

Tout ce pourquoi c'est fait, mon petit nœud borroméen, c'est pour montrer que l'existence, c'est de sa nature ce qui est ex., ce qui tourne autour du consistant, mais qui fait intervalle et qui dans cet intervalle, a trente-six façons de se nouer, justement dans la mesure où nous n'avons pas avec les nœuds la moindre familiarité ni manuelle, ni mentale – c'est la même chose d'ailleurs.

Et notre monde, notre représentation du monde, dépend de la jonction de ces trois consistances. Toute représentation dépendra de ces jonctions.

Nouages et dénouages, le nœud peut être une chaîne, mais le principe reste le même : un seul nœud coupé libère tous les autres.

Au fil de son développement, Lacan complexifie le nœud, y adjoint les positions des formations psychiques de l'inconscient, non seulement celles de l'algèbre lacanienne ; le  $\Phi$ , « a », « A », mais également l'angoisse, la jouissance, l'inhibition, le sens, y compris les topiques freudiennes : conscient, inconscient, et évidemment le symptôme, qui est placé dans le champ du Réel.

En regardant ce nœud borroméen, tel qu'il est dessiné dans le séminaire RSI dont je dispose, c'est-à-dire une photocopie des années soixante-dix (le séminaire date de 1974/1975), en espérant qu'il est juste, on voit que ce symptôme est une espèce de prolongement de l'inconscient dans le champ du Réel.

Et que l'angoisse est une espèce de prolongement du Phallus dans le champ de l'Imaginaire.

L'angoisse est bien différenciée du champ du symptôme, et de celui de l'inhibition, située dans le champ du Symbolique.

De figurer les choses comme ça montre bien que Lacan donnait à ses fonctions RSI des propriétés spécifiques, qui permettent si on les utilise, de se repérer un peu dans ce que les patients présentent disons, pour généraliser, leurs affects.

Ce n'est pas par hasard, bien sûr, qu'il a choisi le nœud borroméen pour sa construction des liens, des nouages plutôt, des formations de l'inconscient.

Il ne l'a pas inventé, le nœud de Borromée, qui, on l'a vu plus haut, est le blason, le symbole héraldique des princes Borromée, depuis la Renaissance italienne. On le retrouve d'ailleurs depuis le IX<sup>e</sup> siècle, sur des pierres sculptées à Gotland, une île de la mer Baltique au large des côtes de la Suède, et une représentation en forme de triangle est connue sous le nom du « triangle d'Odin », ou « nœud du tué », chez les peuples du nord de la Scandinavie (symbole des funérailles des guerriers).

C'est cette propriété spéciale, une image en miroir équivalente – chaque anneau passe toujours en dessous du suivant – qui les rend intéressants. Il n'y a pas de reflet inversé. Vous retrouvez toujours la même figure quelle que soit leur réorganisation.

Dans les « vrais » anneaux de Borromée, aucun des couples d'anneaux ne s'interpénètre : il suffit de sectionner l'un des trois pour que l'ensemble se disjoigne.

Les anneaux de Borromée étaient et sont toujours un symbole fort de la cohésion nécessaire d'un groupe.

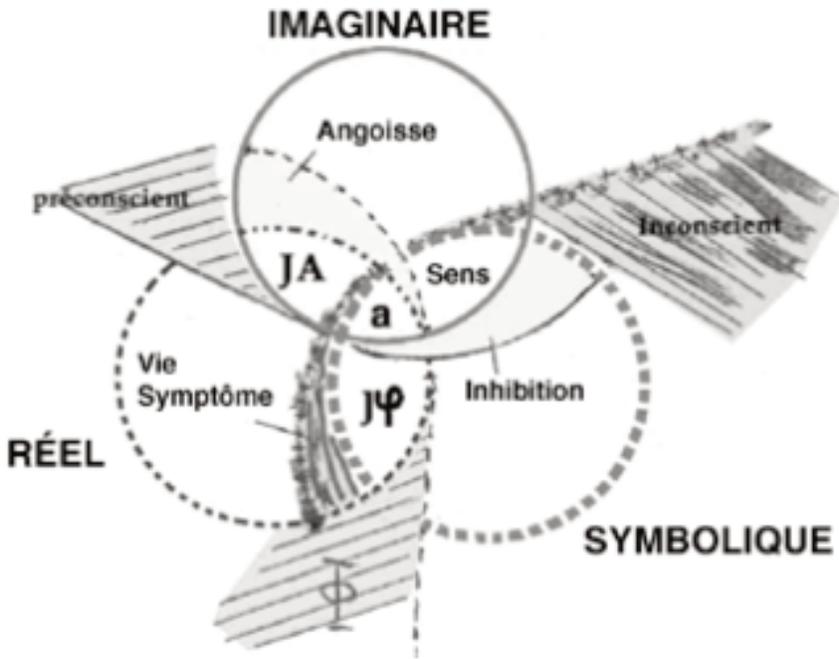
Lacan a nommé chacun des trois anneaux qui, dans la figure originale, n'avaient pas de nom. Il leur a donné une fonction, des champs. Il a décrit des relations entre les champs, a inventé une fonctionnalité, c'est-à-dire une dynamique organisationnelle, opérationnelle entre eux.

Et comme nous l'avons vu plus haut, puisque nous parlons du symptôme, il l'aborde dans cette construction borroméenne en précisant (RSI – 18.02.75) :

Il y a quelque chose qui ne marche pas, et où ? Pas dans le Réel, bien sûr, *dans le champ du Réel* [...]. Ce quelque chose qui ne marche pas tient à quoi ? Ne tient qu'à ce que *je* supporte, dans mon langage, du parlêtre. De ce qui n'est que parlêtre parce que s'il ne parlait pas il n'aurait pas de mot être et qu'à ce parlêtre il y a un champ connexe au trou... C'est dans la mesure où il y a une ouverture possible, rupture, consistance issue de ce trou, lieu d'ex-sistence réelle, que l'Inconscient est là, et que ce qui y fait que nul passant derrière le trou du Réel – derrière sur cette

figure (voir plus haut) car si vous la retournez c'est devant – qu'il y a cohérence, qu'il y a consistance entre le symptôme et l'inconscient, à ceci près que le symptôme, n'est pas définissable autrement que par la façon dont chacun jouit de l'inconscient, et que l'inconscient le détermine.

Quelque chose d'expulsé du champ du Symbolique dans le champ du Réel, et qui passe par l'inconscient. Voilà le symptôme : l'effet du Symbolique en tant qu'il apparaît dans le champ du Réel. Or J. Lacan donne cette hypothèse sur le Réel : « Le Réel peut se concevoir comme l'expulsé du Sens – l'impossible comme tel, l'aversion du Sens, le choc en retour du Verbe. »



On comprend comment fonctionne le nœud : il y a des passes, des choses, des signifiants à l'occasion qui sont expulsés d'un champ et passent dans un autre. Il y a des croisements des champs où demeurent des objets psychiques : « a », « A »,  $J\phi$ , objets lacaniens, et on en profite pour constater que seul « a » appartient aux trois champs. En tout cas, sur mon schéma, je n'en vois pas d'autres.

\*

Mon propos était la question du symptôme, mais du symptôme psychotique. Ce schéma peut-il aider à mieux cerner les psychotiques ?

On peut tout de suite remarquer qu'il n'y a pas dans la figuration du nœud borroméen de place pour la *Verwerfung*, terme que J. Lacan a pris chez

S. Freud pour, après pas mal d'hésitations (cf. Arrivé 2003), le traduire par *Forclusion*.

*Verwerfung* pour un allemand exprime la non-acceptation de quelque chose que l'on a eu, et que l'on ne veut plus. C'est-à-dire quelque chose qui a été à soi, et que l'on n'accepte plus. *Rejet* est plus proche du mot allemand, *refus* aussi peut-être. *Forclusion* ajoute à *Verwerfung* une idée de fermeture au sens trivial, un objet qui n'est plus reconnu à soi, qui a été effacé, ou à jamais étranger, comme s'il n'avait jamais existé dans soi. Peut-être est-ce pour ça qu'elle est irréprésentable.

*Verwerfung* est devenu pour les psychanalystes français un terme différent de celui que Freud employait, puisque celui-ci était de langue allemande et qu'il n'avait pas lu Lacan.

Pourtant, lorsqu'il a construit sa topique du Moi, Ça et Surmoi, il avait dit que le Moi (*Das Ich*) expulsait ce qui était mauvais pour lui. Je n'ai plus les termes exacts, mais il y avait cette idée : ce qui était bon pour lui, il se l'appropriait, et ce qui était mauvais était expulsé. On pourrait traduire *Verwerfung* par *expulsion*. Le problème, si cette hypothèse est quelque chose sur quoi l'on peut s'appuyer, porte sur la symbolisation de ce qui a été forclos, rejeté, expulsé. Déjà, dans *Les Écrits techniques de Freud*, il y avait cette hypothèse :

Quelque chose qui a été rejeté de l'intérieur reparaît à l'extérieur. Une étape, où il se fait qu'une part de la symbolisation ne se fasse pas.

Quelque chose de primordial quant à l'être du sujet n'entre pas dans la symbolisation et soit non pas refoulé, mais rejeté.

Et plus loin :

Dans le rapport du sujet au symbole, il y a la possibilité d'une « *Verwerfung* » primitive, à savoir que quelque chose ne soit pas symbolisé qui va se manifester dans le Réel.

Cela pose la question des relations entre le Réel et le Symbolique. Comment se construit au fond l'accès au Réel, à la représentation du Réel, à la maîtrise de cette représentation ? Si quelque chose ne marche pas dans son champ, la représentation du monde devient menaçante, disent les psychotiques. Le monde devient un être, un être plein de signifiante.

Comment se présente le phénomène psychotique ? C'est l'émergence dans la réalité d'une signification énorme, qui n'a l'air de rien, mais qui peut menacer tout l'édifice structurel. Une discordance dans la cohésion formée par la représentation du nœud borroméen.

Reposons la question : Ce qui a été forclos a-t-il été d'abord symbolisé ? Disons plutôt : contenu dans le champ du symbolique, ou comme le disait Freud, approprié par le moi, et qui revient dans le champ du réel ?

Comme le symptôme. C'est un problème pour la psychose. Je vais donner quelques histoires cliniques, une patiente qui a souffert d'expériences que l'on appelle bouffées délirantes, et d'une personne qui peut être considérée comme

ayant un automatisme mental de Clérambault. Chez les psychotiques, les choses sont souvent caricaturales.

\*

Le premier exemple est celui d'une jeune femme qui est venue plusieurs années après une hospitalisation de deux ou trois mois dans un service de psychiatrie pour une bouffée délirante caractérisée : tous les symptômes étaient au rendez-vous. Elle vient avec un traitement bétonné et une dépression frisant la mélancolie. Elle n'arrivait plus à vivre. Un premier travail de psychothérapie l'aide à retrouver la vie et elle recommence à travailler. Nous avons beaucoup exploré dans cette étape le délire qui l'avait envoyée à l'hôpital et dont elle s'était sortie. Elle n'y croyait plus. Il faut dire que cette jeune femme aimait fumer du haschich avec son copain.

Lors d'une séance, elle me prévient que je vais lui faire des reproches. Puis elle s'explique : elle a fumé deux joints avec son ami, qui en prenait sans vergogne devant elle. Elle a pensé qu'elle était protégée par son neuroleptique, qui l'avait effectivement bien aidée, et lui avait permis de partir en vacances sans problème.

Mais l'effet du haschisch a entraîné un épisode bizarre, hallucinatoire, dont elle dit qu'elle a pu le décortiquer. Elle a compris comment fonctionnait le processus qu'elle avait connu pendant sa bouffée délirante : « J'ai compris comment cela se passe. » Elle était en face de son ami, et elle le voyait. « Puis l'image de mon grand-père (qui lui avait fait des attouchements quand elle avait 5 ou 6 ans) est venue se coller sur celle de mon ami, et l'a enveloppée. Puis il a pris sa place dans l'histoire et il a commencé à vivre comme s'il était vrai. Je me disais : "Ce n'est pas lui, c'est A..." et je recherchais l'image de mon ami derrière lui. C'était comme si l'image de mon grand-père avait une vie propre et jouait une scène menaçante. J'ai réussi à sortir de cette scène au bout d'une heure. » Elle avait repris un comprimé de son neuroleptique, mais il n'a pas fait effet tout de suite. Elle était très mal, mais semblait contente d'avoir maîtrisé ce phénomène hallucinatoire, et de l'avoir compris.

Qu'est-ce qui s'est passé ?

Cette jeune femme avait à grand-peine repris les termes de son délire pendant le travail entrepris. Elle avait été traitée pharmacologiquement et récupéré « sa réalité psychique », comme disait Freud.

Si on reprend la figuration du nœud borroméen, on peut dégager deux scansion temporelles, un premier temps de dislocation du système de cohésion, et un second temps de recomposition selon un mode pathologique de la réalité. Les trois catégories ne fonctionnent plus dans un nouage permettant les repères perceptifs habituels. Un facteur, ici le haschich, a rompu une des catégories, et je pencherais pour celle de l'imaginaire, dont le champ est brusquement envahi par un souvenir traumatique non accepté, insupportable, qui passe dans le Réel sous forme d'une hallucination. L'inimaginable des attou-

chements subis pendant la petite enfance a resurgi par l'image de ce grand père incestueux devenant une pseudo-réalité, qui a vécu d'une vie propre, pénétrant la réalité et s'y superposant, réorganisant le fonctionnement représenté par cette écriture qu'est le nœud borroméen, c'est-à-dire un passage de quelque chose d'un champ (l'Imaginaire), dans un autre champ (le Réel), dans un renouage fonctionnel.

Il y a eu une effraction, puis une libération du nouage, et une réorganisation délirante, mais qu'elle a combattue, aidée probablement par le travail entrepris, de ne pas y croire, a enrayé cette expérience hallucinatoire angoissante.

On peut penser que le biologique est du côté du Réel. Le fonctionnement cérébral ne prenait plus appui sur la perception externe, mais sur un processus interne qui se sert dans le réservoir psychique : les peurs, angoisses et souvenirs du sujet sont sollicités par ce mécanisme complexe qui normalement construit la réalité vécue, et que J. Lacan a formalisé par le nœud borroméen.

Le mécanisme de la mise en fonction du système cérébral perceptif est parasité, si je puis dire, par ce processus interne d'autant plus facilement que toute perception doit passer par lui pour être reconnue ou non. Les neuroleptiques remettent ce tri sensoriel en marche, mais pas toujours très bien, tant cette fonction qui prend sa source dans les formations de l'inconscient est puissante. Ce mécanisme est sensible aux drogues, soit qu'elles le facilitent, comme le haschich, soit qu'elles l'inhibent, comme les neuroleptiques.

\*

Une autre observation qui concerne une patiente psychotique peut nous aider à aller plus loin.

Tous les symptômes de l'automatisme mental de Clérambault se sont mis en place sous une pression psychique extrêmement traumatique et permanente par la lutte contre des idées intolérables pour son idéal du moi, un idéal terrible. Mais ces « idées », qui ont été violemment repoussées par la patiente – ce que S. Freud appelle *Verwerfung*, et J. Lacan *Forclusion* – ces idées qui ont été attribuées à « l'autre » persécuteur qui lit ses pensées et lui parle dans et hors de sa tête, ont d'abord été perçues comme ayant été les siennes, et presque reconnues de nouveau sous l'action des neuroleptiques, comme les ayant pensées : elle a raconté qu'un jour, étant encore très jeune, elle se baignait dans la mer, et en regardant les gens sur la plage, elle s'était sentie envahie par la haine envers eux, et c'était bien avant que la psychose ne se déclare. On ne peut pas dire que ces idées ne sont pas passées par le champ du Symbolique, d'ailleurs, elles sont parlées, et même sans arrêt.

C'est la violence du mécanisme de rejet de l'inacceptable qui les a rendues autonomes. Les idées sont entrées en conflit avec le « surmoi » du sujet, il ne peut penser des choses pareilles (idées de meurtres entre autres), les conséquences sont dramatiques, car elles ne sont pas refoulées mais littéralement

expulsées de son « esprit » et attribuées à un autre porteur de cette haine et des désirs meurtriers.

Il y a eu une *surtension psychique* (terme de Freud) et une rupture du système. Si nous prenons la figure du nœud borroméen, il y a eu une dislocation, suivi d'un enkystement d'une partie des idées du sujet, une autonomisation, dans un autre lieu, qui va s'accaparer d'une partie du travail cérébral, et engendrer un dysfonctionnement, un peu comme si le cerveau s'était scindé. Mais ces idées ne deviennent pas inconscientes, elles deviennent étrangères au sujet, comme intruses dans ses pensées.

La patiente a commencé par lutter contre elle-même et ses propres pensées, mais elle n'a pu les supprimer (le refoulement du début n'a pas tenu, les mauvais sentiments sont revenus), ni les accepter, car elle confondait désir de meurtre et meurtre réel, elle les confond toujours un peu actuellement, mais commence à se dire qu'on « ne peut pas toujours avoir de bonnes pensées envers les autres ».

Une rencontre avec un homme qui a représenté un être malfaisant a synthétisé l'origine de ces troubles en une action destructrice et envahissante de celui-ci. « Il » a transformé son fonctionnement de penser, avec une douleur si forte que « si je ne me laissais pas faire, je devenais folle ». Depuis, elle n'est plus comme avant, elle n'est plus un être humain, mais ses mauvaises pensées ont été chassées, non pas de son esprit, mais de leur appartenance, de leur appropriation à elle-même, et ont été attribuées à « l'autre ». Cette scission a libéré un fonctionnement autonome, une indépendance par rapport au système qui régit la reconnaissance de la réalité, et tout est faussé.

« La chose la plus horrible », dit la patiente, « a été quand les pensées de l'intrus et les miennes ont failli se rejoindre ». Elle a eu peur de ne plus pouvoir distinguer les pensées du bourreau et les siennes. Mais, heureusement, elle a pu continuer à le faire. « Un combat de cerveaux », explique-t-elle.

Dans notre représentation du nœud borroméen, la rupture de la consistance du Symbolique a été le résultat de cette expulsion de ces pensées, comme un noyau de signifiants dont le sens persiste, mais qui sont attribués à un « autre », l'autre lieu du délire. Cette rupture est exprimée par la sensation de devenir folle si elle ne s'était pas laissée faire : réorganiser son cerveau, tout changer dans sa tête. Cet « autre » lui a servi à reconstituer une réalité vacillante, de recomposer un monde où cet « il » est chargé des sentiments malveillants, indispensable pour éviter le chaos d'une déstructuration psychique.

Un quatrième anneau, le délire, renoue les trois autres. Une nouvelle cohésion se remet en place, permettant au sujet de coexister avec ses « mauvaises pensées ».

Pour mieux comprendre ce mécanisme, cette patiente nous en a fourni pour ainsi dire l'envers à travers cette histoire édifiante : elle était allongée dans son lit, pour essayer de dormir, ce qui lui est toujours difficile, car c'est un moment où « il » lui parle le plus. Elle entendait les voix de ses voisins qui

proféraient des menaces et des insultes à son égard (« il » peut imiter toutes les voix) « puis, je me suis représenté le quartier, le chemin, les voitures garées sur celui-ci, et je le voyais désert, personne n'était dehors, les gens étaient chez eux, et les voix se sont arrêtées ». Elle était très satisfaite d'avoir eu le « dessus » sur « l'autre », d'avoir trouvé un moyen pour se défendre de cette terrible intrusion psychique. Malgré cette victoire, « il » est revenu au cours des situations angoissantes innombrables pour cette fragile personne. Mais ce processus, qui s'appuie sur la logique, donc sur un raisonnement, sur le Symbolique, l'aide à lutter contre cet envahissement. *Elle ne le croit plus vraiment*, bien qu'elle soit obligée de réfléchir pour analyser les paroles entendues, et en distinguer le vrai du faux. Elle ne met jamais en doute l'existence du persécuteur, seulement ses dires et ses manipulations. Ce qui est déjà un progrès, aussi mince soit-il. « Il » se tait peu à peu, et « cela va beaucoup mieux ».

Le problème de la psychose, ainsi posé, rejoint celui de la croyance, tel saint Thomas qui devait s'assurer matériellement de la vérité d'un dire, même divin. C'est en cela que le Symbolique est solidaire du Réel, par l'Imaginaire. Comment être certain que ce qui entendu, vu et compris n'est pas une illusion, voire une hallucination ?

### Références bibliographiques

- ARRIVÉ Michel, 2003, « Lacan grammairien », *Interfaces Psy* 3 : 42-62.
- CLÉRAMBAULT Gaëtan Gatian de, (1920) 1992, *L'Automatisme mental*, Paris, Synthélabo, collection « Les Empêcheurs de penser en rond ». <sup>1</sup>
- CROMWELL Peter et ESCULIER Alain, 2001, « Les anneaux de Borromée », site internet : <http://www.mathcurve.com/courbes3d/borromee/borromee.shtml>
- FREUD Sigmund, (1895) 1973, *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF.
- FREUD Sigmund, (1915) 1968, *Métopsychoanalyse*, Paris, Gallimard.
- FREUD Sigmund, (1921-1945) 1989, *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot (rééd. 1993).
- LACAN Jacques, 1975, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud, 1953-1954*, Paris, Seuil.
- LACAN Jacques, (inédit), *Le Séminaire, Livre IX, L'Identification, 1960-1961*.
- LACAN Jacques, (inédit), *Le Séminaire, Livre XXII, RSI, 1974-1975* (10.10.74, 13.01.75, 18.02.75)
- MALEVAL Jean-Claude, 2001, « G.G. de Clérambault loin de l'oubli », *L'Évolution psychiatrique* 66-2 : 223-239.

1. « ... Dans les années cinquante, la clinique du petit automatisme mental s'avère constituer la meilleure description du déchaînement du signifiant considéré comme le mécanisme déterminant de la psychose appréhendée à partir de la forclusion du Nom-du-Père. Le regard psychiatrique de Clérambault reste pour Lacan et ses élèves « le plus proche de ce qui peut se construire d'une analyse structurale » » (Maleval 2001).

## COMPTES RENDUS

Michel Arrivé

LE TEXTE DU SÉMINAIRE DE LACAN  
À PROPOS DU LIVRE DE GABRIEL BERGOUNIOUX,  
*LACAN DÉBARBOUILLÉ*, PARIS, MAX MILO, 2005

Le texte de Lacan, au sens le plus littéral du mot texte, fait problème. Il l'a dit lui-même, à plusieurs reprises. Ainsi, en 1974, à propos des *Écrits* : « Je n'ai pas fait exprès qu'on ne les comprenne pas, cela a été une conséquence des choses. Je parlais, je faisais des cours, très suivis et très compréhensibles, mais comme je ne les transformais en écrit qu'une seule fois par an, ça donnait un écrit qui, par rapport à la masse de ce que j'avais dit, était un concentré tout à fait incroyable, qu'il faut mettre dans de l'eau comme les fleurs japonaises pour le voir se déplier. C'est une comparaison qui vaut ce qu'elle vaut » (*Le Triomphe de la religion* : 86). Elle vaut ce qu'elle vaut, cette comparaison, je veux dire qu'elle est excellente, quoique légèrement obsolète : il faut être déjà bien âgé pour avoir, jadis, plongé ces petites fleurs japonaises (en papier, si je ne me trompe pas) dans l'eau tiède de la cuvette où elles se déployaient merveilleusement <sup>1</sup>. Mais pour qui les a vues, elles évoquent bien, de façon chronologiquement inversée, la relation entre certains textes des *Écrits* et leurs étymons dans le *Séminaire*. Car c'est ici le texte déployé du *Séminaire* qui se rétracte pour constituer la petite fleur concentrée des *Écrits*. Cette « transformation », Lacan la présente comme résultant du passage de l'oral à l'écrit.

Lacan a prononcé ces paroles en 1974. Elles ne visent, comme résultat, que les *Écrits*. Du *Séminaire* n'était alors paru qu'un seul livre : le onzième, celui de 1964, sur *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, venait tout juste, en 1973, d'être publié. On sait que, trente-trois ans après ce premier livre, vingt-cinq ans après la mort de Lacan, l'entreprise de la publication du *Séminaire* est encore loin d'être achevée : il manque toujours, si je compte bien, plus de la moitié des livres, soit quatorze sur vingt-cinq.

C'est Jacques-Alain Miller qui se charge, depuis le début, de cette publication. Dans les ouvrages publiés il observe un silence absolu sur ses sources et ses méthodes. On ne voit cependant pas ce qu'il pourrait utiliser d'autre que

1. On me dit que les petites fleurs japonaises reviennent à la mode, et se vendent par correspondance. Je vais m'empresseur d'en acquérir.

les enregistrements, la sténotypie établie notamment, de 1967 à 1979, par Maria Pierrakos <sup>2</sup> et, sans doute, ses notes personnelles.

Le passage d'un texte oral à la manifestation écrite fait toujours problème. Charles Melman pose ce problème avec pertinence et élégance dans une « *Scripta* » inaugurale <sup>3</sup>. Qu'on se rassure: je n'évoquerai pas le cas du *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure, dont les données factuelles sont fortement différentes. Pourtant, le travail de Jacques-Alain Miller a fait l'objet de critiques pour une part comparables à celles qui visent les « éditeurs » – il faudrait ici mettre les guillemets entre guillemets: ils ne sont pas de moi – du CLG: il est parfois accusé de se « présenter comme co-auteur » du *Séminaire*.

Ce qui fait l'intérêt spécifique du livre de Gabriel Bergounioux, c'est que l'auteur est en dehors du milieu affecté par les polémiques circumlacaniennes. De son état linguiste, il « n'a aucune expérience de la psychanalyse », comme le rappelle, avec peut-être une once de condescendance, Claude Dorgeuille, auteur de l'Avant-propos. Bergounioux est depuis longtemps lecteur du *Séminaire* de Lacan, dans la forme qui lui est conférée par Jacques-Alain Miller. Et, attentif, en linguiste, à la lettre du texte, il a, au cours des ans, noté les erreurs qu'il repérait: corrigé par ses soins, le texte accède au glorieux statut de *Lacan débarbouillé* (Paris, Max Milo, 2005). De la simple coquille à l'erreur de ponctuation – l'une et l'autre parfois génératrices de changements de sens –, de la mauvaise interprétation d'un mot ou d'une structure de phrase à l'absence ou au déplacement de schémas explicatifs, Bergounioux signale un nombre non nul de passages dans lesquels le texte attribué à Lacan par son éditeur ne correspond sans doute pas à son dire authentique. Bien que ne portant que sur les sept premiers livres parus du *Séminaire*, les corrections proposées sont nombreuses. Elles augmentent en nombre dans les livres les plus récemment publiés.

Le travail est bien fait, d'autant plus estimable que l'auteur a travaillé en ascète, procédant de façon presque exclusive à la « critique interne »: il s'« entient à l'examen du document pour déduire des difficultés (ou de l'impossibilité) de sa compréhension une rectification possible ». Et il décrit avec une extrême lucidité sa méthode.

Il reste, naturellement, des « erreurs » que Bergounioux n'a pas relevées. L'une d'entre elles, très spectaculaire, affecte le commentaire fait par Lacan du célèbre rêve freudien AUTODIDASKER (*Séminaire III, Les Psychoses*: 269). Le texte du *Séminaire* avance que dans le « néologisme » *autodidasker* « on trouve l'Askel » et, d'un autre côté, « la salle ». Les lecteurs assidus de

2. Voir le livre de Maria Pierrakos: *La « tapeuse » de Lacan, Souvenirs d'une sténotypiste fâchée. Réflexions d'une psychanalyste navrée*, Paris, L'Harmattan, 2003. – La transcription de la sténotypie est consultable au secrétariat de l'École Freudienne de Paris.

3. J'interprète *scripta* comme un féminin singulier. Rien n'empêche cependant qu'il s'agisse d'un neutre pluriel. À l'auteur de m'éclairer, s'il le souhaite.

Freud auront repéré les deux bévues de Miller. Ce qu'il transcrit par « l'Askel », c'est Lasker, Eduard Lasker (1829-1884). Et « la salle » de sa transcription, c'est Lassale, le socialiste allemand Ferdinand Lassale (1825-1864) : ces deux personnages sont présents dans le rêve à titre d'« exemples de l'influence fatale » de la femme sur l'homme : le premier a succombé à la syphilis, le second « est mort dans un duel à cause d'une dame » (*Œuvres complètes* IV : 342-343). Jacques-Alain Miller montre par ces deux erreurs qu'il n'a pas une familiarité absolue avec le texte de Freud. En somme, c'est son droit. Mais il aurait dû prendre la précaution d'aller vérifier ses « leçons » – au vieux sens de « lectures » – dans le texte de la *Traumdeutung*. Erreurs bénignes ? Si l'on veut. Elles ont toutefois pour effet d'occulter non seulement le « sens » du rêve, mais aussi les procédures anagrammatiques de sa formation, et, du coup, l'analyse « du signifiant » à laquelle Lacan les soumet.

Une ou deux fois tout au plus, Bergounioux se trompe sans doute. Ainsi, il remplace, à mon sens inexactement, *remparder*, employé avec le sens de « munir de remparts », par *remparer* (*Séminaire* XI : 238). Imprudence qu'excuse partiellement le caractère insolite du verbe : *remparder* est un néologisme lacanien pur et dur – j'entends qu'il n'est attesté nulle part ailleurs que chez Lacan. Mais Lacan y tient. Il l'utilise et le commente au moins une fois dans les *Écrits* et le reprend, avec obstination, au moins deux fois dans le livre X du *Séminaire*, sur *L'Angoisse* (p. 20 et 22). Les imprudences de ce type sont rares : on admire le plus souvent, chez Bergounioux, l'intelligence qui détermine le repérage de l'erreur et la proposition de la correction.

C'est une évidence : Jacques-Alain Miller est parfois (souvent ?) un peu désinvolte. Le philosophe qu'il est n'est pas assez philologue, et néglige notamment les citations grecques : outre les erreurs d'orthographe et d'accentuation, certains contre-sens fâcheux naissent de ces négligences. Certains segments du texte infléchissent de façon sans doute appréciable le sens des propos tenus par Lacan. Faut-il aller plus loin ? Bergounioux, je lui rends cet hommage supplémentaire, est très prudent. Les lettres qu'il a adressées à Miller pour lui communiquer ses remarques sont un modèle de courtoisie teintée d'une légère ironie. Mais son texte, irréprochable, est escorté par des annexes moins modérées. La « *Scripta* » inaugurale de Charles Melman est d'une grande sérénité. Mais la « quatrième de couverture », signée par l'éditeur, Max Milo, parle de « lourds contresens » et d'« une dénaturation par Miller de l'œuvre de Lacan ». Claude Dorgeuille dans son « Avant-propos » pose « la question de ce qui peut expliquer ces insuffisances et ces négligences accumulées : incompetence, désintérêt, volonté de destruction, plusieurs de ces facteurs pouvant d'ailleurs être associés ». C'est, à mon sens, aller tout de même un peu loin, sans doute trop loin. Et, je le dis au passage, méconnaître les difficultés incontournables que pose à l'éditeur, j'entends à tout éditeur, le passage du discours oral au texte écrit.

Je reviens, pour conclure, à Saussure, jusqu'à présent évacué. Je tiens pour ma part, dans la suite de Rudolf Engler, que le *Cours de linguistique générale*,

dans son édition de 1916, reste bien un texte de Saussure, en dépit des modifications, à l'époque inévitables, que ses éditeurs, Bally et Sechehaye, ont fait subir aux « sources manuscrites ». Les distorsions que subit le discours de Lacan sous la lecture de Miller sont moins importantes. Elles me paraissent résulter pour l'essentiel d'une certaine désinvolture de l'éditeur, sur les origines de laquelle on pourrait, certes, s'interroger. Mais une attention littérale au texte – celle que lui a portée Bergounioux en est un exemple – permet de repérer un certain nombre de distorsions. Comme pour le *Cours de linguistique générale*, on en viendra sans doute, un jour, à une édition critique du *Séminaire*. En attendant, on peut continuer à lire le « texte établi par Jacques-Alain Miller ».

Michel Arrivé

## LACAN: PAR OÙ COMMENCER? À PROPOS DE LACAN, *MON ENSEIGNEMENT, DES NOMS-DU-PÈRE ET LE TRIOMPHE DE LA RELIGION*

Oui, je sais, certains lecteurs s'étonneront, voire, peut-être, s'indigneront de lire ce titre dans *Langage et inconscient*. Pourquoi diable, diront-ils, donner des conseils de lecture pour un auteur que tout le monde fréquente d'une main nocturne et journalière? Eh bien, je persiste et m'obstine sur mon titre. Et je m'explique. *Langage et inconscient* ne vise pas seulement les analystes professionnels – qui ne sont d'ailleurs pas nécessairement des lecteurs professionnels de Lacan. *Langage et inconscient* s'adresse aussi aux linguistes, et d'une façon générale à toute personne curieuse des problèmes des relations entre... langage et inconscient. Donner une opinion sur la façon d'aborder la lecture d'une œuvre difficile entre pleinement dans le programme de la revue.

Il est vrai qu'on me demande souvent par où commencer la lecture de Lacan. Jusqu'à présent j'hésitais, et me contentais d'une réponse négative, en déconseillant de s'attaquer d'abord aux *Écrits*, notamment à leur premier texte, l'illustre « Séminaire sur la lettre volée ». Je ne faisais, en somme, que suivre Lacan, qui, en plusieurs points, insiste sur les difficultés de lecture de ses *Écrits*. Par exemple dans *Mon enseignement*: « Sans doute est-il très épais [ce livre], difficile à lire. Ce n'est pas du tout fait pour la consommation courante » (80-81; voir aussi, entre autres, le texte du *Triomphe de la religion* que je cite plus haut dans le compte rendu du *Lacan débarbouillé* de Gabriel Bergounioux). Mais pour un conseil positif, j'hésitais. C'est tout au plus si je suggérais, timidement, le livre III du *Séminaire*, sur les psychoses. Désormais je n'hésiterai plus: c'est de toute évidence par les trois « petits » livres ici commentés que doit commencer tout candidat à la lecture de Lacan.

On est à la belle époque du « structuralisme ». Sauf pour « Le Triomphe de la religion »<sup>1</sup>, qui est nettement plus tardif (1974), les textes réunis dans ces trois livres se situent entre 1953 (pour « Le symbolique, le réel et l'imaginaire », premier élément *Des Noms-du-Père*) et 1968 (en avril) pour « Mon enseignement, sa nature et ses fins », deuxième élément de *Mon enseignement*. Les autres textes se situent en 1960 (« Discours aux catholiques »), en 1963

1. Menue difficulté bibliographique: le titre de cette conférence, ici entre guillemets, est aussi celui de l'ensemble qu'elle constitue avec le « Discours aux catholiques », qui, datant de 1960, forme avec elle, cette fois en italiques, *Le Triomphe de la religion précédé de Discours aux catholiques*.

(« Introduction aux Noms-du-Père »), enfin en 1967 pour le premier et le troisième élément de *Mon enseignement*. À la réserve des deux textes des *Noms-du-Père* – où Lacan s'adresse aux auditeurs du *Séminaire*, parmi lesquels notamment Daniel Lagache, Serge Leclair, Didier Anzieu, Octave Mannoni et Françoise Dolto – ils se caractérisent par le fait qu'il s'agit de conférences données à des auditoires de « profanes ».

Lacan se gausse quelque peu du structuralisme. Dans le bref tableau qu'il en brosse (*Mon enseignement*: 89-90), il ne consent à citer parmi les structuralistes que Lévi-Strauss (« Chapeau! ») <sup>2</sup>. Et de poursuivre, avec une considérable désinvolture: « Et puis il y en a d'autres. De temps en temps on en change un ». Oui. Mais tout compte fait Lacan accepte bien « d'être compté parmi eux ».

Ces débats, aujourd'hui, sont, par beaucoup, bien oubliés. Et pourtant ils permettent de situer une bonne part de ce qui fait, encore aujourd'hui, la spécificité de la réflexion de Lacan. Et de faire éclater une apparente contradiction. Elle se manifeste entre deux *topoi* redondants de l'enseignement de Lacan.

Il y a d'une part l'insistance constante sur le thème de « l'inconscient structuré comme un langage ». Dans les limites pourtant brèves de ces conférences, Lacan est intarissable sur ce sujet. Il va même – à Bruxelles, devant les pauvres étudiants catholiques de la Faculté Saint-Louis – jusqu'à entrer dans les méandres saussuriens du fonctionnement du signifiant, dans ses relations avec l'inconscient freudien:

Le propre de l'inconscient freudien est d'être traduisible [...]. Ce qui se traduit, c'est ce qu'on appelle techniquement le signifiant. C'est un élément qui présente ces deux dimensions, d'être lié synchroniquement à une batterie d'autres éléments qui lui sont substituables, et, d'autre part, d'être disponibles pour un usage diachronique, c'est-à-dire la constitution d'une chaîne signifiante. (*Le Triomphe de la religion*: 22-23; voir aussi, p. 40 de *Mon enseignement*, l'articulation opérée explicitement – et non pas, comme ici, par le biais de la terminologie – entre Saussure et Freud.)

Dans *Mon enseignement*, il met en place, de façon pittoresque et enjouée, les trois révélateurs langagiers de l'inconscient freudien: le rêve, le ratage (le lapsus, notamment: qu'on pense à la désormais illustre *démission / décision* de Villepin, le 29 mars 2006) et le rire:

Ça ne rêve, ça ne rate ni ne rit, autrement que d'une façon parfaitement articulée. À tous les temps de son approche, de sa découverte, de sa mise au jour de ce dont il s'agit dans l'inconscient, que fait Freud? À quoi passe-t-il son temps? À quoi a-t-il affaire? Que ce soit texte du rêve, texte de mot d'esprit, ou forme de lapsus, il manipule des articulations de langage, de discours (103).

2. Apparemment, Lévi-Strauss ne lui a guère rendu cette révérence. Interrogé, bien plus tardivement, sur les travaux de Lacan, il répondit, sans plus, qu'« il faudrait les comprendre » (*De près et de loin*, 1990 : 107).

Et le sujet, dans tout ça, comme dirait Jacques Chancel? Et comme a dit, presque littéralement, Paul Ricœur?

Eh bien – et c'est le second terme de l'apparente contradiction de Lacan de cette époque – le sujet est partout dès que le langage est présent. Et du fait même que « l'inconscient est structuré comme un langage », le sujet est indissolublement impliqué par le concept même d'inconscient.

Mais un sujet spécifique, certes. Ce qui explique les réserves de Ricœur non seulement à l'égard de Lacan, mais aussi à l'égard de Freud<sup>3</sup>. Lacan revient avec obstination sur ce problème, n'hésitant pas, une fois de plus, à entrer dans les difficultés atroces des conflits entre sujet d'énoncé et sujet d'énonciation:

Le sujet qui nous intéresse, sujet non pas en tant qu'il fait le discours, mais qu'il est fait par le discours, et même fait comme un rat, c'est le sujet de l'énonciation (*Mon enseignement*: 50).

Oui, bien sûr, en ce point (comme devant « Subversion du sujet et dialectique du désir » dans les *Écrits*, notamment p. 800), les linguistes lecteurs de Lacan sont en droit de protester, et de dire que Lacan dénomme *sujet de l'énoncé* ce qui est en fait *sujet de l'énonciation*. Et qu'il emploie *sujet de l'énonciation* pour ce qui est tout à fait autre chose: sans doute le sujet de l'inconscient. C'est peu contestable. Mais il ne s'agit là, le tout est d'y être attentif, que d'un simple déplacement terminologique. Et après tout, le sujet de l'inconscient est aussi sujet d'une énonciation. Mais d'une énonciation qui ne recourt à aucun *je*. Et Lacan éclaire définitivement le problème en décrivant, dans une belle métaphore, « le sujet tombé comme un fruit mûr de la chaîne signifiante » (*Mon enseignement*: 59).

On l'a compris: peut-être parce qu'ils ne s'adressent pas, au moins pour deux d'entre eux, à des analystes de profession, ces livres donnent une entrée presque aisée dans l'univers conceptuel de Lacan, enfin du Lacan de... j'allais dire la grande époque. Je me corrige, et je précise, chronologiquement, du Lacan des années 1960. C'est par ces trois petits livres qu'il faut, vraiment, commencer:

Jacques Lacan, *Des Noms-du-Père*, Paris, Le Seuil, collection « Champ freudien », janvier 2005, 109 pages, 12 €.

Jacques Lacan, *Le Triomphe de la religion précédé de Discours aux catholiques*, Paris, Le Seuil, collection « Champ freudien », janvier 2005, 105 pages, 12 €.

Jacques Lacan, *Mon enseignement*, Paris, Le Seuil, collection « Champ freudien », octobre 2005, 141 pages, 12 €.

Les trois textes ont été édités par Jacques-Alain Miller, qui donne pour chacun d'eux de brèves « Indications bio-bibliographiques ».

3. Voir Fabien Lamouche, « Herméneutique et psychanalyse. Ricœur lecteur de Freud », *Esprit*, mars-avril 2006: 84-97.

## INSTRUCTIONS AUX CONTRIBUTEURS

Sauf accord préalable, une contribution ne dépasse pas 5 000 mots. Elle peut être acceptée telle quelle ou faire l'objet d'une demande de remaniement allant jusqu'à la réécriture totale. Une fois acceptée, elle est éditée *en l'état* et il n'en est pas fourni d'épreuves.

Les illustrations éventuelles sont libres de droits. La soumission implique la cession des droits patrimoniaux et le renoncement aux droits d'auteur sur le texte publié; l'auteur reste libre de reproduire ce texte dans un recueil personnel ou collectif sous réserve d'en mentionner la première édition dans *Langage & inconscient*.

La proposition de communication est envoyée en fichier attaché à [izabel.vilela@wanadoo.fr](mailto:izabel.vilela@wanadoo.fr) et sa sortie d'imprimante à Izabel Vilela, 3 rue Boileau, 92000 Nanterre (France). La version papier est identique au fichier; en cas de divergence entre version papier et version électronique, c'est cette dernière qui prévaut. L'emploi de ressources d'impression particulières (alphabets non latins, caractères spéciaux) doit être signalé par un surlignage ou un soulignement de couleur. Les tableaux et illustrations sont en noir et blanc, viennent à leur place dans le texte, mesurent au maximum 10 x 18 centimètres et sont imprimés dans la meilleure qualité d'impression possible de façon à en permettre la reproduction fac-similé.

La composition est en Times ou Times New Roman à interligne simple, en paragraphes suivis, sans interlignes blancs. Les intertitres sont placés à gauche et en gras. Les emphases, mots étrangers, citations autonymiques, etc., sont en italiques, accessoirement en italiques grasses, en toute dernière instance dans une police différente (Helvetica ou Arial). Les notes sont en bas de page. Les sources des citations ne sont pas données en bas de page mais au fil du texte selon le système dit « auteur année » (ou « Vancouver »). Les sources sont explicitées en fin d'article sous l'intertitre « Références bibliographiques ». Nous vous remercions de suivre le format bibliographique employé par la Revue. Les références doivent être aussi complètes que possible, particulièrement en ce qui concerne les langues et titres des éditions originales, les noms mais aussi les prénoms des auteurs et des traducteurs, la pagination des articles et les dates de publication.

---